



**Brazilian Geographical Journal:
Geosciences and Humanities research
medium**



ARTICLES/ARTIGOS/ARTÍCULOS/ARTICLES

Saint-Hilaire e as 'Requisições' em Lisboa – material do Brasil e outro. Tradução e discussão de: «LA MISSION DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL (1808) HISTOIRE ET DOCUMENTS PAR LE Dr. E.T. HAMY»

Doutor Miguel Telles Antunes

Membro da Academia das Ciências de Lisboa, R. da Academia das Ciências, 19. 1249, 122 Lisboa/Portugal. CICEGE, Faculdade de Ciências e Tecnologia, Universidade Nova de Lisboa Portugal. **E-mail:** migueltellesantunes@gmail.com, mta@fct.unl.pt

RESUMO

ARTICLE HISTORY

**Received: 28 July 2011
Accepted: 11 November 2011**

PALAVRAS-CHAVE:

Historia da Ciência
Portugal e Brasil
Contexto político-militar
Missão de Saint-Hilaire em Portugal

O fim do séc. XVIII e o início do seguinte são fascinantes. Em Portugal, então incluindo o Brasil, havia-se desenvolvido esforços em História Natural. No contexto da política napoleónica, Portugal foi invadido. Em Novembro de 1807 entrou um exército francês comandado por Junot. Logo destituída a Junta Governativa deixada pelo Regente, Junot tomou o poder até a expulsão, meses depois. Aproveitando a oportunidade, o Muséum de Paris e seu Ministro da tutela patrocinaram uma missão (1808) do Professor Geoffroy Saint-Hilaire para 'requisitar' (para não dizer, roubar) espécimes das coleções portuguesas. A obra de Hamy (1908) é fundamental, pelo que a insuficiente difusão justifica esta tradução. A narrativa é rica e muito informativa, com destaque para listas de espécimes. Há referências a espécies novas e fósseis, incluindo as primeiras sobre possíveis primeiros dinossauros e um mastodonte talvez brasileiro. É indispensável contrapor algumas críticas por representar uma visão favorável a posições de supremacia francesa e de enriquecimento, à custa de outrem, de Instituições da sua capital (olhada como imperial e acima de tudo o mais); em particular, quanto a certa condescendência que mal disfarça arrogância relativamente a povos que refere depreciativamente como 'indígenas'.

KEY-WORDS:

History of Science
Portugal and Brazil
Political e military context
Saint-Hilaire's mission in Portugal

ABSTRACT – SAINT-HILAIRE AND REQUESTS IN LISBON – BRAZIL AND OTHER MATERIAL. TRANSLATION AND DISCUSSION OF: «LA MISSION DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL (1808) HISTOIRE ET DOCUMENTS PAR LE Dr. E.T. HAMY». The late 18th century and the beginnings of the next are fascinating times under a historical viewpoint. As far as Portugal, then including Brazil, is concerned, great efforts

have been expended on Natural History. In the context of Napoleon's policies, Portugal has been invaded November 1807 by a French army under general Junot's leadership. The Governing Board nominated by the Portuguese Regent Prince was quickly dismissed. Since then and until the French were expelled some months after Junot took power. Seizing this opportunity, the Paris Muséum and its corresponding Minister sponsored a mission carried on in 1808 by Professor Geoffroy Saint-Hilaire. Its goal was the 'requisition' (not to say robbery) of specimens from the Portuguese collections. Hamy's (1908) memory is a most important source of information; hence its poor diffusion in Portugal and Brazil, the concerned countries, largely justifies its translation into Portuguese. The text from Hamy is rich and informative about the sometimes perilous voyage, his stay and results, including lists of specimens sent to Paris. There are references to new species and to fossils, including the first ones about the maybe first dinosaurs from Portugal as well as on a maybe Brazilian mastodon. However it is indispensable to put up some critical remarks since Hamy's texts portrait not impartial opinions in favour of French supremacy and the enrichment of Institutions settled in Paris, (regarded as the imperial capital and above all others); there is, especially, a kind of compliance that barely disguises some haughtiness on peoples that are quite disdainfully referred to as 'indigènes'.

MOTS-CLES:

Histoire de la Science
Portugal et Brésil
Contexte politique et militaire
Mission de Saint-Hilaire en Portugal

RESUME – SAINT-HILAIRE ET REQUETES A LISBONNE – LE BRÉSIL ET D'AUTRES MATIERES. TRADUCTION ET DISCUSSION SUR: «LA MISSION DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL (1808) HISTOIRE ET DOCUMENTS PAR LE DR. E.T. HAMY». La fin du 18ème et le début du siècle suivant sont des temps vraiment très intéressants du point de vue historique. En ce qui concerne le Portugal, lequel à cette époque incluait le Brésil, on a développé de grands efforts dans le domaine de l'Histoire Naturelle. Dans le contexte de la politique napoléonienne, le Portugal a été envahi en Novembre 1807 par une armée française commandé par le général Junot. Le Conseil de Gouvernement (« Junta Governativa ») nommé par le Prince Régent du Portugal fut rapidement destitué. Dès lors Junot a pris le pouvoir, et ceci jusqu'à l'expulsion des Français quelques mois plus tard. Profitant l'occasion, le Muséum de Paris et le ministre dont il dépendait ont patronné une mission dont le Professeur Étienne Geoffroy Saint-Hilaire fut chargé, laquelle a eu lieu en 1808. Son but était la 'réquisition' (pour ne pas dire vol) d'exemplaires des collections portugaises. Le mémoire de Hamy (1908) est une source d'information particulièrement importante. Sa faible diffusion au Portugal et au Brésil, les Pays directement intéressés, justifie largement sa traduction en Portugais. Le texte de Hamy est riche et très informatif en ce qui concerne le voyage de Saint-Hilaire, souvent périlleux, son séjour et les résultats qu'il a obtenus. Des listes de spécimens envoyés à Paris sont présentées. Il y a des références à des espèces nouvelles et à des fossiles, dont des restes des possibles premiers dinosaures récoltés au Portugal et un mastodonte peut-être d'origine brésilienne. Il est toutefois indispensable de présenter quelques remarques critiques, car le texte de Hamy expose des opinions pas du tout impartiales en faveur de la suprématie française et de l'enrichissement d'Institutions à Paris, regardée comme la capitale impériale et au-dessus de toutes les autres. Le même texte montre, en particulier, quelque sorte de complaisance déguisant à peine quelque hauteur envers des peuples, référés avec un certain mépris comme des 'indigènes'.

Version abrégée en Français/ Remarques finales

Notre objectif est la diffusion de l'important article de Théodore-Jules-Ernest Hamy (1908) à propos du centenaire de la mission d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire au Portugal à travers sa traduction commentée en Portugais.

Le récit de Hamy, quelquefois un peu partiel, décrit le voyage de Geoffroy, qui a souvent été une aventure périlleuse, son séjour et son retour. On ne le répètera pas dans ce chapitre, ainsi que les listes du matériel retiré par lui.

Hamy cherche à valoriser le rôle du savant Naturaliste et, d'autre part, semble manifester une certaine condescendance envers le Portugal, où il avait été élu membre de la Royale Académie des Sciences de Lisbonne.

Des flatteries à Geoffroy, en soulignant les 'services' qu'il aurait prêtés au Portugal, sont présentées d'après son fils Isidore Saint-Hilaire. Est mise en valeur l'estime que Geoffroy aurait attirée en Portugal. On met l'accent sur sa gentillesse en rappelant qu'il n'a même pas utilisé pleinement les pouvoirs absolus de réquisition qui lui ont été accordés par le Général Gouverneur, Jean-Andoche Junot. Peut-être il n'en aurait même pas besoin, car il a profité du collaborationnisme d'un opportuniste de bas niveau scientifique tel que Domingos Vandelli, Directeur du Musée d'Ajuda, le plus important au Portugal en ce qui concerne l'Histoire naturelle. Geoffroy pourrait réquisitionner tout, en oubliant que de tels pouvoirs étaient illégitimes car octroyés par l'occupant en ignorant les autorités portugaises restées en place et montrant une arrogance à peine adoucie par de la politesse. À propos du Brésil, on déclare que ce pays se trouvait parmi les « ... terres qui n'avaient pas encore payé son tribut » [au Muséum de Paris].

Hamy cherche à "blanchir" la mission de Geoffroy, lequel a développé son travail dans le cadre de la 'supériorité' de la France napoléonienne et du mépris envers les autres, référés d'une façon dépréciative comme 'indigènes', malgré un certain sens diplomatique. Il y a eu cependant des Portugais qui n'ont pas pacté avec ce qui se passait, dont un exemple est celui du grand Naturaliste Alexandre Rodrigues Ferreira, qui avait dirigé une mission magnifique au Nord du Brésil (1783-1792) : il a sauvé, en cachant soigneusement, de précieux documents concernant ce Pays. Il faut remarquer que le Brésil était l'objectif prioritaire de la mission de Geoffroy.

En ce qui concerne l'État Portugais, on ne reconnaît jamais le Prince Régent ou le Gouvernement qu'il avait laissé sur place après son départ pour le Brésil (29.11.1807), et la dynastie des Bragança est référée comme la 'dynastie détrônée'. En outre, on mentionne des ordres de Napoléon en total manque de respect pour la souveraineté du Pays.

Geoffroy, à juste titre, juge sévèrement Vandelli en soulignant son rôle très négatif. Il remarque sa bassesse vis-à-vis Junot, son incompetence et négligence. Vandelli a cependant dépassé tout ce que Geoffroy aurait pu souhaiter, en trahissant le Musée d'Ajuda et le Portugal, où il avait bâti une carrière très profitable et une fortune.

Les rapports de Geoffroy avec des généraux de l'Armée d'occupation sont soulignés: - Junot; - Pierre Margaron, que lui a prêté de l'argent; - le tristement célèbre Louis-Henri Loison, le "manchot", responsable d'affreux massacres.

On souligne des aspects présentés par Hamy ou certains de ses points de vue. En particulier, il fait état de la richesse du Musée d'Ajuda, où de nouvelles espèces étaient représentées; et que, après avoir obtenu le butin de la mission au Portugal (surtout d'Ajuda), le Muséum de Paris n'avait pas reçu auparavant un si grand accroissement en richesse à l'exception de ceux du Cabinet du Stathouder (Hollande) et de l'expédition Baudin.

Geoffroy fait mention de minéraux rares qu'il apportait pour échange mais jamais sans préciser lesquels; comment savait-il que ces minéraux étaient inconnus au Portugal? On voit que Geoffroy n'a pas emporté ce qui ne l'a pas intéressé, soit du monastère de S. Vicente de Fora, soit du Monastère de Jésus. De toute façon, personne n'a jamais retrouvé, qu'on le sache, des minéraux qu'il aurait remis à Vandelli.

Un autre point mérite une discussion. En effet, on spéculé sur la jamais démontrée persécution à Corrêa da Serra "par le 'Santo Ofício' ou Inquisition", refrain très répété en

certain milieux. Serra aurait ressenti des pressions, *mais bien celles de la Police*, car il était un notoire partisan des idées de la Révolution, donc un soi-disant "afrancesado".

Des flatteries à Junot ne manquent pas. D'autre part, on souligne le très bon état des collections du Musée d'Ajuda, en contraste avec des affirmations en sens contraire de portugais 'afrancesados' par des raisons idéologiques ou autres, dont les arguments tendancieux de Barbosa du Bocage (voir plus loin); entr'autres, on déclare que les collections de l'Académie avaient été très négligées et qu'on ne pouvait en tirer quoi que ce soit.

Geoffroy fait référence à la magnifique xylothèque du Monastère de Jésus, qu'il n'a pas prise. Pourtant il faut démasquer sa prétendue 'générosité' envers les moines. En fait, aucune classification ou interprétation botanique n'était possible sur la base d'échantillons de bois qui ne portaient que des noms vulgaires et n'étaient pas accompagnés par des feuilles, fleurs ou fruits. La belle xylothèque était ainsi dénuée d'intérêt scientifique avec les moyens disponibles à une époque où l'étude de l'anatomie des bois n'était pas encore pratiquée.

D'autre part, on donne de mauvaises excuses quant au vol de documents perpétré par Geoffroy au palais du Duc de Cadaval.

Toujours contre les intérêts et la souveraineté du Portugal, on constate des prises de position de Geoffroy en faveur du comte de Hoffmannsegg en ce qui concerne le matériel que ce dernier avait fait récolter illégalement au Brésil.

La richesse des collections de poissons du Musée de Ajuda est signalée, surtout en ce qui concerne des siluridés, dont certains représentaient des espèces nouvelles pour la Science. À noter qu'aucune mention n'est faite de la contribution ichthyologique de Pierre Marie Auguste Broussonet lors de son séjour à Lisbonne en 1794-1795.

Le Catalogue est très intéressant. En ce qui concerne les mammifères, il y a des espèces de provenances autres que le Brésil. Une hyène de l'Angola est mentionnée; des loups, des félins, mustélidés, loutres, des souris et écureuils (ceux-ci d'origine douteuse), des gliridés et du lièvre du Portugal; des pikas/*Lagomys* de Russie; du mouflon d'Afrique du Nord; et un dauphin (??). Parmi les poissons, on décèle un ensemble en principe européen: épinoche (Gastérostéidés), salmonidés et brochets (Esocidés, même si aucun n'était indigène dans la Péninsule Ibérique). Une partie des poissons ne provenait pas du Portugal, par exemple le gymnote ('anguille-électrique' ou 'puraquê', du Brésil), des luciens (*Lutjanus*), silures et fistulaires.

Quant à du matériel en herbier, on remarque trois lots de plantes du Brésil et l'un de chaque concernant l'Angola, le Cap, Pérou, Cap Vert, Goa, Cochinchine et Suède. Il y en aurait aussi de Russie.

On a sélectionné des minéraux du Brésil, Portugal, Cap Vert et Angola.

Les fossiles choisis par Geoffroy sont fort intéressants. On compte trois impressions (référence trop vague) et dents de quatre espèces de reptiles, outre une molaire de mastodonte. Tous laissent des doutes. Les quatre 'espèces' de reptiles suggèrent des dents de crocodiliens (peut-être les plus communs) et d'autres, éventuellement de dinosaures. S'il en était ainsi, il s'agirait de la première référence à des restes de dinosaures en Portugal. En ce qui concerne la molaire de mastodonte, on peut croire à ce que cette référence soit correcte: Geoffroy aurait pu l'identifier car il y avait d'autres semblables au Muséum de Paris, dont des pièces figurées par Buffon. La pièce en cause n'a pas été retrouvée au Muséum. De ce fait, on est réduit à des hypothèses au sujet de son origine: - celle d'avoir été récoltée dans la région de Lisbonne, laquelle s'en est révélée très riche au 20ème siècle et, par conséquent, ce serait la première référence à des proboscidiens fossiles au Portugal; - celle de provenir du Brésil, comme des recherches historiques le suggèrent, et dans ce cas ce serait également la première référence sous contrôle scientifique concernant des proboscidiens de ce pays. La deuxième hypothèse semble peut-être la plus vraisemblable, d'autant plus si l'on tient compte des listes de Félix da Silva Avellar Brotero, successeur de Vandelli comme Directeur du Musée d'Ajuda en

1811: celles-ci montrent que la plupart des 'réquisitions' ont porté sur des pièces brésiliennes.

Le bilan, très négatif pour le Portugal, doit néanmoins tenir en compte des progrès scientifiques obtenus grâce à des recherches au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, notamment sur des primates et des poissons, dues à Cuvier, à Valenciennes et autres.

D'autre part, il est juste de rehausser l'importance de la contribution de cette Institution, qui s'est maintenue jusqu'à présent. À titre d'exemple, on peut retenir la collaboration et les offres faites à José Vicente Barbosa du Bocage (Professeur à l'École Polytechnique, à Lisbonne et Directeur du Musée Zoologique et Anthropologique ; Ministre des Affaires Étrangères), aussi bien qu'au Roi, Pedro V, lors d'une visite à Paris. Le 12 Juin 1855 Pedro V écrivait dans son journal (loc. cit.: 209) [texte original en Portugais]:

«Nous avons passés la matinée à choisir au Muséum d'Histoire naturelle les oiseaux que l'Empereur [Napoléon III] a ordonné qui me fussent donnés. C'est un acte de gentillesse de Sa part cette espèce de restitution faite par la France des objets dont le Musée de Lisbonne a été démuné par Geoffroy St Hilaire, ce qui prouve davantage que celle-ci a été l'intention sous laquelle l'offre m'a été faite, a été le fait d'en avoir été chargé Mr. Geoffroy de St Hilaire, fils de celui qui a privé le Musée de Lisbonne de ses meilleurs ornements. ... Il est vrai que les trésors de la Nature sont mieux à sa place où ils sont appréciés et où l'on les étudie que où on les laisse prosaïquement pourrir placés dans la filière des dépouilles d'une nature qu'a été vivante. En effet, dépouiller de vie la nature pour réunir ces restes dans les catacombes des musées et ne pas les étudier est un péché. Par conséquent, je pardonne de très bon gré à Geoffroy de St Hilaire, lequel, en outre, avait été autorisé par le Roi [*ce qui est inexact, à moins qu'il s'agisse du « Roi » de Geoffroy, c'est-à-dire Napoléon, directement ou à travers Junot*] à faire son intelligent choix. Sur ce point je juge que l'amour propre national peut céder devant l'intérêt des sciences.»

Sans pour autant mépriser les légitimes intérêts portugais, Pedro V a essayé de dépasser une question encore en ouvert moyennant un pardon accordé d'une façon généreuse qui, comme en tant d'autres cas, lui a procuré une sympathie générale.

Enfin, soulignons l'importance des recherches portugaises à l'Outremer, avec des résultats très positifs et qui l'auraient été bien davantage s'ils avaient été encadrés par un accueil plus compétent du point de vue scientifique.

Bref, le bilan lourdement négatif pour le Portugal de la mission de Geoffroy a représenté un véritable attentat à l'État portugais et ses régions d'Outremer. En plus des pertes patrimoniales, cet évènement a contribué à l'instabilité et l'appauvrissement du Musée d'Ajuda et à une période de décadence des études et recherches en Histoire naturelle. Ceci a en outre été empiré par les guerres napoléoniennes, l'intense agitation politique et la guerre civile qui s'ensuivirent.

A short version in English/Concluding remarks

Our main goal is the diffusion of an important article by Theodore-Jules-Ernest Hamy (1908) on the centenary of the Étienne Geoffroy Saint-Hilaire's mission in Portugal through its commented traduction in Portuguese.

The sometimes a little biased text by Hamy describes the often dangerous Geoffroy's expedition, his stay in Portugal and his return by the end of the French occupation. We will not repeat it here, as well as the lists of the material he obtained from the Portuguese Ajuda Museum and other collections. Hamy tries to enhance the role of the learned Naturalist. On the other hand, he shows some compliance towards Portugal, where Hamy had been elected a member of the Lisbon Royal Academy of Sciences.

Flatteries on Geoffroy, underlining the 'services' he 'rendered' to Portugal are presented after statements from his son Isidore Saint-Hilaire. The praise that Geoffroy may have earned in Portugal is enhanced. Furthermore Geoffroy's kindness is praised, especially because he even did not fully use the absolute requisition powers that had been granted to him by the Governor, General Jean-Andoche Junot. Maybe he did not even need it because Geoffroy profited from the shameless collaborationism of an opportunist of poor scientific value but endowed with decision powers, i.e. Domingos Vandelli, Director of the Ajuda Museum, then the most important in Portugal as far as Natural History was concerned. Geoffroy could 'requisition' all he wanted, forgetting of course that powers granted by Junot were unlawful and entirely disregarding the Portuguese authorities left in charge by the Regent Prince. This behavior was indeed arrogant, even if a little softened by some politeness. Referring to Brazil, it is stated that this country was among «... the lands that still did not pay its tribute» [to the Paris Museum].

Hamy tries to 'whiten' Geoffroy's mission. Indeed the latter developed his work in the context of the napoleonian France 'superiority' and of a certain despise towards other people – scornfully referred as 'indigènes', even if he otherwise has shown a rather developed diplomatic sense in avoiding humiliating exaggerations. Even so, there were Portuguese that did not accept what was going on, as Alexandre Rodrigues Ferreira. Indeed this remarkable Naturalist led an important mission in Northern Brazil (1783-1792). During the French occupation he carefully concealed and therefore saved a lot of precious documents on this country. Let us stress that Brazil was the main strategic objective of Geoffroy's mission.

As far as the Portuguese State is concerned, the Regent Prince is never recognized as so, and the same applies for the Government he left on the spot after he departed to Brazil (29.11.1807). The Bragança dynasty is repeatedly referred as the 'dethroned dynasty', as are orders from Napoleon in total disregard of the Portuguese sovereignty.

Geoffroy harshly judges Vandelli and emphasizes the latter's very negative role. He also refers the vileness of Vandelli towards Junot, his incompetence and neglect. On the other hand, Vandelli has surpassed all that Geoffroy may have wished, as he betrayed the Ajuda Museum and Portugal, where he had made a very profitable career and acquired a fortune.

Relationships were stressed between Geoffroy and some occupation army generals: Junot; Pierre Margaron, who lent money to him; and the sadly renowned Louis-Henri Loison, the "one-handed", responsible for gruesome carnages.

Some facts presented by Hamy are stressed, as well as some of his opinions. As an example, he states the richness of the Ajuda Museum, where new species were represented. He especially stresses that after receiving the material that had been plundered during his mission in Portugal (mainly from Ajuda), the Paris Muséum never had previously received such a great increase in richness except for the spoil of the Stathouder's Cabinet (Holland) and the specimens from the Baudin expedition.

Geoffroy states that he brought to Portugal for exchange some rare minerals but never stated exactly which; how could he know that these minerals were unknown in Portugal, as stated? All in all, nobody is known to have reported the finding of any minerals said to have been given Vandelli by Geoffroy. We may think that Geoffroy just did not collect things that were of no interest to him, either at the S. Vicente de Fora or at the Jesus monasteries.

Another point is prone to discussion. Much speculation occurred on the often alleged but never proved persecution to Corrêa da Serra by the 'Santo Ofício' or 'Inquisition', an often stated refrains in certain media. Serra may have been under pressure *but by the Police*, as he was a prominent follower of the Revolution thinking (i.e. an 'afrancesado').

Flatteries towards Junot are not wanting. It also is stated that the Ajuda Museum collections were in very good state. This is clearly against negative comments from Portuguese 'afrancesados' for ideological or other reasons. On these matters, biased

arguments from Barbosa du Bocage are referred: among his statements, he declared that the Academy's collections had been very much neglected and nothing could be obtained from them.

Rejection by Geoffroy of the excellent xylothea of the Jesus monastery is dealt with. One must nevertheless unmask the alleged Geoffroy's 'generosity' when he did not choose it. Indeed, no well-founded Botanical classification or interpretation was possible because the wood samples only had their common names and were not accompanied by leaves, flowers and/or fruits. As a consequence, the beautiful xylothea was devoid of scientific interest in the then extant state of knowledge well before wood anatomy studies were developed.

On the other hand, bad excuses are given about the theft by Geoffroy of documents at the Duke of Cadaval's palace.

Once more against the interests and the sovereignty of Portugal, we can verify that Geoffroy has taken stands in favour of the earl of Hoffmansegg about the material the latter had unlawfully made collect in Brazil.

The richness of the Ajuda Museum collections of fishes is enhanced, especially as far as silurids are concerned; certain ones belonged to species new for the Science. However no reference is made to the ichthyological contribution by Pierre Marie Auguste Broussonet during his stay in Lisbon in 1794-1795.

The Catalogue is very interesting. In the part that deals with mammals, one may recognise species from regions other than Brazil. A hyaena may be ascribed to Angola; from Portugal, there are wolves, felids, mustelids and otters, plus mice and squirrels from doubtful origin, glirids and hare (from Portugal), some pikas/*Lagomys* from Russia, a mouflon (North Africa) and a dolphin (??). A lot of fishes may in principle be regarded as European: stickleback (Gasterosteidae), salmonids and pikes (Esocidae). It is obvious that at least a significant part did not be collected in Portugal, as the par gymnotus ('electric eel' or 'puraquê', from Brazil), *Lutjanus*, silurids and fistularids, besides (maybe) representatives of other groups also existing in Portugal.

Geoffroy also took herbarium plant specimens, especially 3 lots from Brazil, besides one each from Angola, the Cape, Peru, Cape Verde, Goa, Cochinchina and Sweden. It would also include specimens from Russia.

Minerals from Brazil, Portugal, Cape Verde and Angola have been selected.

The fusils chosen by Geoffroy are interesting. Besides 3 impressions (an utterly vague reference) and teeth from 4 reptilian species, there was a mastodon molar. All leave doubts that it was not yet possible to solve. The four reptilian 'species' suggest (maybe the more common ones) crocodilian teeth, besides maybe from other ones, eventually from dinosaurs; if this is true, that would mean the first reference to dinosaur remnants in Portugal. As for the mastodont molar, we may believe this reference is correct as Geoffroy would be able to identify it since there were other similar teeth, including the specimens figured by Buffon, in the Paris Museum. The concerned specimen was searched but not found in the Paris Museum. Accordingly, only two hypotheses on its origin look as more or less acceptable:

- it could have been collected in the Lisbon region, which was later (20th century) recognised as very rich in mastodon remnants - and it would therefore be the first reference to fossil proboscideans in Portugal;

- it would have been found in Brazil, as historical research suggests - and hence it would be the first reference under scientific control about proboscideans in this country. This last hypothesis probably seems the best in our present status of knowledge, and even more if account is taken of the lists prepared a few years later by Félix da Silva Avellar Brotero, Vandelli's successor in 1811 as Director of the Ajuda Museum. These lists show that most of Geoffroy's 'requisitions' concern specimens from Brazil.

As a whole, the balance of Geoffroy's mission is very negative for Portugal. On the other hand, it should be taken into account the progress of the Science through research,

especialmente em primatas e peixes, levados por Cuvier, Valenciennes e outros no Museu Nacional d'Histoire naturelle.

Além disso, a importância das contribuições desta notável instituição deve ser reforçada. Como exemplo, pode-se citar a colaboração e os presentes para José Vicente Barbosa du Bocage (Professor na Escola Politécnica de Lisboa, e Diretor do seu Museu Zoológico e Antropológico) assim como para o Rei Pedro V durante uma das suas visitas a Paris. Em 12 de Junho de 1855 Pedro V escreveu no seu diário (loc. cit.: 209) [texto original em português]:

«Nós passamos a manhã a escolher no Museu d'Histoire naturelle as aves que o Imperador [Napoleão III] nos ordenou que lhe fossem dadas. Este é um acto encantador por parte dele, este género de restituição por parte da França dos espécimes que o Museu de Lisboa tinha sido privado por Geoffroy St Hilaire; e uma prova adicional de que esta foi de facto a intenção sob a qual esta oferta para mim foi feita é o facto de que Mr. Geoffroy de St Hilaire, o filho do homem que levou a cabo a tarefa de privar o Museu de Lisboa dos seus melhores ornamentos, foi encarregado desta tarefa. ... É verdade que as riquezas da Natureza são melhor colocadas onde são apreciadas e estudadas do que onde em uma maneira tonta são deixadas a decair entre os arquivos dos restos de uma Natureza que já viveu. De facto, é um pecado tomar a vida da Natureza para reunir aqueles restos no museu sem os estudar. Portanto, perdoo mais de boa vontade a Geoffroy de St Hilaire, que, além disso, tinha sido autorizado pelo Rei [*this is not exact unless Pedro meant the Geoffroy's «King», that is to say Napoleon, either directly or through his representative Junot*] para fazer a sua inteligente escolha. Neste ponto penso que o orgulho nacional pode ceder ao interesse das ciências.»

Até mesmo sem desprezar os legítimos interesses portugueses, Pedro V tentou superar uma questão ainda aberta através de um perdão concedido de uma maneira generosa que, em muitas outras situações, lhe valeu um sentimento geral de simpatia.

Deixemos também de ressaltar a importância da investigação portuguesa no estrangeiro, que alcançou resultados muito positivos.

Por fim, o balanço final da missão de Saint-Hilaire foi muito negativo para Portugal. Pode ser considerado como uma tentativa contra os interesses do Estado português e das regiões então ligadas a Portugal. Este episódio foi a origem de grandes perdas patrimoniais e contribuiu para a instabilidade e empobrecimento do Museu Ajuda, o mais importante em Portugal no que respeita à História Natural naqueles tempos. Um período de decadência na investigação de História Natural sucedeu, que ficou ainda pior devido às guerras napoleónicas, ao intenso agitação política e à guerra civil que se seguiu.

1 Nota prévia do tradutor

2008. Comemorou-se o duplo centenário da chegada ao Brasil de D. João de Bragança, Príncipe Regente, acompanhado pela Família Real, incluindo D. Maria I, além de um séquito numeroso. Este evento revelou-se de primordial importância para o Brasil. A proclamação como Reino era um avanço enorme, ultrapassando a situação de Colónia. A aclamação no Brasil e a liderança de todo o espaço português a partir do Brasil são de sublinhar.

Na Europa, a situação era dramática. A não aceitação do ultimato francês a Portugal, que evitava ofender a nunca denunciada Aliança com a Grã-Bretanha na sequência do longínquo Tratado de Windsor de 1373, frustrou os objetivos de Napoleão:

- *Primeiro*: o Regente e a Família não foram detidos e, por isso, escaparam da destituição, como sucedeu na Espanha a Carlos IV e Fernando VII e a outros, forçando países a acatar a soberania do Império francês – mas com um simulacro de legalidade e de aceitação.

- *Segundo*: a esquadra portuguesa, que Napoleão pretendia anexar, havia se retirado. Ora, a esquadra portuguesa era a terceira da Europa, atrás da inglesa e dos restos das aliadas esquadras de França e Espanha, dizimadas pouco antes em Trafalgar. Reforçadas pela esquadra portuguesa, a correlação de forças navais seria muito menos desfavorável para Napoleão.

- *Terceiro*: em consequência da invasão por forças francesas e de uma sucessão extraordinária de abusos e depredações, decresceu o apoio interno por parte dos “afrancesados”, em que convicções favoráveis e esperanças, idealistas ou oportunistas, se viam confrontadas com a triste realidade. País em que a população entrou em revolta e tornou insustentável a dominação francesa, apesar das três invasões.

A dominação consequente da primeira invasão, consumada sem resistência pouco antes da partida para o Brasil, foi breve, embora suficiente para permitir a visita de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, em 1808, e o roubo, designado por “requisição”, de material precioso, sobretudo no Museu da Ajuda, com a abjeta cumplicidade de Domingos Vandelli. Note-se que utilizamos este nome e não o de Domenico, porque, *sem exceção* (conforme verificamos em muitos documentos), ele próprio assinava *Domingos*, o que era normal: não obstante a origem italiana, fez carreira e fortuna em Portugal, em situação de naturalização, sem regresso à origem, até à morte.

Segundo Saint-Hilaire (v. Antunes, 2003: 16), referindo-se ao Museu da Ajuda:

Le personnel chargé d'en assurer la conservation était insuffisant et le principal responsable, Vandelli, dénué de la compétence nécessaire. Agé, sans caractère, scientifique plus que médiocre et de surcroît mauvais administrateur, il était lui-même incapable de dresser l'inventaire des collections dont il avait la garde et à plus forte raison d'en estimer la véritable valeur scientifique.

Saint-Hilaire levou a maior e melhor parte, não apenas duplicados (ver Antunes & Balbino, 2003). Além disso, não faz qualquer referência à contribuição de Broussonet quando da sua estadia em Lisboa, em fins de 1795 e até, talvez, fevereiro do ano seguinte. Apenas o refere de passagem, em carta, que não é óbvio que tenha sido enviada, mas de que se conserva rascunho, endereçada a Sir. Joseph Banks; e, mesmo assim, apenas para lembrar que aquele era amigo do ilustre Presidente da *Royal Society* (ver adiante). Ou não saberia das classificações de Broussonet, o que é sobremaneira improvável, ou apenas as aproveitou sem lhe testemunhar o mínimo reconhecimento.

As listas que Saint-Hilaire apresenta não são necessariamente exatas: por exemplo, não referem o grande pirarucu, *Arapaima gigas*, enviado para o *Muséum*. Outro ficou em Lisboa, estando citado num documento anónimo (Ms. 2441, Bibliothèque Centrale do *Muséum* de Paris, *Relação dos Caixões pertencentes ao Real Museo, com a marca R.M. e N^{os} de 1 até 92*: (palavra que não conseguimos ler), – *Caixão 30, Exemplar 1, Pirarucú gr^de*. Ainda o vimos no Museu Bocage, antes da destruição por ocasião do incêndio, em 1978 (Antunes, 2003; Antunes & Balbino, 2003; Antunes, 2007).

Os seus relatórios e listas, de que Hamy (obra aqui traduzida) deu conta, são documentos interessantes, que intentaremos traduzir o mais fielmente possível. Note-se, claro, que é uma visão *francesa*, com passos que requerem comentários, esclarecimentos ou correções. Estes, que não fazem parte do texto traduzido, [**figuram entre parênteses retos e menores**].

De tudo ressalta a personalidade de Geoffroy. Era, sem sombra de dúvida, homem de viva inteligência, autor de trabalho valioso que lhe granjeou nomeada. Por isso, ficou conhecido talvez ainda mais pela acesa controvérsia que viria a travar com Cuvier, ou por meio de escritos laudatórios de seu filho, também professor no *Muséum*, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Gozava de sólida preparação científica, com uma cultura naturalista verdadeiramente abrangente – o que lhe permitia fazer o que não estava ao alcance da

maioria dos seus contemporâneos. Essa experiência era muito grande quando a missão em Portugal tinha então trinta e seis anos.

Demonstrou, reiteradamente, diplomacia, polidez e simpatia, não jogando ostensivamente a carta dos poderes absolutos para confisco (“requisição”) outorgada por Junot, mas, ao mesmo tempo, deixando que aquela situação fosse bem conhecida, de modo a intimidar – numa situação em que uma recusa podia acarretar consequências gravosas. A boa fé e a exactidão do que disse deixam dúvidas (cf. Daget & Saldanha in Antunes, 2003: 17) mais do que fundamentadas.

Ponderando os escritos do conhecido naturalista, é óbvia a preocupação de branquear os atos praticados. Os confiscos afetaram quase só o Museu da Ajuda. Porém, não faltam alegações de contrapartidas ou de comportamentos “generosos” ao não “requisitar” nada. Vejamos alguns casos.

1) Por um lado, os minerais trazidos de Paris e cedidos em contrapartida; mas quase não se conhece evidência dos ditos, embora, *Bona fide*, aceitemos esta hipótese. Na verdade, encontramos breve referência no citado Ms. 2441: Caixaõ 13, “D.^{as} dos arredores de Paris dadas p.^r Mr. Geoffroy”. Os arredores de Paris não são afamados como fonte de minerais, ainda por cima raros; o mais notável seria o gesso, intensamente explorado. Mesmo em caso afirmativo, não são óbvios nem o número, nem sobretudo o valor desses minerais, cujo valor certamente não compensava, nem de longe, o dos exemplares que Geoffroy obteve (Antunes, 2007: 109).

2) Por outro, e a propósito de serviços prestados, é exemplo o estudo dos peixes em herbário (Antunes & Balbino, 2003); exemplares conservados na Academia das Ciências evidenciam o acréscimo da classificação sistemática aos nomes pré-existentes, em português e em língua indígena, supostamente Tupi-Guarani. Aceitamos que esses aditamentos se devam a Geoffroy conforme o próprio sugeria. Porém, há evidência, conforme constatamos em documentação da *Bibliothèque Centrale do Muséum*, que as coleções haviam sido objetos de classificação por um ictiologista qualificado, que via espécies novas entre o material.

Nenhum português, que se saiba, trabalhou nesta área científica. Só pode, e é a evidência disponível, ter sido Pierre Marie Auguste Broussonet (n. Montpellier 1761- † id. 1807), o qual, depois de ter sido deputado na Assembleia, se viu obrigado a fugir durante o Terror. Antes, tinha trabalhado para Sir. Joseph Banks sobre peixes da primeira expedição de James Cook. Permaneceu algum tempo em Portugal, alojado na casa do guarda da Academia das Ciências, onde observou os peixes das coleções (tema em estudo, prevendo-se próxima publicação – Antunes, Balbino & Taquet). Assim mesmo, nem tudo é claro. Há uma lista de peixes do Museu da Ajuda e outra do Museu da Academia, esta com muito material do Brasil aponta para as colheitas de Alexandre Rodrigues Ferreira e para a possível cedência por parte do Real Museu da Ajuda. Mas não é claro o que foi requisitado por Geoffroy, de cada um.

3) “Generosamente” e com simpatia, aliás, correspondida, nada levou da rica biblioteca do mosteiro de S. Vicente de Fora. Mas o valor desse ato é duvidoso, dado que entre as vocações dessa biblioteca não se incluíam, quanto se pode saber, as Ciências Naturais. Não conteria nada com interesse para Geoffroy.

4) Após regresso a Paris, refere em Relatório ao Ministro da tutela, o do Interior, a preciosa xiloteca feita e assinada pelo Mestre marceneiro José Aniceto Rapozo, existente no Convento de Nossa Senhora de Jesus. Estava a constituir-se um Museu por iniciativa do Padre José Mayne, destinado a apoiar o ensino na Aula Maynense. Acrescentemos: viu-a no dia 26 de maio de 1808. Simpático, sim. Mas esta soberba amostragem só tinha nomes vulgares; era inadequada para identificação científica, na falta de folhas, flores e frutos, em época em que não existia o estudo da anatomia das madeiras (em curso por J. Saporiti Machado). Era um objeto belo, muito semelhante ou idêntico a outro encomendado pelo Príncipe Regente, o qual, segundo consta, o mantinha no seu quarto. Contudo, era imprestável do ponto de vista botânico, o que desinteressaria Geoffroy.

Por outro lado, tem de ser considerado o clima político. Napoleão era tido por invencível. Como Imperador, intentava agir acima de todos os estados. A França acima de tudo, capitalizando na Revolução, corrigida e aproveitada pelo Império. Havia um sentimento de superioridade, em especial quanto aos povos “inferiores”, os “indígenas” [cf. p. 15] que só “ganhariam”, em ser anexados ao Império, nem que fosse à força. O que, sucessivamente, diluiria as fronteiras. Paris, capital do mundo, bem merecia receber as rapinas perpetradas noutros lados. O total desrespeito de toda e qualquer entidade portuguesa é uma contraprova.

Influenciavam certamente Geoffroy as “soluções” de colocar no trono de Portugal um francês, como Junot, que o almejava; e, com mais consistência, o marechal Joachim Murat, grão-duque de Berg, cunhado de Napoleão. Chegou a ser indigitado rei de Portugal, onde foi esperado. O destacamento para o aguardar na fronteira era comandado pelo famigerado criminoso de guerra, o general Loison, o “maneta”, ávido rapinante e responsável por terríveis massacres – curiosamente, um dos amigos de Geoffroy e por este muito citado, até porque lhe emprestou dinheiro.

Se alguém se opunha, estava a alinhar com o “povoléu”. Assim, a propósito dos espanhóis revoltados, indignados com a batota para destituir Carlos IV e Fernando VII e impor Joseph Bonaparte como rei de Espanha, Geoffroy minimiza os massacres punitivos dos levantamentos de Madrid, brutal repressão comandada por Murat e ilustrada por Goya - como simples “correções à população”.

2 Alguns elementos acerca de Hamy

Théodore-Jules-Ernest HAMY (1842-1908) nasceu em Boulogne-sur-Mer, França. Formado em Medicina, foi membro do *Institut de France* e professor de Antropologia no *Muséum national d’Histoire naturelle de Paris*, desempenhando ativo papel de Historiador dessa Instituição. Destacou-se como fundador do *Musée du Trocadéro*, em Paris, dedicado em especial à Antropologia e Etnologia.

Foi eleito sócio-correspondente estrangeiro pela Real *Academia das Ciências de Lisboa*, em 22 de maio de 1890. No mesmo mês, dia 8, foi um Parecer favorável subscrito pela Seção de Ciências Histórico-Naturais: José Vicente Barboza du Bocage, Joaquim Filipe Nery Delgado e José Maria Latino Coelho. Havia apresentado “... à secção de ciencias histórico-naturaes uma memoria ... *“Les origines de la cartographie de l’Europe septentrionale”* – para servir como título de candidatura do autor a sócio-correspondente estrangeiro da nossa Academia.” (*Arquivos da Academia das Ciências de Lisboa*, ficha referente a Hamy).

3 Tradução

A Missão de Geoffroy Saint-Hilaire Em Espanha e Portugal (1808) História e Documentos

Pelo Dr. E.-T. Hamy

Professor do *Muséum* [**National d’Histoire naturelle, Paris**], Membro do Instituto e da Academia de Medicina, das Academias de Lisboa, Madrid, etc.

I

O *Muséum* de Paris contava entre os seus correspondentes, nos primeiros anos do século passado [XIX], um aristocrata da Saxónia, o conde de Hoffmanssegg, suficientemente rico e devotado às Ciências Naturais para manter no Brasil um viajante encarregado de lhe obter coleções desse grande País, então ainda quase inteiramente desconhecido (1).

(1) Johann-Centurius, conde de Hoffmanssegg (1766-1819), sobretudo conhecido por uma obra muito bela, *Flora Lusitanica*, publicada entre 1809 e 1840 com Heinrich-Friederich Link (PRITZEL, *Id.*, p. 122). Entre 1797 e 1799 havia viajado longamente em

Portugal, na companhia deste colaborador e de Tilesius (LINK, *Voyage en Portugal fait depuis 1797 jusqu'à 1799*, trad. Fr., Paris, 1803, 2 vol. In-8. – HOFFMANSEGG, *Voyage en Portugal*, rédigé par LINK, Paris, 1808, 1 vol. in-8).

Este viajante [pág. 2] era o conhecido como o naturalista Franz-Wilhelm Sieber; havia explorado a colônia portuguesa durante três anos, e daí regressou com uma colheita abundante (1).

Porém, em Lisboa surgiram dificuldades quanto aos duplicados da coleção obtida pelo enviado de Hoffmanssegg. Este havia-se comprometido a deixar os duplicados em poder do Diretor do Gabinete da Ajuda. Porém, desde o regresso de Sieber, esquivou-se a esta obrigação no concernente à melhor parte das embalagens deste naturalista, que a empresa alemã Peters Schlich, Hinder & Lindenberg havia conseguido expedir até o mar Báltico. Em consequência, o Governo português fez uma penhora como garantia do cumprimento dos compromissos contraídos em nome do promotor do empreendimento (2).

Entretanto, em consequência de acontecimentos que é inútil lembrar aqui, um dos exércitos franceses, dito *d'Observation de la Gironde*, comandado por Junot, entrou bruscamente na Espanha, atingindo Lisboa em marchas forçadas. Informado quase imediatamente, Hoffmanssegg escreveu ao *Muséum* pedindo os bons ofícios dos confrades parisienses a favor dos seus caixotes confiscados pelos Portugueses. O *Muséum* interveio rapidamente junto das autoridades competentes (!) (21 de outubro de 1807), enquanto Geoffroy Saint-Hilaire, correspondendo a solicitação direta de Hoffmanssegg, dirigiu-se a um amigo, o general Margaron, comandante da cavalaria do corpo expedicionário (3). Defendendo os interesses do colecionador saxão, Geoffroy deixava entender que partiria para Lisboa de boa vontade e comprometia desde logo aquele general a obter para o *Jardin des Plantes* tudo o que as circunstâncias lhe poderiam permitir recolher num país que tinha estado rigorosamente fechado e onde se supunha terem sido acumuladas, sem qualquer proveito para a ciência, riquezas naturais acumuladas desde as descobertas [Boas culpas da situação devem-se ao responsável do Museu da Ajuda, Vandelli; muito concorreu ao prejudicar outros, de que Alexandre Rodrigues Ferreira é exemplo].

(1) Os nomes de Johan von Hoffmanssegg e de Franz-Wilhelm Sieber foram conservados na nomenclatura botânica. Há gêneros exóticos, um de Leguminosas, outro de Umbelíferas, designados por *Hoffmansseggia* e *Siberia*. Sabe-se que esta viagem de Sieber é apenas um episódio de uma laboriosa vida de explorações, que o levaram ao Egito, à Palestina, ao Cabo, à Nova Holanda, etc. (PRITZEL, *Ind.*, p. 122 e 276).

(2) Cf. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, description de deux Singes d'Amérique sous les noms d'*Ateles arachnoïdes* et d'*Ateles marginatus* (*Ann. du Mus.*, 1809, t. XIII, p. 95).

(3) Pierre Margaron (1763-1824), general de brigada desde 1805, nomeado barão e Comendador da Legião de Honra após a campanha em Portugal.

[Pág. 3]

Margaron transmitiu a carta de Geoffroy a Junot (1), o qual, recordando-se da campanha do Egito, aceitou prontamente a ideia de uma viagem a Portugal do sábio, que bem conhecia, para «aí escolher tudo o que pudesse convir ao *Muséum*».

Após muita insistência dos colegas, aos quais havia comunicado essas notícias em 30 de novembro de 1807, Geoffroy, que desejava essa missão, interessante para ele de vários pontos de vista, decidiu falar com o ministro competente.

Este era o conde Crétet (2), antigo governador do Banco de França e conselheiro de Estado, chamado desde 11 de agosto ao Ministério do Interior em substituição de Champagny, que havia sido nomeado para o Ministério dos Estrangeiros. Desde 2 de setembro, Desfontaines, Diretor do *Muséum*, acompanhado pelos outros professores, tinha ido saudar o novo ministro, o qual testemunhou aos seus visitantes o *seu interesse pela prosperidade do estabelecimento* [o *Muséum*], fazendo-lhes promessas de ampliação. Geoffroy decidiu facilmente um administrador para abordar o Imperador (em 6 de janeiro

de 1808) acerca do projeto de viagem, já aprovado pelos seus colegas, e que parecia tão favorável ao progresso das ciências. Em 7 de janeiro, Crétet escrevia a seguinte carta aos administradores do *Muséum*, convocados em sessão extraordinária para a ouvirem:

«Senhores,

«Sua Majestade o Imperador dignou-se ontem autorizar-me a enviar um naturalista a Lisboa para aí visitar as colecções de História Natural que se diz serem preciosas e examinar quais os objectos que poderiam ser expedidos para Paris. Antes de usar a autorização que Sua Majestade me concedeu, desejo consultar-vos sobre a presumível utilidade, segundo os dados do vosso conhecimento, que poderia resultar dessa missão. No caso de a considerarem conveniente, peço-vos que me informem quais os assuntos que considerem mais adequados para atingir aqueles objectivos e de me propor igualmente os aspectos de ordenação e de economia susceptíveis de serem adoptados para assegurar o seu sucesso.

«Aceitem, Senhores, a certeza da minha estima.

CRÉTET.»

(1) [Jean-] Andoche Junot (1771-1813) foi secretário e depois ajudante de campo de Bonaparte, que havia acompanhado ao Egito. Foi aí que conheceu Geoffroy. Era general de divisão e coronel-general dos hussardos quando foi designado para assumir o comando do exército de Portugal no final de 1807.

(2) Emmanuel Crétet, conde de Champmol (1747-1809), conselheiro de Estado desde 18 do Brumário, governador do Banco de França (1806) e ministro do Interior (1807).

[Pág. 4]

«A assembleia, deliberando sobre o teor desta carta, diz o processo verbal, designou o professor Geoffroy para desempenhar a missão proposta, fazendo-se acompanhar pelo Sr. Delalande Filho (1). Além disso, poderá, se necessário, chamar para junto dele o Sr. Tondi (2), um dos auxiliares de naturalista do *Muséum*, o qual viaja de licença, neste momento, em Espanha.»

«A assembleia trata a seguir da maneira como pensa que devem ser pagas as despesas necessárias tanto para manutenção dos viajantes como para transporte dos objetos; enfim, convida os professores presentes a redigir, cada um pela sua parte, as instruções pormenorizadas que serão remetidas ao professor Geoffroy.»

Cuvier, que havia substituído Desfontaines como diretor, redigiu logo um projeto de carta, ao ministro, destinado a dar conhecimento das deliberações. O texto seguinte, adoptado pela assembleia, foi de imediato enviado ao Ministério:

« Paris, 8 de janeiro de 1808,

«Monsenhor, [*Monseigneur*, tratamento de grande deferência]

«A proposta que V. Ex^a nos faz, segundo ordens de S. M. I. e R. [Sua Majestade Imperial e Real], de enviar um naturalista a Portugal para aí recolher objetos e informações úteis para a ciência e para a nossa instituição, é para nós uma nova prova da solicitude esclarecida do Governo para tudo o que possa ser vantajoso para o país.

«Pensamos que esta medida seria tão útil para Portugal como para nós. Ao escolher aquilo que nos interessa, o comissário assegurará para o país a conservação do resto; ora, a experiência prova que, sem precauções semelhantes, já se perderam colecções preciosas em todo o mundo.

«Não resta dúvida que a nossa instituição pode beneficiar muito desta viagem. Sabemos que existem em Portugal vários gabinetes [no sentido de museus] públicos, ricos de produções dos três reinos da Índia e do Brasil, de que estamos privados pela falta de relações com essas regiões longínquas. Portugal produz diversos objetos que será

interessante obter [pág. 5] para a França e, como tudo isso se deve aí encontrar em grande número, é possível, com moderação, enriquecer-nos muito sem empobrecer sensivelmente o país.

(1) Pierre-Antoine Delalande (1787-1823), auxiliar de naturalista [*aide-naturaliste*] do *Muséum*, iria, após esta missão em Portugal, realizar outras missões, primeiro ao Brasil (1816), depois ao SE de África [“Cafrerie”] (1813-1819) [sic], duas viagens com resultados importantes para as ciências naturais.

(2) Mathieu Tondi (1762), proscrito como patriota napolitano, havia se exilado na França, onde os seus trabalhos de mineralogia lhe granjearam a estima de Dolomieu e de Haüy, que o fez nomear auxiliar de naturalista do *Muséum*. Em 1808, empreendeu uma viagem na Espanha, onde foi surpreendido pela revolução; ficou sem nada do que tinha adquirido e mal teve tempo de fugir num navio que, por pouco, não se perdia na viagem para a Sardenha. Reconduzido a Nápoles, contra a sua vontade, recusou as posições que pretendiam oferecer-lhe, regressando a Paris para retomar as suas antigas funções, que manteve até 1812. Só então cedeu às propostas que lhe haviam feito em Nápoles, onde foi o primeiro Inspector-geral das Águas e Florestas, professor da Universidade e director do Museu de mineralogia.

«Propomos a Vossa Excelência confiar esta missão ao Sr. Geoffroy, um de nós, que está disponível para a aceitar e de o fazer acompanhar pelo Sr. Delalande Filho, um dos preparadores empregados nos nossos laboratórios, cujo apoio seria muito útil para embalagem e outras operações manuais. Vós poderíeis também autorizá-lo, se necessário, a chamar para junto dele o Sr. Todi, um dos nossos auxiliares de naturalista, o qual, de momento, se encontra de licença em viagem pela Espanha, que poderá ajudar no concernente à mineralogia.

«Quanto à parte econômica desta viagem, poderíamos proceder tal como se fez nas primeiras campanhas na Holanda e na Itália. Os comissários eram enviados à custa do Ministério do Interior até o país conquistado. Uma vez lá, eram mantidos pelo exército, que lhes fornecia também todo o necessário para as suas operações e, sobretudo, para os seus transportes. Ao regressar, as despesas de transporte eram novamente custeadas pelo Ministério do Interior a partir da fronteira.

«Será desnecessário dizer a V. Ex.^a que é preciso que todas estas disposições sejam fixadas e ordenadas antecipadamente, a fim de o comissário nunca poder ficar em situação embaraçosa. Quanto à sua pessoa, Vossa Excelência pode pagar as suas despesas de viagem e de estadia de acordo com o que é habitual, qualquer que seja a graduação será remunerado.

«Vossa Excelência pode recordar-se que, no Egito, os membros do Instituto estavam ao nível do posto de coronel, e essa determinação poderia servir de regra de futuro.

«Seria bom fixar também a remuneração do seu auxiliar e adiantar-lhe os fundos necessários. Vossa Excelência conhece bem demais o estado das nossas finanças para que tenhamos necessidade de vos dizer que não podemos suportar nenhuma dessas despesas.

«Da nossa parte, vamos redigir, cada um na parte que lhe cabe, instruções pormenorizadas afim de o comissário não perder de vista nenhuma das vantagens que as suas operações poderão proporcionar.

«Temos a honra, etc.

A resposta do ministro não se fez esperar. No dia depois de amanhã, 10 de janeiro, escrevia:

«Recebi, Senhores, a resposta que me enviastes ontem acerca do envio de um naturalista a Lisboa e, de acordo com a opinião que me expressaram sobre a utilidade desta missão, determinarei fazê-la executar. Não poderei, sem dúvida, confiá-la melhor do que ao sábio em torno do qual se reuniram os vossos sufrágios. Porém, a fim de que eu possa submeter a Sua Majestade o Imperador a estimativa das despesas que esta missão poderá originar, é necessário que tenham a bondade de me fornecer pormenores mais circunstanciados. As regras atualmente estabelecidas para a Administração do Exército

não permitem que uma parte das despesas seja suportada por ela, e que ela forneça os meios de transporte. Solicito-vos que me indiquem qual a verba que poderá ser atribuída, seja ao sábio encarregado desta missão, seja ao seu adjunto, calculando uma parte a tanto por cada categoria e outra parte a tanto por jornada de estadia. Restará, em seguida, um capítulo para despesas extraordinárias com embalagens e transportes. Não necessito fazer-vos notar que esta missão não tem qualquer caráter de representação e que o próprio interesse das ciências naturais exige que a obtenção de resultados por meio da realização de tais viagens não possa ser impedida por custos exagerados. Assim, é necessário que este cálculo seja feito do modo mais econômico. Convém também fixar o limite máximo da duração desta viagem, pelo que vos peço para exprimirem a vossa opinião sobre esta matéria. [Pág. 6]. Vou esperar a vossa resposta para tomar uma decisão definitiva e asseguro-vos novamente da minha sincera estima.

CRÉTET.»

A assembleia apressou-se a responder, em 14 de janeiro, nos seguintes termos:

«Monsenhor,

«Vossa Excelência anunciou-nos que os regulamentos atuais do exército já não permitem utilizar os meios utilizados antes para financiar missões semelhantes àquela que vós nos propusestes confiar a um de nós, o Sr. Geoffroy, com a finalidade de recolher nos museus de Portugal os objetos dos três reinos que possam ser-nos úteis.

Nestas circunstâncias, pensamos que Vossa Excelência pode fixar uma verba por posto de muda para a viagem e outra por dia para a estadia. Parece-nos que serão suficientes 12 francos por posto e 24 francos por dia de estadia. A primeira daquelas verbas é a que é atribuída aos Inspectores de Estudos em viagem. Quanto à duração da estadia, parece-nos dever ser de aproximadamente dois e meio ou três meses, considerando que é necessário visitar não só as instituições de Lisboa, mas também as da Universidade de Coimbra e as que podem existir nas residências reais.

As despesas de embalagem e de transportes devem ser calculadas em separado e dependerão da quantidade de objetos. Como não será retirado senão o que for considerado indispensável, essas despesas não poderão ir longe. Vossa Excelência pode assim ver que o total, em conjunto, dificilmente atingirá dez ou doze mil francos, verba muito modesta em comparação com o valor dos objetos que esta missão nos permitirá obter, tanto quanto podemos julgar com base das informações incompletas de que dispomos. Os minerais e os animais do Brasil e da costa da África reunidos no Museu real e as plantas dessas regiões cultivadas nos jardins são, como nos asseguram, de uma variedade e beleza incomparáveis.

Solicitamos de Vossa Excelência, etc. ...»

Em 17 de fevereiro, Crétet concordava com as propostas, decidindo que a despesa seria custeada «a partir dos fundos relativos a despesas imprevistas do ano de 1808» e que as despesas de embalagem e de transportes, custeadas pela mesma reserva, seriam calculadas à parte. Terminava, convidando a Administração do *Muséum* «a apressar a partida do seu enviado». Em consequência, Geoffroy ficou comprometido «a apresentar-se ao Ministro do Interior para obter uma comissão e fundos para a sua viagem».

A comissão atribuída a Geoffroy data de 9 de março. Era acompanhada por instruções muito pormenorizadas, que poderão ser vistas adiante. Destas, umas foram retomadas das notas fornecidas pelo [Pág. 7] pessoal do *Muséum*, enquanto as outras lhe haviam sido sugeridas pelo primeiro correio recebido de Lisboa após a entrada de Junot, no fim de novembro.

Algumas destas últimas indicações foram enviadas por Margaron e pelo próprio Sieber, o qual assinalou, em particular, uma massa de cobre nativo do Brasil (1), não incluída nas coleções expedidas meses depois para Paris.

Esta carta de Margaron a Geoffroy, que estamos vendo e será transcrita no final desta memória, dava inteira satisfação ao conde de Hoffmannsegg, o qual enviava apressadamente, na semana seguinte, os seus agradecimentos ao *Muséum* pela salvaguarda que o general garantiu a Sieber a pedido dos professores. Simultaneamente,

Hoffmanssegg anunciava uma primeira remessa de duplicados contendo espécies inéditas da sua coleção do Brasil: Moloch, Mico, Preguiça de dorso queimado, aves e sementes – dizendo que ficaria feliz por ver colocados nos seus lugares *nesse resumo do mundo terrestre* que é o *Muséum de Paris*, o que faz dele «o único lugar onde é possível estudar a Natureza no seu conjunto».

«Senhores, escrevia de Berlim este sábio, o meu correspondente em Lisboa, o sr. Lindenberg, sócio da firma comercial de Peters Schlich, Hinder & Lindenberg da dita cidade, que acaba de me comunicar que o Sr. General Margaron se informou junto de Fred Guill. Sieber, viajante naturalista ao meu serviço, após uma estadia de três anos no Brasil, regressou há pouco a Lisboa com várias caixas de coleções para mim por ele selecionadas; que o Sr. General fez vir a sua casa o dito Sieber, teve a atenção de o tratar com toda a bondade e de não só lhe garantir a sua proteção, como colocar o conjunto das coleções que transporta sob a sua especial salvaguarda.

«Simultaneamente, fui informado que é devido a vossa solicitação, Senhores, que o sr. General, o qual, de resto, não tinha qualquer motivo para favorecer tanto o viajante, se dignou fazer uma diligência tão generosa.

«A importância do serviço que vós prestastes, Senhores, ao vos interessardes por esta estimável pessoa (2) que, como eu próprio, dedicou toda a sua existência ao progresso das ciências naturais, é tão grande que não encontro expressão para vos testemunhar suficientemente o grau do meu reconhecimento. Peço-vos que o creiam tão sincero e profundamente sentido quanto possível. Não esquecerei nunca que os mais distintos sábios da Europa, o corpo que dirige o mais célebre Museu do mundo, me honraram com o maior favorecimento e granjearam direitos incontestáveis a minha eterna gratidão. Espero que possa chegar o dia em que esteja em estado de dela dar provas, efetivamente. Espero que não esteja longe.

(1) Cf. LINK, *trad. cit.*, t. I, p. 288.

(2) Sieber.

[Pág. 8]

«O vosso célebre correspondente, o sr. Bory de Saint-Vincent, que temos a felicidade de ter entre nós e cuja próxima partida aflige todos os que o conhecem, encontrou nas minhas pequenas coleções zoológicas alguns objetos que lhe pareceram dignos de ser incorporados nas vossas vastas coleções, coisa que não poderia jamais ter ousado esperar...».

E prosseguia oferecendo os objetos em causa que acima referi, com a reserva de que não seriam publicadas em Paris as suas novidades sem o seu consentimento (1):

«Queiram, terminava ele, continuar a proteger o meu naturalista que, na sua situação atual, necessita de forte ajuda e apoio que só podem dar-lhe personalidades notáveis. Se a sua viagem através da Espanha e da França se realizar e me trazer por essa via as minhas preciosas coleções, recomendo-o expressamente à vossa boa vontade, seja mediante os vossos correspondentes, seja pessoalmente, quando sua passagem na França e particularmente em Paris.»

Os professores responderam (18 de fevereiro) elogiando Margaron, «homem que não deseja senão o ensejo de ser útil às ciências e aos que as cultivam», e pela certeza que «se o projeto de uma missão em Portugal se realizasse em breve», «Hoffmanssegg podia estar certo que se faria todo o possível para *acelerar o seu usufruto*», facilitando os seus transportes.

Geoffroy terminava, à pressa, os seus preparativos para uma viagem que parecia anunciar-se sob os mais felizes auspícios. Ainda esteve presente na sessão de 8 de março, na qual, a seu pedido, foi alocado um adiantamento de cinco meses de vencimento ao preparador Delalande, que o iria acompanhar. Partido de Paris a 20 de março (2), chegou a Bordeaux alguns dias mais tarde, quando começam os relatos das suas observações e iniciativas.

II

Duas correntes se manifestavam com nitidez nos meios complexos onde se iria desenrolar a missão que começava. Tratar a dinastia destronada [a de Bragança, só que não o conseguiram] tal como antes havia sido tratado o Stahouderado [Chefia de Estado da Holanda] e espoliar sem escrúpulos os [pág. 9] estabelecimentos considerados como seus, seria a opinião de espíritos que conservavam a tradição brutal dos comissários dos exércitos nas primeiras campanhas da República.

(1) Hoffmanssegg tinha acabado de publicar em Berlim, sem figuras, a sua memória: *Beschreibung vier Affenartiger Thiere aus Brasilien* (*Mag. Scrut. Nat.*, Bd. I, p. 83, 1807) onde em particular está descrito o seu *Moloch*.

(2) Cf. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, Paris, 1847, in-8, p. 171.

As *Instruções* dadas a Geoffroy ressentem-se em certos pontos dessas reminiscências violentas. O delegado imperial é convidado a escolher, *sem restrições*, tudo o que faltasse ao *Muséum* «em minerais, vegetais e animais» ou que o *Muséum* não possuísse «senão num estado de inferioridade pouco digno deste belo estabelecimento». É necessário pesquisar, com este objetivo, não só no Gabinete [o Real Museu da Ajuda] como nos estabelecimentos públicos, nos conventos, e mesmo nas casas dos emigrantes que seguiram os Braganças para o Brasil. Contudo, no concernente a livros, manuscritos e cartas, inscrições, medalhas e pedras gravadas, estátuas, baixos-relevos e quadros, deve limitar-se a obter informações segundo um programa que rapidamente lhe traçaram.

Contudo, Geoffroy resolveu antecipadamente seguir uma corrente mais calma; pretendia pôr em prática os princípios mais generosos que tinham prevalecido na Assembleia do *Muséum*. Com os seus confrades, pensava, de fato, que é bom e digno usar de moderação, enriquecendo a França sem empobrecer Portugal [Palavras tão lindas...], e mesmo assegurando a este último país uma compensação pelos objetos a enviar para Paris. Assim, antes de partir, muniu-se de uma coleção de duplicados, sobretudo de minerais raros [nunca especifica quais], desconhecidos em Lisboa [como sabia que eram aí desconhecidos?], que ele contava entregar em troca das produções de que ele assumiu a tarefa de assegurar a posse pelo *Muséum* (1).

Em 1 de agosto, o viajante escreveu de Roquefort, algumas léguas de Bordeaux. Viu nesta cidade, com Chassin-Villers (2), de início na Academia e depois em casa do Sr. Isaac Rodrigues, peças em falta em Paris, as quais [Pág. 10] propôs que fossem substituídas por outras equivalentes. Rodrigues consentiu, mas a correspondência trocada alguns dias depois entre o diretor do *Muséum* e as autoridades de Bordeaux acerca dos objetos da Academia não conseguiu senão provocar, nestas, desconfianças que a eloquência de Cuvier não conseguiu dissipar (abril-junho de 1808) (1).

Entretanto, prosseguia a viagem do nosso naturalista através das Landes, longa, triste e dispendiosa; levou sete dias, em vez de três, a percorrer a estrada de Bordeaux a Bayonne. Esta última cidade estava congestionada; nela se esperava o Imperador no dia 10 (2). Recebeu uma delegação portuguesa, após o que passou a Espanha, onde devia encontrar-se com o Infante D. Fernando [Fernando VII], que a abdicação de Carlos IV acabava de chamar ao trono.

Toda a gente está percorrendo a estrada de Castela. De Irún a Vitória, encontram-se de todos os lados arcos de triunfo, mesmo nas aldeias mais pequenas, delegações que se reúnem, monges que enchem os postos de muda de cavalos para *ver Napoleão!* Fernando VII chegou a Tolosa antes do Imperador. Murat estava em Madrid desde 23 de março e Geoffroy antevia fartas colheitas para se fazer na sua chegada a esta capital (3).

Em 20 de abril, escreveu nova carta aos colegas de Paris (4). Esperando um ensejo para chegar a Portugal, visitou sábios e coleções em Madrid.

Os sábios estavam angustiados; os seus vencimentos não eram pagos havia 18 meses. Godoy até roubou o dinheiro legado por um americano rico para continuar a *Flora do Peru* de Ruiz e Pavón. Sessé (5) e Mociño envelheciam sem poder tirar partido das

riquezas que [Pág. 11] trouxeram do México, e os frutos de tão longas e perigosas viagens pareciam destinados a perder-se (1).

(1) Cf. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Note sur les objets d'histoire naturelle recueillis en Portugal*. – Extrato do relatório das suas operações apresentado a S. Ex^a o ministro do Interior (*Ann. du Mus.*, 1808, t. XII, p. 434).

(2) Chassin-Villers (1751-1810), de Villers (Ain), doutor em Medicina, antigo religioso da ordem dos Doutrinários, professor na *École centrale*, fundador do jardim botânico de Bordeaux, um dos restauradores da antiga Academia desta cidade, primeiro secretário geral da Société Philomatique (1808). Faleceu em Causerets em 18 de julho de 1810, no decurso de um tratamento imposto em consequência de trabalho excessivo (*Nota comunicada pelo Sr. professor H. Lorin*).

(3) Isaac Rodrigues, bordador de Bordeaux, de instrução rudimentar mas dotado de gosto vivíssimo pelas ciências naturais tinha, desde o fim do séc. XVIII, reunido uma coleção com espécimes dos mais raros da Europa e da América, a qual granjeou uma reputação mais que local. A sua loja tornou-se ponto de encontro de naturalistas, onde estabeleceu com o seu amigo Chassin-Villers, uma «Société d'Histoire Naturelle», que se converteu, em 1798, na Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux [pé da pág. 10]. Em 1801, em associação com um amador de arte de Bordeaux, Goethals, fundou o *Museum*, berço da Société Philomatique que acabamos de referir (R. CÉLESTE, *La Société Philomatique de Bordeaux de 1783 à 1808*, Bordeaux, 1898, br. In-8). Rodrigues faleceu em 1822.

(1) Carta I.

(2) Chegou em 14 de abril.

(3) Carta II.

(4) Carta III.

(5) Cf. E.-T. HAMY, *Joseph Dombey, médecin, naturaliste, archeologue, explorateur du Pérou, du Chili et du Brésil* (1778-1783), Paris, 1905, 1 vol. in-8, p. XXIII et suiv., XCVIII et suiv. – LINK, *trad. Cit.*, t. I, p. 137.

O Gabinete que, de resto, não remonta a mais do que 1769 (2), não é propriamente muito rico; contém todavia algumas novidades, que Geoffroy levou três longas jornadas para descrever. Foi Angulo, o correspondente de Haüy, que lhe abriu as vitrinas; Yzquierdo, o diretor, que partilha a impopularidade do príncipe da Paz [Godoy], desempenhara uma missão política em Paris, onde desenvolveu intensa atividade antes de ser chamado a Madrid, em 1776 (3).

O Gabinete de Mineralogia está feito mais para brilhar do que para instruir, mas o Jardim Botânico está bem tratado (4), e o nosso viajante observou aí certas práticas que pensa serem boas para as importar, utilizando-as nas estufas e laranjais do *Jardin des Plantes*.

Os naturalistas espanhóis não cessaram de apoiar Geoffroy nas suas diligências, o melhor que lhes foi possível. Ofereceram-lhe certo número de objetos que fez embalar, os quais confiou ao intendente geral Dennié antes de tomar a estrada para Lisboa.

Na partida de Madrid tudo estava pacífico na capital espanhola. Ignoravam-se os graves acontecimentos em Bayonne. No dia 29, Geoffroy escrevia ao sogro, de Talavera de la Reina, uma carta absolutamente tranquilizadora. A estrada estava tranquila, sem outros inconvenientes além *dos maus albergues*, contra os quais o viajante, bem esclarecido, se havia munido previamente.

Dois soldados do corpo de Junot, que avançavam isoladamente para Lisboa, juntaram-se aos naturalistas, «precaução inútil» de que Geoffroy não se vangloriaria, dizia, «para não ter de testemunhar excessiva pusilanimidade», o que, não obstante, participou à família a fim de [Pág. 12] mostrar bem que ele, de preferência, exagerava nos meios a fim de assegurar uma viagem feliz (1).

(1) M. COLMEIRO, *La Botânica y los Botánicos de la Península Hispano-Lusitana*. Madrid, 1858, in-8, p. 183. – Cf. H.-V. D'HAUTEFORT, *Coup d'oeil sur Lisbonne et Madrid en 1814*, Paris, 1820, in-8, p. 221.

(2) Este Gabinete devia os seus principais desenvolvimentos à aquisição do museu de D. Pedro Fr. Davila, célebre colecionador hispano-americano. Davila foi diretor do estabelecimento até à morte em 1785.

(3) Yzquierdo, subdiretor desde 1776, substituiu Davila em 1783.

(4) O jardim do Prado, de que foram sucessivamente diretores Ortega, Cavanilles e Zea. – Cf. LINK, *trad. cit.*, t. 1, p. 136.

As primeiras etapas sucederam-se com alguns incidentes pitorescos que forneceram a Geoffroy elementos para uma carta às tias-avós de sua mulher (2), escrita mais tarde de Venda do Duque, localidade situada além de Estremoz, no Alentejo (3). Esta carta, como não podia chegar ao destino senão depois da notícia da insurreição de 2 de maio, tinha sobretudo o propósito de acalmar inquietações bem justificadas.

É o caso de uma bela espanhola encontrada em *Ventas del Malcaso*, entusiasta do Imperador, a qual sonhou desempenhar o papel de Judite [o de assassina] junto desse outro Holofernes, o Príncipe da Paz. É ainda o caso da mulher de um oficial superior que nós franceses retiramos, com os filhos, de um acidente de viatura no Confesionário (4), a qual lhes pagará pouco depois esse pequeno serviço *ao cêntuplo*. É, enfim, o caso de um alcaide de Trujillo que monopolizava os albergues e esfolava os viajantes. Contudo, Geoffroy não alude senão de passagem aos graves perigos que acaba de correr em Mérida e de que dará conta pormenorizada três dias mais tarde, ao chegar a Lisboa.

Como nos piores dias da expedição ao Egito, Georges Cuvier é o confidente das inquietações e desventuras do seu amigo. Geoffroy conta-lhe (17 de maio), a toda pressa e tal como ocorreu, a terrível aventura que, por pouco, poderia logo ter aniquilado a missão.

Em 2 de maio, ao ficar sabendo por agentes enviados secretamente de Bayonne o que se tramava contra os príncipes espanhóis e a honra nacional, o povo de Madrid levantou-se em fúria. Franceses encontrados na cidade, uma centena, foram assassinados. Murat só conseguiu dominar a situação e esmagar a insurreição após luta sangrenta de duas ou três horas.

(1) Carta VI.

(2) Carta VII.

(3) Venda do Duque, segundo LINK, um albergue «onde um duque não queria descer» (*trad. cit.*, t. 1, p. 189).

(4) Cf. LINK, *trad. cit.*, t. 1, p. 157. – CH.-V. D'HAUTEFORT, *op. cit.*, p. 78.

[Pág. 13]

No entanto, um alcaide dos arrabaldes enviou mensagens pelo caminho, de modo que, sucessivamente, os camponeses se iam revoltando, aos gritos de *Muerte a los franceses*.

Geoffroy e seus companheiros chegaram em 4 de maio a Miajadas, entre Trujillo e Mérida (1), quando foram rodeados por um bando de patriotas exaltados. Durante algum tempo foram protegidos dos seus ataques por outro francês, que geria a *pousada* onde tinham parado, o qual procurou fazê-los escapar em direção à fronteira, guiados por contrabandistas amigos. Geoffroy, Delalande e os dois soldados foram cercados em San Pedro por um destacamento de cavalaria que partira de Mérida, para onde os conduziram à uma da manhã. No meio de uma saraivada de pedras lançadas pela população, são colocados na prisão da cidade, depois de apalpados e despojados. Os malfeitores, com os quais partilham o cativo, erguem-se, por sua vez, contra eles, pelo que se tornou necessário moderar com promessas esses miseráveis para deter as suas tentativas assassinas. Ao nascer o dia, a multidão cresceu e excitou-se; houve dois assaltos ao cárcere; tentaram incendiá-lo, e foram necessárias a força hercúlea e a dedicação corajosa do *alguazil-mayor* de Mérida para conter, com fortes pauladas, os amotinados furiosos.

Encerraram os franceses no primeiro andar. Ficaram a ferros até que o conde de Torresfreno, governador espanhol de Badajoz, acorreu e os libertou. Era a sobrinha desta personagem, que Geoffroy e seus companheiros tinham recolhido após o acidente de viatura do Confesionário, que os salvava da morte!

Na noite de 11 para 12 de maio, as portas da prisão abriram-se por ordem do conde. Foi devolvido aos pobres viajantes o que lhes tinha sido confiscado. Com boa escolta, chegaram à fronteira portuguesa. Em 14 de maio estavam em Elvas, ocupada pelas forças de Kellermann; no dia 15, pernoitaram na Venda do Duque; por fim, no dia 17, Geoffroy escreveu de Lisboa, onde chegara há um ou dois dias, a carta de que acabamos de apresentar uma análise pormenorizada (2).

(1) IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, p.174. - Cf. LINK, *trad. cit.*, t. I, p.157. - CH.-V. D'HAUTEFORT, *op. cit.*, p. 79.

(2) Carta VIII. - IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, p.176-178.

[Pág. 14]

Margaron está colocado na capital portuguesa; outro amigo de Geoffroy, Loison, um dos generais de divisão de Junot, exerce o comando em Abrantes (1). A bolsa dos dois generais está aberta para as vítimas dos amotinados de Mérida. Com efeito, não terá sido necessário pagar a guardas, carcereiros, prisioneiros, informações, víveres, mulas e o resto, esgotando os recursos dos dois naturalistas e dos dois militares que compunham o pequeno grupo assim salvo da morte?

O novo duque de Abrantes [título napoleônico atribuído a Junot] acolheu da melhor maneira o delegado do ministro do Interior; a gentileza natural de Geoffroy encontrou logo onde se aplicar, desde esta primeira entrevista, a favor de José Francisco Corrêa da Serra, um refugiado português em Paris.

Este sábio padre, protegido pelo duque de Lafões, tio [embora fosse assim tratado, era, na realidade, primo direito de D. José I e, portanto, 2º primo de D. Maria I] da rainha Maria 1ª, tinha sido nomeado, por ocasião da criação da Academia das Ciências de Lisboa, em 1779, secretário perpétuo desta instituição. Tendo sido perseguido pela Inquisição [1], Correa da Serra teve de fugir para França.

[1 – afirmação pelo menos duvidosa, porque, ao tempo, o Santo Ofício sobrevivia com poderes muito reduzidos após a reforma de 1 de setembro de 1774. Estava submetido ao poder do Estado; a aplicação da pena de morte requeria autorização do Rei, e não mais foi aplicada após a do jesuíta Gabriel Malagrida, em 20 de setembro de 1765. A vigilância sobre a divulgação e os divulgadores das ideias da Revolução francesa estavam a cargo do Intendente-Geral da Polícia, Diogo Ignacio de Pina Manique (3 outubro de 1733 – †30 de junho de 1805), empossado por Decreto de 18 de janeiro de 1780 e exonerado em 14 de março de 1803 pelo Regente sob pressão inqualificável do embaixador francês, general Lannes, e do então Cônsul Napoleão Bonaparte, pois havia denunciado o escandaloso contrabando de que Lannes era o cabecilha. Manique, a quem se devem relevantes serviços (segurança pública, iluminação de Lisboa, colonização interna com distribuição de terras, melhoramentos em estradas e outros, ação social com relevo para a criação da Casa Pia, recolhendo mendigos e órfãos e ensinando), ficou também conhecido pela repressão que exerceu. Homens de Ciência como Correa da Serra e Brotero estariam sob vigilância da polícia, aliás com motivos suficientes – além do mais, Brotero compôs uma ode à Revolução! Acentuar por razões político-religiosas os aspectos negativos da Inquisição tornou-se um chavão em países que lhe não sofreram os efeitos ... mas esquecendo “convenientemente” os horrores dos tribunais religiosos de várias orientações protestantes (Inglaterra, estados alemães) ou os conflitos, incluindo cruentas guerras civis, que lavraram com os católicos mas também entre calvinistas e luteranos, por exemplo. Bem pode o autor francês manifestar-se contra a Inquisição, o que tem estado na moda entre certos intelectuais franceses, mas não sem hipocrisia: tribunais da Inquisição em Lisboa, Porto, Coimbra e Évora conduziram à morte na fogueira 1.175 pessoas em 254 anos ou 4.6 *por ano* – o que é bem pouco se comparado com eventos como os da *noite de S. Bartolomeu* (24 de agosto de 1572 e dias subsequentes) em Paris, onde foram massacrados e afogados ca. de 2.000 protestantes, mais entre 2.000 e 100.000 na província, segundo diversas estimativas – para não falar no trabalho extenuante do carrasco durante o Terror, com dezenas de execuções na guilhotina, *por dia*. Não se esqueça que Portugal havia

recebido foragidos da Revolução e que em Portugal havia muito quem, com toda a razão, receasse os terríveis excessos, crimes e desmandos cometidos em nome da *Liberte, Égalité, Fraternité*].

Retornado a Portugal após a morte de Pedro III, [Correa da Serra] viu-se novamente comprometido por dar asilo a Broussonnet (Antunes, Balbino & Taquet, em preparação); foi para Londres, depois para Paris, onde vivia pobremente, ocupando-se da ciência e frequentando o *Jardin des Plantes*. O bom do Geoffroy esforçou-se por advogar a sua causa junto do general-em-chefe; interveio muitas vezes no mesmo sentido junto do Duque de Abrantes durante os quatro meses em que manteve contato com ele.

Brotero (2), Verdier, outros sábios de Coimbra ou de Lisboa não poderiam senão louvar as suas generosas iniciativas (3).

(1) Olivier Loison acabava de ser nomeado conde. Simultaneamente, o Imperador dera-lhe o comando de uma das divisões que integravam o exército enviado para Portugal.

(2) Félix de Avellar Brotero (1744-1828), perseguido como Correa [da Serra] pela Inquisição [outra vez o chavão!], refugiou-se em Paris, onde se relacionou com A.-L. de Jussieu. Publicou um compêndio de botânica em português. Retornado do exílio, veio, com a proteção do marquês de Valada, a ser professor de botânica e de agricultura em Coimbra, onde organizou o jardim botânico de que trataremos adiante.

(3) IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, p. 183-184.

Quanto à Junot, o general tinha depressa cedido o lugar ao administrador. Conquistou em algumas semanas verdadeira autoridade, a crer em Geoffroy, que o refere nas suas cartas com [Pág. 15] parcialidade indulgente (1). «Gosta de praticar o bem; se ameaça, é para não ter de castigar; os franceses acusam-no de não ser severo senão para com eles.» De resto, a ordem reina no país; os indígenas [atente-se na expressão depreciativa] têm a impressão de que o governo é forte, suportando-o com resignação, ao menos na capital, porque beneficiam de evidentes melhorias. De momento, a paz parece assegurada, caso não surjam complicações estrangeiras. O nosso delegado vai aproveitar esta acalmia para começar os trabalhos que o trouxeram de tão longe.

A sua primeira visita foi ao Gabinete [Real Museu] do Príncipe do Brasil, no palácio da Ajuda, que percorreu como simples amador enquanto esperava que o Duque de Abrantes lhe indicasse o caminho a seguir. O que vê ultrapassa as suas esperanças; em cartas aos colegas dá, com prazer, pormenores acerca das coleções, em muito bom estado [contraste com que as afirmações em contrário de alguns portugueses que, depois, em parte por razões ideológicas, tentavam “lavar o dinheiro sujo” ao justificar os roubos praticados!], de mamíferos, aves e insetos do Brasil que faltavam em Paris e que iria tentar obter. Quando o comendador Domingos Vandelli [notar a grafia, Domingos], diretor geral, abriu os cofres dos seus armazéns, suscitou verdadeiro entusiasmo no delegado imperial porque, *em comparação com o seu conteúdo, a coleção exposta ao público não era nada*. «Caixotes em número apreciável, uns cheios de insetos, outros de aves, aqueles de herbários, de minerais, de produtos químicos, etc.! ...Há caixas que contêm de cinquenta a cem indivíduos de uma única espécie de inseto ou ave.» Quanto aos répteis, abundam mais os indivíduos do que as espécies; acima de tudo, a ictiologia é particularmente rica. A mineralogia integra, em geral, amostras muito pequenas, arrumadas simplesmente pelas localidades de origem.

Os herbários exóticos estão virgens. Não se deram ao trabalho de os abrir: um deles – e não é o mais medíocre, – espera ser inventariado desde 1785. «Nem uma planta nem uma ideia» saíram deste enorme amontoado de coleções que têm sido inúteis [argumentos tendenciosos retomados por José Vicente Barbosa du Bocage, que era parte interessada para se apropriar do espólio da Ajuda, depois transferido para a *Real Academia das Ciências*, em benefício do museu que dirigia na Escola Politécnica, esquecendo, convenientemente, aspectos positivos que contrariavam as suas afirmações].

Geoffroy vai poder, segundo a expressão de Cuvier, «enriquecer Paris a sua vontade sem empobrecer Lisboa» [óbvia desculpa, rotundamente falsa].

Domingos Vandelli, com o qual Geoffroy irá tratar, é um velho [Pág. 16] que havia publicado alguns trabalhos de zoologia e de botânica entre 1768 e 1797 mas nada tinha feito havia mais de dez anos! Chamado de Itália com Dalla Bella, este antigo discípulo de Lineu [falso: correspondeu-se com Lineu, o que é diferente] acumula empregos e vencimentos. É inspetor chefe do museu e do jardim real [da Ajuda], além de assessor da *Aula do Commercio*.

(1) Junot desempenhou em Portugal para com Geoffroy o mesmo papel que Menou no Egito. Ambos favoreceram os seus trabalhos; ambos merecem louvor sem reserva.

(2) É verossímil que sejam as que recentemente haviam sido trazidas do Brasil por Alexandre Rodrigues Ferreira, após uma estadia de dez anos.

Contudo, afirma Link, *mal conhece as plantas que ele próprio havia descrito*; é igualmente um mau mineralogista, e as suas Memórias de química, inseridas nas *Memorias* da Academia, cobriram-no de ridículo junto dos sábios (1).

Munido de instruções do governador-geral, Geoffroy começa os seus inventários. Vandelli ultrapassa tudo o que deseja o sábio francês, que o esmaga pela superioridade intelectual e moral. De resto, mesmo que estivesse disposto a uma resistência injustificada, iria ainda assim ao encontro do seu interesse ao entregar riquezas superabundantes, pois assim iria assegurar, a tudo quanto conservasse, uma classificação metódica que ele [Vandelli] era incapaz de realizar e que decuplicaria o valor correspondente. De resto, Geoffroy não lhe havia, desde a chegada, *entregue os caixotes de mineralogia e zoologia* trazidos do *Muséum*? [não se especifica o que continham, se é que foram entregues; não se conhecem relatos de outras entregas além da única documentada, a de minerais da bacia de Paris].

Em compensação, o museu da Ajuda irá proporcionar um acréscimo de um décimo ao *Muséum*: 60 mamíferos para os 600 que possui, 300 aves contra 3.000, etc. (2).

O litígio entre Vandelli e Hoffmanssegg foi submetido à arbitragem de Geoffroy. Os dois caixotes apreendidos seriam entregues a Sieber, na condição de os duplicados passarem a pertencer ao *Muséum*, se ainda os não possuísse (3). Foi assim que o *Ateles marginatus* foi remetido a Geoffroy, que o conheceu nos *Annales* de 1809.

As coleções da Academia foram muito negligenciadas, de tal modo que, em primeira aproximação, não haveria nada a tirar daí; as de [o Convento de] N. Senhora de Jesus proporcionariam algumas petrificações e minerais.

(1) LINK, *loc. cit.*, t. I, p. 300-301.

(2) Estes números provisórios, que constam de uma carta de Geoffroy, eram muito inferiores à realidade. Quando Geoffroy elaborou, no ano seguinte, a pedido de Fourcroy, a estatística completa das coleções de que era responsável, encontrou 1.026 mamíferos e 3.411 aves. (Cf., GEOFFROY SAINT-HILAIRE, Sur l'accroissement des collections des Mammifères et des Oiseaux du Muséum d'Histoire naturelle (*Ann. Du Mus.*, t. VIII, 1809, p. 87-88).

(3) Era uma maneira de concretizar as promessas de Hoffmanssegg (ver acima, p. 7).

[Pág. 17]

Geoffroy tinha rejeitado um móvel deste mosteiro «no qual estão dispostas com elegância amostras de diversas madeiras do Brasil próprias para marcenaria, com indicação da sua origem». Mas como, *podendo levar tudo, nada quis exigir*, o belo móvel ficou entre os monges de N. Senhora de Jesus [visão idílica! – a verdadeira razão deve ser a de as amostras apenas indicarem os nomes vulgares, o que, na falta de classificação botânica e de órgãos (folhas, flores, frutos) identificáveis, as desvalorizava muitíssimo em termos científicos, pelo que pouco ou nenhum interesse teriam para o *Muséum*].

Os cônegos regulares de S. Vicente de Fora também ficaram com os seus manuscritos. Contudo, no palácio dos duques de Cadaval, Geoffroy apoderou-se de um lote considerável de peças abandonadas como *papéis para queimar*, que jaziam *no sótão do edifício, muito acima das instalações dos lacaios*. Não seria de lamentar, assim, ter

salvo preciosos documentos de uma destruição certa; constituem hoje a melhor parte do fundo português da *Bibliothèque nationale de Paris* (1) [interpretação estranha: a Casa de Cadaval conservou primorosamente, até hoje, um dos mais preciosos arquivos portugueses, pelo que não são óbvios nem o desleixo nem a incúria invocados para justificar o roubo, se é que a história está a ser bem contada].

Geoffroy obteve ainda do Padre J.M.Velloso, em comunicação, as estampas gravadas de uma grande obra acerca do Brasil, as quais foram espontaneamente entregues após terem sido utilizadas no *Muséum*, principalmente do ponto de vista geográfico: foram editadas vinte e um anos mais tarde (2). Era um empréstimo que Geoffroy deste modo fez a este ancião trabalhador e respeitado. Ver-se-á, numa das suas cartas a Cuvier impressas adiante, com que delicadeza ele se comportou para, segundo as suas próprias expressões, conciliar «os interesses da ciência e da honra».

Enquanto o comissário imperial continuava a visitar os repositórios de bens literários ou científicos da capital, o seu adjunto Delalande, na Ajuda, ajudado por Bonnard, jovem preparador que Kellermann havia posto à sua disposição, ocupava-se do empacotamento das coleções, cuja escolha havia sido acordada com os portugueses [só Deus e talvez Vandelli saberiam como!].

Era esperada em breve a chegada de Murat, a quem Napoleão destinava a coroa de Portugal (3). Loison, nomeado para o ir receber na fronteira, pretendia levar consigo Geoffroy. Este, porém, renunciou a dirigir-se a [Pág. 18] Coimbra no interesse das suas diligências, que desejava colocar, o mais cedo possível, sob a proteção pessoal do novo monarca, que conhecera no decurso da expedição ao Egito.

(1) IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, p. 181. – Bibl. Nat. Ms. Portug., nºs 20 a 31 e 42.

(2) José Mariano da Conceição Velloso [no original (sic): “Jose Marvano de la Conception Velloso, dans le siècle, Jose Velloso Javier”]. Os *Ícones* de que adiante se dará a história numa das cartas de Geoffroy foram publicados em onze volumes in-1º Max., em 1827, por Frei António da Arrábida, bispo de Aramenha [Pesquisas efectuadas acerca desta personalidade resultaram infrutíferas].

(3) Cf. P. Masson, *Napoléon et sa famille*, t. IV, p. 237 e seguintes.

Em 10 de junho e em 12 de agosto foi redigida a lista definitiva dos objetos a enviar para Paris. Por si só, as coleções da Ajuda forneceram:

		Espécies	Indivíduos
REINO ANIMAL	Mamíferos	65	76
	Aves	238	384
	Répteis	25	32
	Peixes	89	97
	Conchas	277	468
	Crustáceos	5	12
	Insetos	294	538
REINO VEGETAL	Plantas em herbários	“	2.855
	Outros produtos	“	25
REINO MINERAL	-	“	59
FÓSSEIS	-	“	33
Totalidade dos objetos			4.579

Todo este pequeno museu, ao qual se juntaram as peças fornecidas por Sieber, Brotero e outros naturalistas, bem como produtos do Tejo ou dos arredores de Lisboa que as pesquisas de Geoffroy e colaboradores haviam obtido, foi acondicionado em dezessete

caixotes e um barril, que ficaram aguardando, em Lisboa, circunstâncias propícias para seguir para França.

As comunicações terrestres estavam completamente cortadas; os correios que tentavam alcançar os Pirenéus por meio das províncias do Norte eram assassinados. Assim, até outubro não se ouviu no *Muséum* falar dos nossos franceses em Portugal.

III

A insurreição progredia na Espanha cada vez mais; os portugueses revoltaram-se por sua vez. Em 16 de junho, a cidade do Porto, que sofria mais do que qualquer outra com o regime comercial imposto pela política do *bloqueio continental*, revolta-se contra a ocupação francesa, arrastando a Beira e Trás-os-Montes. Em breve os ingleses, [Pág. 18] preparados para lançar um corpo de exército na costa portuguesa, desembarcam na foz do Mondego, a meio-caminho entre o Porto e Lisboa. Este primeiro contingente seria rapidamente reforçado por um segundo corpo que chegou do Algarve e por batalhões de milícias organizados nas províncias insurretas.

O duque de Abrantes, cujo pequeno exército defendia linhas demasiado extensas, não dispunha de mais de 10.000 homens para opor aos 18.000 inimigos que avançavam para Lisboa pela região costeira. Forçado a recuar após as jornadas sangrentas da Roliça e do Vimeiro (17 e 21 de agosto), Junot, que se dava conta da situação em que se encontrava entre a população hostil duma cidade de 300.000 almas e um exército de tropas frescas duas vezes mais numerosas do que aquelas de que dispunha, Junot, digo eu, dispôs-se a um armistício que conduziu à assinatura da convenção de Sintra (30 de agosto). Os ingleses comprometeram-se a transportar até os portos franceses mais próximos os 25.747 sobreviventes do corpo de exército de Junot com tudo o que lhes pertencia [incluindo muita coisa que roubaram, a principiar por Junot, que escondeu em malas de fundo falso e levou para França a riquíssima Bíblia dos Jerónimos, a qual veio a ser comprada a sua viúva por Louis XVIII e, por este, devolvida a Portugal].

Geoffroy Saint-Hilaire deixara Lisboa, com o duque de Abrantes, na noite de 15 para 16; tratou os feridos no Vimeiro, regressando com o estado-maior em 24. Mal tinha tido tempo de se restabelecer das terríveis emoções desta semana cruel, teve de defender as suas coleções contra Beresford e Proby, tal como sete anos antes havia lutado em Alexandria para salvar os materiais da Comissão do Egito das mãos de Hamilton e Hutchinson.

O general Beresford (1) acabava de se instalar como governador militar de Lisboa; o comodoro Granville Leveson Proby (2) era o comissário para a evacuação do nosso exército. Foi ordenado a Geoffroy, por essas duas personagens, para abandonar imediatamente os materiais de estudo que ele tão laboriosamente tinha reunido.

Após a convenção de Sintra, os franceses não deviam levar nada [Pág. 20] pertencente a Portugal; os comissários britânicos contestavam ao sábio naturalista, em termos ultrajantes, a propriedade destes caixotes que ele pedia para enviar para França (1). Vandelli foi interrogado; sentindo a necessidade de fazer esquecer as suas baixezas em relação a Junot, declarou que havia usado de *excessiva generosidade* quanto à concessão dos objetos que Geoffroy havia feito embalar, acrescentando todavia que «recebendo quatro caixotes que pediu para escolher entre os dezessetes» consideraria o resto como pertencente, com justiça, ao naturalista francês, quer como *compensação por aquilo que ele tinha dado ao museu da Ajuda*, quer como *aquisições obtidas do conde de Hoffmansegg, da Academia, de Brotero*, etc.

(1) William Carr, conde de Beresford (1768-1854), colocado à testa das forças portuguesas após a partida dos franceses, distinguiu-se na guerra peninsular. Foi promovido a marechal, comandante em chefe do exército português, duque de Elvas, etc.

(2) Granville Leveson Proby, conde de Carysfort (1781-1858), que morreu como almirante, comandava então o navio *Juno*, da esquadra do Mediterrâneo.

Tendo este acordo sido rigorosamente executado, os ingleses levantaram novas dificuldades. Persistiram em negar autorização para o embarque, embora Vandelli tenha

tomado a iniciativa de afirmar que Geoffroy *não leva senão duplicados que, para ele, não vale a pena retirar dos caixotes.*

Geoffroy teve, então, uma inspiração feliz: invocou o auxílio de Sir. Joseph Banks, presidente vitalício da *Royal Society* de Londres.

Sir. Joseph tinha intervindo ativamente em circunstâncias análogas; fez devolver à França as coleções de La Billardière (2), apreendidas pelos ingleses a bordo de um navio holandês e levadas para Londres.

Banks mandou resgatar até o Cabo da Boa Esperança caixotes pertencentes a Humboldt que tinham sido roubados por corsários. Interveio a favor de Broussonet e a favor de Dolomieu; ele não poderia deixar de se interessar por Geoffroy, membro da Academia das Ciências de que é um dos oito associados estrangeiros, professor do *Muséum*, que o nomeou um dos seus correspondentes, amigo dos seus amigos parisienses Jussieu, Thouin, Cuvier e Lacépède.

Geoffroy escreveu longa carta a Sir. Joseph Banks; expôs-lhe as razões que o tinham feito vir a Portugal; explicou-lhe a real origem das coleções que os comissários ingleses pretendiam reter. «Levara comigo, diz ele, caixotes de minerais e de peças zoológicas como meios de troca. Tendo-os oferecido, quando cheguei, ao Sr. Van delli [Pág. 21], conservador das coleções da Ajuda, dele obtive autorização para escolher duplicados nessas coleções (1).» Além disso, os caixotes continham o que provinha do funcionário do conde de Hoffmansegg, de dádivas de alguns naturalistas e de produtos do Tejo e dos arredores de Lisboa, obtidos graças às *pesquisas dos seus colaboradores e aos seus próprios trabalhos.*

(1) O seu nome figura em segundo lugar no inqualificável documento oferecido a Junot quando entra em Lisboa (*Mém. de la Duchesse d'Abrantès*, t. XI, p. 44).

(2) ED. BONNET, Les collections de l'expédition envoyée à la recherche de « *la Pérouse* » d'après des documents inédits (*Ass. fr. pour l'avanc. des sciences*, Congrès de Marseille, 1891, br. in-8).

Conta em seguida, com o pormenor, a suas às vezes violentas discussões com Beresford e Proby. Termina por afirmar que, *em tudo o que empreendeu*, se ocupou sempre de *gerir recursos em Portugal para aí, em tempos mais felizes, fazer reviver as ciências naturais.* «Tenho consciência, disse, de ter feito muito de bem, e não obstante fui ignorado pelos oficiais seus compatriotas». Um deles tinha-o, com efeito, quase chamado de ladrão; todos tinham manifestado para com ele *sentimentos de ódio* (2) e preconceitos dos mais mal fundados.

Esta carta, da qual Geoffroy conservou preciosamente o rascunho, terá chegado às mãos de Sir. Joseph Banks? É, pelo menos, duvidoso. Tudo o que é possível asseverar é que o ilustre presidente da *Royal Society* não teve de intervir pessoalmente; o assunto foi resolvido depressa demais para lhe permitir usar a sua legítima influência. Além disso, Geoffroy não teria deixado de celebrar, ao regressar a Paris, o novo serviço prestado pelo generoso inglês, o que viria a ocupar lugar de relevo no *Elogio histórico* lido treze anos mais tarde por Cuvier perante a *Académie des Sciences* (3).

Seja como for, parece certo que a carta em causa, comunicada ao general Beresford e ao comodoro Proby, contribuiu para a solução deste penoso debate. Depois de novas discussões, e com a reserva de que era a Geoffroy Saint-Hilaire e não ao seu Governo [Pág. 22] que eram feitas tais concessões, o nosso naturalista pôde embarcar os *treze caixotes e o barril* que lhe restavam num dos transportes que levavam o exército. Conduzida pelo fiel Delalande, a coleção que ele tinha salvo pelo preço de tantas provações desembarcou, sem qualquer acidente, em *La Rochelle*, em fins de Novembro.

(1) Cf. Carta XVII.

(2) Essas manifestações fizeram-se sentir, nomeadamente e de modo particularmente brutal, no momento do embarque. Isidore Geoffroy lembra, segundo recordações do seu pai, «a violência inconcebível de um oficial superior inglês, o qual, tomada já a decisão, veio, quase junto do navio, quebrar um dos caixotes, pretendendo ele próprio reter toda a coleção» (*op. cit.*, p. 187).

(3) Éloge historique de sire Joseph Banks, lido pelo Sr. Barão CUVIER em 2 de Abril de 1821 (*Recueil des Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut Royal de France*, Paris, 1827, t. III, p. 50 e seguintes).

Geoffroy partiu de Lisboa cerca de 22 de setembro, seguindo o duque de Abrantes na fragata inglesa *la Nymphé* [sic, nome afrancesado; ignoramos qual o nome exato do navio]. Depois de semana e meia de mau tempo, incluindo quatro dias de furiosa tempestade (1), o estado-maior francês chegava a La Rochelle no começo de outubro. Em 11 desse mês, o nosso viajante informou aos colegas e à família do seu regresso. Em 19 assiste à sessão dos professores-administradores do *Muséum*, recebe as felicitações dos colegas, «dá-lhes conta da sua missão, diz a ata, e expõe o estado das coleções que lhe foram dadas pela direção das várias instituições que tinha visitado».

Em 2 de novembro, entrega na secretaria o catálogo dos objetos escolhidos na Ajuda e anuncia que as coleções já chegaram a França: a seu pedido, Thouin e Desfontaines foram encarregados de examinar as suas contas e de sugerir ao ministro os meios «de cobrir as suas despesas conciliando os procedimentos administrativos com a justiça».

A carta redigida ao cuidado desses dois membros da assembleia, formulada como segue, foi enviada ao ministro sem tardar:

«Paris, 3 de novembro de 1808.

A S. Ex^a o Ministro do Interior, Conde do Império.

«Como a missão em Portugal do Sr. Geoffroy teve uma conclusão extremamente feliz para o *Muséum* de história natural, cremos poder permitir-nos recomendar-vos os pedidos que o Sr. Geoffroy crê serem de justiça fazer a V. Ex^a para o indenizar da sua longa e penosa viagem.

A Administração do *Muséum* fez, provavelmente, examinar as contas do Sr. Geoffroy por uma comissão composta pelos Srs. Thouin e Desfontaines. O Sr. Geoffroy deu-lhes conhecimento das despesas que fez, as quais mal cobrem a soma de 10.288 francos. Como as suas despesas aumentaram devido a circunstâncias que ele expõe na sua carta e, sobretudo, pela infelicidade de ter sido preso e atirado para as prisões de Mérida, [Pág. 23] nós aconselhamo-lo, para o compensar de tais despesas, a pedir-vos, monsenhor, que vos apraza atribuir-lhe o seu vencimento na mesma base que a dos empregados civis, do mesmo modo que quando ele havia sido colocado em Lisboa.

(1) Carta XVI.

«Devemos, Monsenhor, às aquisições do Sr. Geoffroy certo número de minerais do Brasil dos quais o nosso colega, Sr. Hauy, nos falou de modo muito elogioso. Vários faltavam na coleção do *Muséum*; alguns forneceram matéria ao Sr. Hauy para observações muito importantes (1).

«Nós damos igualmente ao Sr. Geoffroy crédito de vir em socorro de vários sábios portugueses recomendáveis, tanto mais que o bem que então lhes fez, pesou muito nos motivos que determinaram os ingleses a serem menos rigorosos quanto à restituição dos objetos de história natural retirados das coleções da Ajuda.

«V. Ex^a, Monsenhor, não deixará de notar sem dúvida que foi graças a uma gratificação que recebeu em Portugal que Geoffroy trabalhou para a ampliação das nossas coleções e a fazer honrar o nome francês no estrangeiro.

«Uma consideração sobre a qual chamamos a atenção de V. Ex.^a é a de que, embora tendo sido condenado a remeter todas as coleções que havia recolhido e para cuja formação tinha incorrido em perigos, suportado fadigas e manifestado o zelo que lhe reconhecemos, nós teríamos apesar disso ficado privados dos frutos de tantos cuidados se, nas circunstâncias difíceis em que por fim se encontrou, ele não tivesse, graças a uma atividade e engenho singulares, sabido conquistar pela segunda vez os numerosos e raros objetos que nos trouxe.

«Submetemos a V. Ex^a as nossas opiniões a tal respeito e recomendamos a vossa avaliação uma missão com resultados tão úteis às ciências naturais como vantajosos para a nossa instituição.

«Temos a honra, etc.»

Na reunião de 9 de novembro, Geoffroy apresentou à assembleia manuscritos em português que fizera copiar, nomeadamente em São Vicente de Fora, acerca da mineralogia, botânica, etc. de Portugal e do Brasil.

Enfim, no dia 23, os caixotes chegaram em perfeita ordem; cada um dos professores interessados foi convidado a entregar um relatório particular ao diretor, que centralizou todos os documentos e os enviaria o mais breve possível ao ministério, recomendando-lhe os interesses do viajante.

Oito dias depois, Cuvier está em condições de colocar a nota seguinte diante dos olhos do conde Crétet.

A S. Ex.^a o Ministro do Interior, Conde do Império (2)

«Os catorze caixotes e o barril com objetos recolhidos em Portugal, segundo as ordens de V. Ex.^a pelo Sr. Geoffroy, um de nós, chegaram em muito bom estado [Pág. 24].

(1) O que indica que Geoffroy tinha trazido consigo esses minerais, pouco volumosos, como foi dito.

(2) Minuta autógrafa de G. Cuvier.

«Encarregamos os professores de zoologia e de botânica de examinar o seu conteúdo, cada um no que lhe dizia respeito, e de fazer o correspondente relatório. Temos a honra de vos enviar em anexo os originais de todos os relatórios (1).

«Vossa Excelência aí verá quanto este envio contribui com objetos novos para o *Muséum* e mesmo quantas novidades oferece para a ciência, quer dizer, que ainda não foram descritas por ninguém. Este acréscimo de riquezas confiadas a nossa administração é tal que, com a exceção do gabinete do Stathouder [Chefe do Estado, na Holanda] e da expedição Baudin (2), nunca nos chegou qualquer um semelhante. Temos assim, nesta ocasião, que nos felicitar pela boa vontade com que V. Ex.^a honra a nossa instituição e a solicitude que nos testemunhou, pensando em nós, assim que Portugal foi ocupado. Esperemos que vós vos lembreis igualmente de nós, no momento, sem dúvida muito próximo, em que o exército francês entrar em Madrid.

«É nosso dever, Monsenhor, lembrar a V. Ex.^a a carta que vos enviámos, em que alguns assuntos dizem respeito aos interesses particulares do Sr. Geoffroy, o qual gastou muito mais do que recebeu. Não tem cabimento pensar que o Governo perca de vista aqueles que o servem com tamanha devoção, não os indenizando das quantias que adiantaram. O Sr. Geoffroy merece tanto mais consideração porque é unicamente graças a sua moderação, à estima que ele granjeou em Portugal, à habilidade e à paciência de que deu provas nas suas negociações com os ingleses, que devemos o não ter perdido inteiramente o fruto da sua missão.

«Portanto, nós vos suplicamos satisfazer os seus pedidos, considerando-os como se dissessem respeito a toda a Administração e que, além disso, querdes dar-lhe testemunho da vossa satisfação.»

Geoffroy obteve as satisfações morais e materiais que o seu amigo assim solicitava para ele com empenho tocante. As coleções entregues ao *Muséum* alimentaram certo número de monografias da autoria do próprio Geoffroy, de Jussieu e outros, publicadas em Paris desde 1809, em diversas edições (3).

Geoffroy tinha consciência dos serviços prestados tanto a Portugal [pura desfaçatez] como à França. «Regresso, escreveu numa carta à família, a qual não se conservou, regresso, a morte não quis saber de mim. Fiz algum bem em Portugal e penso que tive mérito relativamente ao meu país.»

A lembrança desta missão, tão honrosamente desempenhada em circunstâncias tão difíceis, conservou-se em Portugal, acrescenta Isidore Geoffroy Saint-Hilaire [o filho a incensar o pai]. «Só talvez as almas capazes de resistir à opressão [Pág. 25] são capazes de resistir à tentação de abusar da força». Os portugueses tinham-no sentido e o seu reconhecimento foi expresso de várias maneiras em diversas épocas. Em 1814, Verdier (1) redigiu uma relação dos serviços prestados a Portugal por Geoffroy Saint-Hilaire; chegou-

lhe às mãos juntamente com uma declaração não menos honrosa do venerável prior de N. Senhora de Jesus (2).

(1) As pesquisas nos arquivos nacionais entre os documentos do ministério do Interior não permitiram encontrar qualquer vestígio deste envio.

(2) Coleções Péron e Lesueur.

(3) Cf. *Ann. du Mus.*, t. III, p. 89-97, 235-238, 362-370, etc., etc.

«Uma ocasião em que a França sofria, por sua vez a invasão estrangeira, foi o momento que escolheram para declarar que Geoffroy Saint-Hilaire tinha *levado consigo a estima e o respeito da nação portuguesa* (3)». Quando em 1815 os delegados das potências aliadas faziam ouvir intensamente as suas reclamações acerca das coleções que a República e o Império lhes haviam retirado (4), só Portugal se calou. O duque de Richelieu, presidente do Conselho, tendo entendido que devesse solicitar ao ministro desse país uma explicação sobre o seu silêncio, prestando homenagem à conduta do comissário imperial em 1808, respondeu: «*Nós não reclamamos, e nada temos a reclamar*»; os comissários da Academia e os conservadores da Ajuda consideraram que o Sr. Geoffroy «*tinha-se recusado a usar da autoridade que tinha obtido para escolher objetos únicos, que apenas havia pedido duplicados, e que o que havia recebido lhe havia sido entregue em troca de amostras de mineralogia raras e desconhecidas em Portugal, trazidas por ele de Paris; e ainda devido aos seus cuidados na arrumação e etiquetagem da coleção deixada na Ajuda [mesmo discurso, sem jamais concretizar]* (5).

Alguns anos depois, um fidalgo francês, o Sr. d'Hautefort, antigo diretor dos canais e das águas e florestas de Aragão, ao evocar as suas memórias de Portugal num volume publicado em 1820 (6), referiu várias vezes Geoffroy, que desde 1808 vinha a ser lembrado em Lisboa com todas as honras.

(1) Verdier, sócio da Academia das Ciências de Lisboa e correspondente do Instituto, comprometeu-se nos acontecimentos de 1808 e teve de se exilar. Geoffroy obteve o seu retorno (IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, p. 184).

(2) Cf. *Ibid.*, p. 179.

(3) São os próprios termos do relato de Verdier (*Ibid.*, p. 188, n.1).

(4) Cf. E.-T. HAMY, Alexandre de Humboldt et le Muséum d'Histoire naturelle (*Nouv. Ann. du Mus.*, 4^e série, t. VIII, 1906, p. 22).

(5) IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *op. cit.*, n. 1, p. 189.

(6) CH.-V. D'HAUTEFORT, *Coup d'oeil sur Lisbonne et Madrid en 1815*, ed. cit., p.

49.

[Pág. 26] «A biblioteca de Nossa Senhora de Jesus pode conter trinta mil volumes, escreve este viajante, dentre os quais deve notar-se uma coleção de livros escolhidos e manuscritos antigos. Muito perto da biblioteca, vê-se um gabinete de história natural. O religioso que me mostrava disse-me: «Muitas vezes os Franceses foram caluniados. Foi dito que «o Sr. Geoffroy Saint-Hilaire tinha levado o que tínhamos de precioso. «Pois bem, é falso, pois nada nos levou, e o nosso superior, assim como todos nós, não temos senão de muito nos congratularmos com a maneira «honesta como nos tratou ...».

«Entre os quarenta ou cinquenta mil volumes existentes na biblioteca de São Vicente, diz ainda o Sr. d'Hautefort, há quantidade considerável de obras preciosas. O Sr. Geoffroy Saint-Hilaire, ao examiná-las, elogiava muito a sua importância. Os cónegos presentes, interpretando esses louvores como expressão de quem cobiça objetos, disseram-lhe *que ele era senhor de levar esses manuscritos, mas suplicavam-lhe de previamente lhes permitir tirar cópias deles*. O Sr. Geoffroy Saint-Hilaire respondeu-lhes *que tinha vindo para organizar os estudos e não para retirar os elementos de estudo*. Os cónegos, que não esperavam semelhante resposta, quiseram oferecer-lhe um presente, o qual, tal como se poderia pensar, não foi aceite (1)...».

Sensibilizado por esta memória gratificante que encontrava ao percorrer o livro do Sr. d'Hautefort, Geoffroy escreveu ao prior D. Antônio de Nossa Senhora, com emoção, a carta reproduzida no fim desta memória.

As relações epistolares com o prior D. Antônio prosseguiram até 1824. Estou vendo uma carta desta personagem datada de 17 de dezembro desse ano onde se manifestam com força sentimentos de viva e sincera amizade (2).

Que podem contra tudo o que acabamos de recordar as alegações do distinto professor B. [Barbosa] du Bocage nas suas *Instruções* [Pág. 27] *praticas* de 1862 e retomadas num artigo muito recente em *Polytechnia* assinado pelo Sr. Bethencourt Ferreira (1)?

(1) *Ibid.*, p. 49-50.

(2) [Sic – além de se tratar de português de Portugal já antigo, diferente do atual, o texto comporta **erros** evidentes. Como o tradutor não teve ensejo de ver o original, optou por dar o texto tal qual foi transcrito por Hamy e uma tentativa de interpretação reconstituída]. «*Eu sento, sñr, não vos haver **conecido** no tempo emque estevesteis em Lisboa por que agora seriaõ pura **comvenco** meus sentimentos **munto** mais **viers** e animados, assim **com** são os daquelles meus companheiros que vos conhecerãõ, elles sem duvida conservaõ a vossa Memoria mui presente é toda a força d'amabilidade, que vos distinguia entre quasi todos **o vessos** Nacionais ...*» (Arch. G. S.-H.).

[Tentativa de reconstituição em português de Portugal atual]: «*Eu sinto, Sr., não vos haver conhecido no tempo em que estivestes em Lisboa porque agora seriam pura ...[?] meus sentimentos muito mais vivos e animados, assim como são os daqueles meus companheiros que vos conheceram, eles sem dúvida conservam a vossa recordação muito presente e a de toda a grande amabilidade que vos distinguia entre quase todos os vossos compatriotas...*»

Se Barbosa du Bocage já não podia encontrar, *cinquenta e quatro* anos depois da missão de Geoffroy, os objetos por ele entregue a Vandelli, esses *exemplares de outra procedência*, segundo as expressões do Sr. Bethencourt Ferreira, que *viesses preencher as lacunas dessa maneira abertas nas galerias empobrecidas daquele estabelecimento nacional* (2), é que Vandelli procedeu com os exemplares dados em troca ao Museu [da Ajuda] como com as outras coleções *pouco menos que abandonadas e entregues a uma gerência* IGNARA, INCONVENIENTE E ANTIPATRIÓTICA (3); são as expressões do próprio Barbosa du Bocage.

Sabe-se que os minerais, selecionados de preferência por Geoffroy com menor volume, representam em geral um valor bem maior, eram tratados por Vandelli com verdadeira incompetência. Não lhe era suficiente, com efeito, «separar por massas tudo o que provinha de um mesmo país» (4)? E, mesmo assim, era um esboço de classificação na desordem medonha que revelam os inquéritos de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire na Ajuda!

Os objetos raros e preciosos trazidos pelo comissário francês, que aliás conhecia os minerais por ter começado os seus estudos com Daubenton e Haüy, tais objetos, digo, entregues nas mãos de Vandelli, serão perdidos no *cafarnaum* científico que foi momentaneamente desvendilhado por Geoffroy [provavelmente não é tanto assim; sabe-se da existência de catalogação feita por Alexandre Rodrigues Ferreira e há documentos bastante pormenorizados, anônimos mas aparentemente da autoria de Brotero, embora estes provavelmente produzidos alguns anos após a missão de Geoffroy. Além disso, sobrevivem montagens com a classificação respectiva, em suportes com bom trabalho de marcenaria, pintados e decorados com filetes de ouro, o que mostra cuidado com as coleções do Museu da Ajuda e sua organização].

Ao contrário, os duplicados aí obtidos, *que jaziam ignorados dentro dos armários do Museu da Ajuda*, como disse Barbosa du Bocage, *e que estavam talvez fadados, se ali permanecessem, a desaparecer, como tantos outros, presa da traça*, esses duplicados tornaram-se em Paris tema de trabalhos de grande interesse para a ciência. E o sábio diretor do Museu [Pág. 28] Nacional de Lisboa [o Museu Zoológico da Escola Politécnica, depois designado por Museu Bocage], de momento detrator de Geoffroy, não pode impedir-se de reconhecer que esta constatação é apropriada para atenuar a seus olhos aquilo a que ele chama, muito injustamente [?!], *a fealdade de um semelhante procedimento* [já discutimos as atitudes pró-francesas de Bocage e as vantagens que

conseguiu; diplomata, disse o que lhe convinha – cf. Antunes, 2003: 19 –, para mais, ajudado pelas atitudes de D. Pedro V, que granjearam a este rei muita simpatia nas viagens a Paris e, em particular, ao *Muséum*].

(1) B. DU BOCAGE, *Instruções praticas sobre o modo de colligir, preparar, e remetter productos zoológicos para o Museu de Lisboa*, Lisboa, Impr. Nac., 1862, pass. – Cf. BETHENCOURT FERREIRA, *A invasão francesa e Geoffroy de Saint-Hilaire, a propósito dum artigo do professor R. Blanchard, Polytechnia*, vol. III, nº 6, Lisboa, 1907.

(2) *Op. cit.*, p. 7.

(3) *Ibid.*, p. 13. – V. acima, p. 20, nº 1.

(4) Carta XI.

Acolhido no *Muséum* de Paris e carregado de ofertas para o Museu Nacional de Lisboa, Barbosa du Bocage viu assim realizar-se, algo tarde, um compromisso em face dos naturalistas portugueses contraído por Geoffroy antes da sua partida (1). Os professores administradores do *Muséum* juntaram algo mais: esse bom acolhimento, essas dádivas generosas eram na realidade, a seus olhos, uma nova expressão das particulares simpatias de que Geoffroy tinha fundado a tradição – faz hoje um século. Já se manifestaram antes, mas ainda outra vez, de modo tão notável, em uma memorável visita ao nosso *Jardin des Plantes* em 24 de novembro de 1905.

Muséum, 30 de janeiro de 1908

(1) GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *loc. cit.*, p. 437. – V. adiante, p. 55.

Conclusões

(por M. Telles Antunes)

É nosso objetivo a difusão do artigo de Theodore-Jules-Ernest Hamy (1908) a propósito do centenário da missão em Portugal de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire mediante a sua tradução em Português.

A narrativa de Hamy, às vezes algo parcial, descreve a viagem de Geoffroy (com episódios de perigo), a sua estadia e retorno ao fim da ocupação francesa. Não a repetiremos neste ponto, nem as listas do material que ele retirou do Museu da Ajuda e de outras coleções.

Hamy procura valorizar o papel do sábio naturalista. Por outro lado, parece manifestar certa condescendência para com Portugal, onde havia sido eleito Sócio Correspondente Estrangeiro da Academia das Ciências de Lisboa.

Louvores a Geoffroy, sublinhando com impudência os ‘serviços’ que ele teria prestado a Portugal, são apresentados seguindo o seu filho Isidore Saint-Hilaire. A estima que Geoffroy teria granjeado em Portugal é valorizada. É salientada a sua gentileza, lembrando que nem sequer utilizou plenamente os poderes de requisição, absolutos, que lhe foram conferidos pelo Governador, o general Jean-Andoche Junot. Talvez nem sequer disso precisasse, pois se aproveitou do colaboracionismo desvergonhado de um oportunista de baixo nível científico, mas com poderes de decisão: Domingos Vandelli, Diretor do Museu da Ajuda, o mais importante de Portugal no que diz respeito à História Natural. Geoffroy podia requisitar tudo, esquecendo a ilegitimidade de tais poderes, conferidos pelo ocupante sem ter minimamente em conta as autoridades portuguesas que ficaram após a retirada do Regente, e mostrando uma arrogância mal atenuada por um pouco de delicadeza. A propósito do Brasil, é declarado que esse país se encontrava entre «... as regiões que ainda não tinham pago o seu tributo» [ao *Muséum* de Paris].

Hamy procura “branquear” a missão de Geoffroy, o qual desenvolveu o seu trabalho no quadro da ‘superioridade’ da França napoleônica e de certo desdém para com os outros, os portugueses, tratados depreciativamente por ‘indígenas’ – apesar de certo sentido diplomático que evidenciou ao evitar exageros humilhantes. Ainda assim, houve Portugueses que não pactuaram com o que se passava, por exemplo o grande naturalista Alexandre Rodrigues Ferreira, que havia dirigido uma magnífica missão ao Brasil do Norte

(1783-1792): salvou, escondendo cuidadosamente, documentos preciosos acerca deste País. Recordemos que o Brasil era o principal alvo estratégico de Geoffroy.

No concernente ao Estado Português, nunca se reconhece o Príncipe Regente ou o dispositivo governamental por ele deixado em Portugal, insistindo na dinastia destronada'. Alude, além disso, a ordens de Napoleão em total desrespeito pela soberania do País.

Geoffroy, com razão, julga Vandelli com severidade. Sublinha o seu papel muito negativo. Nota a baixaza de Vandelli em relação a Junot, a sua incompetência e negligência. Vandelli, contudo, ultrapassou tudo o que Geoffroy poderia ter desejado, traindo o Museu da Ajuda e Portugal, onde construiu uma carreira muito lucrativa e a sua fortuna.

As relações de Geoffroy com generais do exército de ocupação são assinaladas: - Junot; - Pierre Margaron, que lhe emprestou dinheiro; - o tristemente célebre Louis-Henri Loison, o "maneta", responsável por massacres hediondos.

Destacam-se aspectos apresentados por Hamy e alguns dos seus pontos de vista.

Geoffroy, por outro lado, destaca a riqueza do Museu da Ajuda, no qual estavam representadas espécies novas para a Ciência; e que, após ter recebido o resultado da missão em Portugal (sobretudo da Ajuda), o *Muséum* de Paris nunca antes tinha obtido tamanho acréscimo de riqueza excepto o que proveio do Gabinete do Stathouder (Holanda) e da expedição Baudin.

Geoffroy alude a minerais raros que trouxe para Portugal para permuta, mas sem nunca precisar quais; como sabia que tais minerais eram desconhecidos em Portugal? Verifica-se que Geoffroy não levou o que não lhe interessava, quer do mosteiro de S. Vicente de Fora, quer do mosteiro de Jesus. Acresce que ninguém encontrou os minerais que, repetidamente, se diz terem sido oferecidos por intermédio de Vandelli.

Por outro lado, especula-se sobre a alegada, mas nunca demonstrada perseguição, a Corrêa da Serra "pelo 'Santo Ofício' ou Inquisição", refrão muito repetido em certos meios. Serra terá sofrido pressões, *mas as da Polícia*, pois era notório partidário de ideias da Revolução, um "afrancesado". Não faltam louvaminhas a Junot. Realça-se o estado muito bom das coleções do Museu da Ajuda, em contraste com afirmações contrárias de portugueses 'afrancesados', por razões ideológicas ou outras. São citados a propósito os argumentos tendenciosos de Barbosa du Bocage (ver adiante) ao declarar que as coleções da Academia tinham sido muito negligenciadas e que nada poderia ser obtido delas.

Geoffroy refere no seu relatório a magnífica xiloteca do Mosteiro de Jesus, que não retirou. Contudo, é necessário desmascarar a pretensa 'generosidade' de Geoffroy relativamente aos frades. Na verdade, nenhuma classificação ou interpretação botânicas bem fundadas eram então possíveis na base de amostras de madeira apenas identificadas pelos nomes vulgares e não acompanhadas por folhas, flores ou frutos. A bela xiloteca era, portanto, desprovida de interesse científico em face dos meios disponíveis, numa época em que o estudo da anatomia das madeiras ainda não era praticado.

Noutro ponto, são dadas desculpas esfarrapadas quanto ao roubo de documentos perpetrado por Geoffroy no palácio do Duque de Cadaval.

Sempre contra os interesses e a soberania de Portugal, verificam-se tomadas de posição de Geoffroy a favor do Conde de Hoffmannsegg no que diz respeito ao material que este havia feito colher ilegalmente no Brasil.

A riqueza das coleções de peixes do Museu da Ajuda é salientada, sobretudo no concernente a silurídeos (bagres), dentre os quais havia espécies novas. É digna de nota, em particular, a falta de toda e qualquer referência ao contributo para a ictiologia de Pierre Auguste Broussonet na sua estadia em Lisboa em 1794-1795.

O Catálogo é muito interessante. No que diz respeito a mamíferos, é possível reconhecer espécies de outras proveniências além do Brasil. É citada uma hiena de Angola; lobos, felinos, mustelídeos, lontras, ratos e esquilos (de origem duvidosa), glirídeos e lebre (de Portugal); pikas/*Lagomys* (da Rússia); muflão (da África do Norte); e um golfinho (??). Entre os peixes, reconhece-se um conjunto em princípio de origem europeia: esganagata (*Gasterosteídeos*), salmonídeos e lúcios (*Esocídeos*, mesmo se nenhum é indígena na

Península Ibérica). Parte significativa dos peixes não provinha de Portugal, por exemplo o gimnoto ('enguia-eléctrica' ou 'puraquê', do Brasil), lucianos, bagres e fistulárias. Quanto a material de herbário, citam-se lotes do Brasil (3) e um de cada de Angola, do Cabo, Peru, Cabo Verde, Goa, Cochinchina e Suécia. Também haveria material da Rússia.

Foram escolhidos minerais do Brasil, Portugal, Cabo Verde e Angola.

São de grande interesse os fósseis que Geoffroy escolheu. Dentre estes contam-se 3 impressões (referência demasiado vaga) e dentes de 4 espécies de répteis, além de um molar de mastodonte. Todos deixam dúvidas que não foi possível esclarecer.

As quatro 'espécies' de répteis sugerem dentes de crocodilos (possivelmente os mais comuns) e talvez outros, eventualmente dinossauros; seria, assim, a primeira referência a restos de dinossauros em Portugal.

Quanto ao molar de mastodonte, pode crer-se que esta referência esteja correta: Geoffroy teria podido identificá-lo, pois o Muséum de Paris possuía outros semelhantes, entre os quais os exemplares figurados por Buffon. O molar em causa não foi encontrado no *Muséum*. Assim, temos de nos limitar a hipóteses quanto à proveniência: ou foi colhido na região de Lisboa, que se revelou tão rica de restos de mastodonte no século XX – e, por conseguinte, seria a primeira referência a proboscídeos fósseis em Portugal; ou seria proveniente do Brasil, como sugerem pesquisas históricas – e, neste caso, tratar-se-ia igualmente da primeira referência cientificamente controlada a respeito de proboscídeos deste País. A segunda hipótese parece talvez a mais verossímil no estado atual dos conhecimentos, e tanto mais se tivermos em conta as listas elaboradas alguns anos depois por Félix da Silva Avellar Brotero, sucessor de Vandelli como Diretor do Museu da Ajuda em 1811: as listas mostram que a maior parte das 'requisições' dizem respeito a espécimes brasileiros.

O balanço, muito negativo para Portugal, deve contudo ter em consideração os progressos científicos obtidos graças às pesquisas desenvolvidas no seio do *Muséum national d'Histoire naturelle de Paris*, em especial quanto a primatas e peixes, da autoria de Cuvier, Valenciennes e outros.

Por outro lado, é justo enaltecer a importância do contributo desta venerável Instituição, que se mantém. Por exemplo, são de citar a colaboração e as ofertas a José Vicente Barbosa du Bocage (Professor da Escola Politécnica, em Lisboa, e Diretor do Museu Zoológico e Antropológico; Ministro dos Negócios Estrangeiros), bem como ao Rei D. Pedro V em uma visita em Paris. Em 12 de junho de 1855, D. Pedro V escreveu no seu diário (loc. cit.: 209):

«Empregámos a manhã em escolher no Museu de História Natural as aves que o Imperador [Napoleão III] ordenou me fossem dadas. É um acto de delicadeza da parte d'Elle esta especie de restituição feita pela França dos objectos de que o Museu de Lisboa foi despojado por Geoffroy S.^t Hilaire, e o que mais prova que essa foi a intenção com que o offerecimento me foi feito, foi o ter sido encarregado d'elle Mr. Geoffroy de S.^t Hilaire, filho d'aquelle que privou o Museu de Lisboa dos seus melhores ornamentos. Verdade é que os thesouros da natureza melhor estão onde se lhes dá apreço e se estudam do que onde se deixam apodrecer prosaicamente collocadas na fileira dos despojos de uma natureza que foi viva. E effectivamente despojar da vida a natureza para reunir esses despojos nas catacumbas dos museus e não os estudar é um peccado. Por consequencia perdôo de muito bom grado a Geoffroy de S.^t Hilaire que, além d'isso era auctorizado pelo Rei [Inexacto: só se foi o Rei dele Geoffroy, i.e. Napoleão, através de Junot], a fazer a sua intelligente escolha. N'este ponto julgo que o amor proprio nacional pode ceder diante do interesse das sciencias.»

Sem menosprezar os legítimos interesses portugueses, D. Pedro V tentou ultrapassar uma questão ainda em aberto mediante um perdão concedido de modo generoso que, como noutros casos, lhe granjeou simpatia generalizada.

Enfim, sublinhe-se a importância das investigações portuguesas no Ultramar, com resultados muito positivos, que o teriam sido muito mais se tivessem sido enquadrados por um tratamento mais competente do ponto de vista científico.

Em suma, o balanço pesadamente negativo para Portugal da missão de Geoffroy representou um verdadeiro atentado contra o Estado Português e seu Ultramar. Além das perdas patrimoniais, esse evento contribuiu para a instabilidade e empobrecimento do Museu da Ajuda e para um período de decadência dos estudos e pesquisas em História Natural. O que, para mais, piorou com as guerras napoleônicas, a intensa agitação política e a guerra civil que se seguiram.

DOCUMENTOS JUSTIFICATIVOS

COMISSÃO

Paris, 9 de março de 1808

3^a DIVISION
BOUREAU DES SCIENCES
Instituto, administrador

O Ministro do Interior,
Ao Senhor Geoffroy Saint-Hilaire, membro do
do *Muséum d'Histoire Naturelle*

Tendo-se dignado Sua Majestade o Imperador a autorizar-me a enviar um naturalista a Portugal para aí recolher nos gabinetes e jardins botânicos de Lisboa e de Coimbra os objetos dos três reinos que possam ser úteis para o *Muséum d'Histoire Naturelle*, decidi confiar-vos esta missão.

Os sufrágios dos vossos colegas e a confiança que vos concedo fazem-me esperar que vós a desempenheis com todo o zelo de que sois capaz.

Encontrareis aqui anexas, Senhor, as instruções segundo as quais deveis realizar todas as vossas operações. Envio uma cópia ao Sr. governador de Portugal. Convido-o a conceder-vos todas as facilidades possíveis para que possais desempenhar de modo conveniente a missão que vos é confiada.

Tenho a honra, etc.

CRÉTET.

[Pág. 29]

INSTRUÇÕES ENVIADAS PELO MINISTRO

1º As pesquisas relativas às ciências e, especialmente, à história natural constituem o principal objetivo da missão do Sr. Geoffroy. Portanto, ele recolherá, antes da partida para Portugal, todas as informações que lhe possam fornecer os seus colegas do *Muséum* e da primeira Classe do *Institut* acerca dos objetos e coleções que mereçam fixar a sua atenção em especial.

Visto que o *Muséum d'Histoire Naturelle* tem estado privado até hoje de relações com o Brasil, é aos produtos deste país que o Sr. Geoffroy deverá dedicar-se de preferência. Em geral, a sua escolha incidirá sobre produtos minerais, vegetais e animais de qualquer natureza que falem no *Muséum d'Histoire Naturelle*, ou que nele não existam senão num grau de inferioridade pouco digno deste belo estabelecimento.

Assim, o Sr. Geoffroy deverá trazer o magnífico bloco de cobre nativo das coleções de Jouta [sic; Ajuda] e a pedra-íman que se encontra nas de Coimbra (o exemplar mais notável e com mais energia que se conhece), etc.

(1) «O bloco de minério de cobre vermelho aí (na Ajuda) conservado e que foi encontrado num pequeno vale a duas léguas de Cacheiras [Cachoeiras?] e a catorze léguas de Baja [?] no Brasil, é de um tamanho [pág. 30] e preço extraordinários. Pesa, segundo Vandelli, 2.616 libras; mede, na sua maior dimensão, 3 pés e 2 polegadas; na sua maior largura, 2 pés, 1 polegada e 6 linhas e, na sua maior espessura, 10 polegadas; a sua superfície é aplanada, coberta aqui e ali por malaquite e ocre de ferro (LINK, *trad. cit.*, t. I, p. 299). – Ver adiante, p. 56.

Diz-se que o antigo governo depositou, em alguns conventos e em diversas ocasiões, embalagens com material de história natural e, em particular, uma coleção proveniente da costa de Moçambique; o Sr. Geoffroy fará todas as pesquisas necessárias a este respeito.

Se, como se afirma, existem na coleção de animais do Príncipe, vivos, uma avestruz com três dedos [o célebre Thouyou] [sic; entre parênteses retos no original] (1) e um grande leopardo da África central, cuja existência aqui é problemática, o Sr. Geoffroy poderia, dada a importância destes dois espécimes, ordenar o seu transporte e juntar-lhes animais raros e muitas aves inexistentes no “menagerie” do *Muséum*. No entanto, tomará medidas para que o transporte seja efetuado com a maior economia possível.

O zelo do Sr. Geoffroy pelo progresso das ciências naturais é demasiado conhecido para que seja necessário instá-lo a aproveitar a estadia em Portugal para aí recolher os produtos especiais [do país]. As pesquisas com este objetivo serão, neste caso, para enriquecer o *Muséum d’Histoire Naturelle* com muitas coisas deste gênero que lhe faltam. A foz do Tejo é especialmente célebre pela grande quantidade de peixes e moluscos que para aí se deslocam de vários rios ou que chegam do mar alto na desova.

As plantas dos arredores de Lisboa são muito belas e variadas. O Sr. Geoffroy tomará todas as medidas apropriadas para obter no jardim do museu [da Ajuda] as plantas que possam faltar-lhe.

2º Um segundo objetivo do Sr. Geoffroy é o recolher informações acerca dos livros e manuscritos, medalhas [ao tempo designavam-se por *medalhas* tanto propriamente medalhas como também moedas] e pedras gravadas, mapas, etc., que possam conter bibliotecas e outros estabelecimentos públicos portugueses.

Encontrará objetos desses nas bibliotecas da Corte, na Cartuxa de Évora, na sede dos cônegos de São Vicente de Fora, no Convento de São Francisco da Cidade em Coimbra e no Palácio do emigrado Duque de Cadaval.

As informações que especialmente mais recomendamos aos seus [de Geoffroy] cuidados englobam manuscritos de viagens dos navegadores e missionários portugueses nas diversas partes do mundo, sobretudo antes de 1500; bem como os mapas manuscritos, atendendo essencialmente aos *portulanos* e remontando à mesma época.

Deve existir em Portugal grande número de memórias e de correspondências manuscritas sobre viagens nos arquivos públicos e dos mosteiros, sejam dos ex-Jesuítas ou dos Dominicanos, aqueles referentes às expedições marítimas, os segundos obtidos pelas missões. Recomenda-se entre os objetivos das suas pesquisas, memórias bastante antigas acerca da Abissínia.

Os mapas manuscritos devem encontrar-se nos mesmos locais. Supomos que as ricas coleções de Vila Viçosa tenham sido retiradas. Geoffroy deve também encontrar preciosos mapas sobre madeira ou cobre. Empenhar-se-á ao máximo em descobrir o destino dos mapas de que se serviam os Mouros nas suas expedições nos mares da Índia e da África.

Copiará, ou fará copiar, inscrições latinas ou outras que visse em diversos monumentos e trará *fac-símile* deles. Coimbra deve exhibir-lhe uma coleção bastante grande.

Recolherá, tanto quanto lhe for possível, informações acerca de moedas púnicas, [Pág. 31] árabes, as dos reis Godos e outras batidas na Espanha e designadas por moedas

coloniais [dos primeiros tempos da presença romana]. Contudo, é inútil que ele se dedique às moedas imperiais batidas em Roma e que teriam sido enviadas para Portugal.

(1) Cf. F.-L. HAMMER, Observations sur le Touyou ou Autruche d'Amérique, faite à Strasbourg en janvier 1806 (*Mém. du Mus.*, t. XII, p. 427, pl. XXXIX, 1808). – Ver adiante, carta XVIII.

Se encontrar pedras gravadas, sejam as que forem, tomará nota delas, indicando os seus temas.

Procurará obter catálogos impressos de livros portugueses e, se puder, *duplicata* dos catálogos das bibliotecas públicas; há-de enviá-los para Paris a fim de se poder verificar quais faltariam na Biblioteca imperial.

É convidado a prestar especial atenção a todos esses livros anteriores a 1500.

3º As estátuas, baixos-relevos, quadros, etc. serão ainda um dos temas de pesquisa do Sr. Geoffroy.

É possível que ele encontre em Lisboa e Coimbra alguns exemplares de escultura antiga.

Quanto aos quadros, embora não tenha havido *escolas portuguesas* [o que é falso], os palácios e alguns estabelecimentos públicos podem conter obras de mestres portugueses merecendo ser conhecidas fora do seu país.

Disposições gerais.

O Sr. Geoffroy está autorizado ajudar em todas as pesquisas pelas pessoas que lhe pareçam ter conhecimentos acerca de um ou outro dos objetivos da sua missão. No entanto, será necessário que Sua Excelência o Governador-geral reconheça e aprove esses ajudantes.

Entenda-se que as pesquisas do Sr. Geoffroy só devem realizar-se em estabelecimentos públicos. Quando alguns objetos lhe pareçam ter interesse em alto grau para as coleções francesas, o Sr. Geoffroy solicitará de Sua Excelência o Senhor Governador-geral a tomada de medidas de salvaguarda, mediante sequestro ou de outra maneira, para os objetos se conservarem em segurança até serem estatuídas as medidas definitivas a tomar.

Após ter visitado cada estabelecimento público com assentimento de S. E. o Sr. Governador-geral, o Sr. Geoffroy endereçará duas listas dos objetos que, no seu entender, e conforme estas instruções, apresentem particular interesse para a França. Uma das listas será enviada por ele ao Sr. Governador-geral, para ser autorizada, e a outra ser-nos-á expedida diretamente.

As pesquisas do Sr. Geoffroy não devem ser, desses diversos pontos de vista, senão de caráter informativo. Em nenhum caso procederá a qualquer retirada ou envio de tais objetos sem especial ordem de Sua Excelência o Governador-geral.

O Sr. Geoffroy terá a atenção de se corresponder conosco o mais frequentemente possível e de dar todos os pormenores necessários sobre os diversos objetivos da sua missão.

1808

Dada em Paris, 9 de março de

O Ministro do Interior,
CRÉTET (1).

(1) O original deste documento ficou em mãos de Geoffroy. É graças à cópia conforme conservada nos arquivos do *Muséum* que este documento foi reproduzido.

**CARTAS ESCRITAS NO DECURSO DA SUA MISSÃO
NA ESPANHA E EM PORTUGAL
POR ÉTIENNE GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1808)**

I
AUX PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSEUM (1)

Rocfort (2), neste 1º de abril de 1808

Senhores e caros Colegas

Apreso-me a dar-vos conta dos resultados para a história natural da minha estadia em Bordeaux: visitei as coleções da Academia e do Sr. Rodriguez (3). Na primeira, encontrei duas espécies de crocodilos que creio novas, ambas do subgênero *Crocodile* do Sr. Cuvier (4), para uma das quais conviria o nome de espécie *acutissimus*, tão estreito e alongado é o focinho, e a outra com cabeça extremamente larga e curta: esta é notável sobretudo pelas rugosidades da pele, inteiramente coberta por bossas ou mamilos. Redigi descrições, que terei a honra de vos enviar logo que tenha sossego suficiente para as passar a limpo.

A mesma coleção ofereceu-me quatro aves, uma pipa [anfíbio], um camaleão, um tetrodon [peixe] e um hystrix [peixe espinhoso] que vos faltam.

As quatro aves, mal etiquetadas, têm os seguintes nomes: 1 “troupiale”, 2 “rodier de Cayenne”, 3 “le petit Guépier de Angola”, 4 o “père-noir”.

Os três primeiros fazem parte de um quadro sob vidro; o último encontra-se noutro quadro análogo.

A pipa de dorso liso (é outra, semelhante à que possuímos), o camaleão com dois cornos, o tetrodon e o hystrix [grafia sem y, diferente da de acima] estão conservados em líquido.

Mediante estas informações, serão facilmente reconhecidos pelo Sr. Villers, professor do liceu de Bordeaux e conservador da Academia desta cidade.

Passei as três jornadas da minha estadia em Bordeaux em casa do Prefeito, que conheço há muito. Tinha-me prometido usar a sua influência para vos transmitir estes objetos: o Presidente da Câmara [fr. “Maire”], que teve conhecimento da minha passagem e da visita que havia feito à Academia, o qual tem sob sua autoridade o gabinete dessa Academia, ofereceu-se para colocar a minha disposição todos os objetos que eu assinalasse como faltando no *Muséum d’Histoire Naturelle de Paris*: julguei dever cessar as minhas solicitações junto do Prefeito e fui à casa do Presidente da Câmara em visita de cortesia e agradecimento.

A minha partida estava fixada para o dia seguinte de manhã cedo; não me foi possível encerrar este assunto: mas deixo-vos todos os elementos desta negociação. Vós não podeis, caros [Pág. 33] Colegas, pedir esses objetos senão em troca por alguns outros que convenham a esse gabinete: o Presidente da Câmara pensa que vós os deveis pedir sem condições. O Sr. Rodriguez possui o mesmo camaleão empalhado; nós só temos uma cabeça, a qual faz parte das coleções de Adanson encontradas ultimamente nas águas-furtadas da Intendência. Possuo, além disso, uma foca cinzenta das índias e uma cabeça de ruminante que não temos. O Sr. Rodriguez, que em breve deve ir a Paris, vos entregará esses objetos para os trocar por alguns dos vossos.

(1) Sessão de 13 de abril de 1808. Endereço: *Aos Senhores professores-administradores do Muséum d’Histoire Naturelle em Paris, – O Intendente do Exército de Espanha*. Selo de 9 de maio de 1808.

(2) Roquefort, aldeia do Departamento das Landes, a 21 quilômetros a nordeste de Mont-de-Marsan.

(3) Rodrigues, Chassin-Villars (Ver acima. 9, n. 2 e 3).

(4) Cf. G. Cuvier, Observations sur l'ostéologie des Crocodiles vivants (*Ann. du Mus.*, 1808, t. XII, p. 1).

Ele se encarregará de fazer encaixotar os objetos da Academia se disso o encarregarem.

Vou fazer a viagem mais triste, longa e dispendiosa que possa ser empreendida nas Landes. Os meus companheiros de viagem, aos quais estou ligado, armaram-se em espertos para melhorar as suas condições e entraram em acordo com um patife que os enganou. Vou levar 7 dias de Bordeaux a Bayonne; o passo dos nossos cavalos perfaz metade do passo dos das diligências. Estou tão mais aborrecido desta malfadada quebra da confiança que eu tinha dado aos meus companheiros que um dos meus amigos, ajudante de campo do Imperador, ofereceu-se para me levar na sua viatura e me transportar a Bayonne em três dias. Teria ficado quatro dias a mais em Bordeaux, onde o general de divisão e o prefeito queriam que ficasse e oferecer-me festas. A minha fidelidade aos compromissos de viagem lançou-me em todos os embaraços em que me encontro.

Só em Bayonne saberei o que me espera e que estrada segura poderei seguir. Terei, caros colegas, a vantagem de vos poder informar.

Peço-vos que conservem as vossas lembranças e benevolência, aceitando a minha muito respeitosa ligação.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE

II

AOS MESMOS

Vitoria, 8 de abril

[1808]

Senhores e queridos Colegas (1),

Encaminho-me para Madrid. Não há nenhuma estrada cômoda e, sobretudo, nenhuma viaturas que sigam diretamente para Lisboa. Só havia uma possibilidade, que aproveitei, ou antes, que paguei por elevado preço. Fiquei feliz de deixar Bayonne, cidade cheia onde todos os viajantes se encontram mal e com grande dispêndio.

O Imperador havia fixado a cidade de Bayonne e 10 de abril para receber uma delegação portuguesa, estando preparadas para a sua passagem várias escalas na estrada de Madrid. Daqui resulta que estarei em Madrid ao mesmo tempo que Sua Majestade.

Será talvez possível que, segundo ordem do Governo francês, eu possa obter duplicados das coleções do Príncipe da Paz (2) ou que encontre outra ocasião de fazer, ao longo do caminho, colheita abundante para o nosso *Muséum*; espero atentamente o ensejo e farei o melhor possível para que a minha passagem por Madrid vos seja proveitosa. Se tal ocasião se apresentar, terei necessidade de Mons. Tondi; não sei onde encontrá-lo, nem tenho o endereço para o qual lhe possa escrever. Imaginei pedir-vos, caros colegas, a bondade de me enviar para Madrid, sem demora, indicação do caminho que ele [Pág. 34] prossegue (1). Asseguram-me que, se me honrarem com uma resposta, ela chegará às minhas mãos, mesmo que já não esteja em Madrid.

(1) Sessão de 30 de abril. – Resposta do Sr. Diretor em 23 de abril de 1808.

(2) Dom Manuel Godoy y Alvarez de Faria, príncipe da Paz (1767-1851), o demasiado célebre favorito da rainha Maria-Luísia de Parma, esposa de Carlos IV, Rei da Espanha.

Estão semeados arcos de triunfo por toda a estrada que percorro, tanto nas principais cidades como nas mais pequenas aldeias.

Os espanhóis estão encantados com a revolução que houve no seu país e vêem os franceses com tanto mais prazer quanto antes os olhavam com repugnância.

O exército é tratado com consideração e melhor do que em França, são os administradores espanhóis que providenciam, conforme as ordens do Rei, a todas as necessidades dos soldados que, comparando o seu estado à qualidade do pão, se julgam num país “de Cocagne” [Expressão idiomática difícil de traduzir; país maravilhoso, com muitas possibilidades e oportunidades].

Todas as províncias limítrofes dos Pirenéus enviam deputações ao Imperador: cada magistrado, análogo quanto ao valor das funções aos nossos subprefeitos, quer participar na deputação, de modo que são muito numerosos. O infante de Espanha dormirá hoje em Tolosa e aí esperará Sua Majestade. Todos os monges saem dos conventos e enchem as estalagens onde há mudas de cavalos, esperando ver o Imperador quando aí for mudar de mulas.

Adeus, queridos Colegas. Considero um dever escrever-vos de Madrid: peço-vos que conservem a vossa benevolência e de me crer

Vosso muito dedicado e afetuoso colega,

GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

III

AOS MESMOS

Madrid, 20 de abril de 1808

(2)

Caros Colegas,

Estou em Madrid há vários dias; não sei quando partirei. Vim em circunstâncias singulares, que me obrigam a nunca deixar o grosso do exército francês. De resto, não encontraria nenhum meio de transporte por todos estarem a ser utilizados na estrada de Bayonne na comitiva dos príncipes espanhóis.

Forçado a ficar aqui, ocupei os ócios a visitar os sábios e os objetos de história natural.

Os sábios encontram-se extremamente desprovidos; o Príncipe da Paz não paga ninguém há 10 meses. Fez ainda melhor, o seu agente financeiro apoderou-se de uma quantia de 4.000 piastras fortes legadas por um americano rico para continuar a flora dos Srs. Ruiz e Pavón (3) [Pág. 35].

(1) Uma nota à margem, de punho e letra de Haüy, diz que este «em 16 deste mês recebeu uma carta do Sr. Tondi, enviada de Múrcia e datada de 1 de abril. Dispunha-se a seguir para Málaga, e parece que daí seguiria para Madrid, visto haver cartas para alguns sábios que habitam nessa cidade». – Ver acima.

(2) Sessão de 4 de maio de 1808.

(3) Hipólito Ruiz e José Pavón, enviados com Joseph Dombey ao Peru em 1776, aí permaneceram até 1788; o tomo III surgiu em 1802; o resto foi juntar-se no esquecimento aos restos acumulados da obra dos Barnades, dos Serra dos Mutis e dos Née, dos Sessé e dos Mociño (Cf. E.-T. HAMY, *Joseph Dombey, sa vie, son oeuvre, sa correspondance*, Paris, 1905, 1 vol. In-8, *pass.*).

[Pág. 35]

Outros sábios, os Srs. Sessé (1) e Maucino [sic] (2), são dignos da maior benevolência. Conviria encorajá-los: são os que foram encarregados da expedição ao México. Percorreram todo esse reino durante 5 anos, onde produziram um número muito considerável de desenhos de quadrúpedes, aves, répteis, peixes, insetos e plantas; não tinham com eles senão a 12^a edição de Lineu: deste modo, a maior parte das suas determinações está errada. Eles crêem ter, como animais sedentários [endêmicos], várias espécies europeias, da África e da Ásia, sendo muito provável que se trate de tantas outras

espécies novas; eles referem, enfim, entre as aves, 4 a 5 gêneros [novos] bem distintos. Não podem trabalhar convenientemente senão vierem a Paris comparar o que possuem com as nossas coleções; mas estão longe de poder empreender tal viagem. Frustrados nas suas esperanças desde há três anos, quando chegaram à Europa, vivem mediocrementemente e são idosos, de modo que pode rezear-se que o fruto de tão longa e perigosa viagem se perca por completo.

Vi o Gabinete uma só vez (3). Em geral, é pouco rico: contudo, encontram-se de tempos a tempos novidades importantes: um novo mirmecófago, vários tatus novos, todos os crocodilos de La Havana e de outros rios das duas Américas, o veado do Canadá que trouxeram do México e muitas outras.

A mineralogia parece bem cuidada: no entanto, parece ter sido reunida a partir de fragmentos mais destinados a brilhar do que a instruir: inclui grande número de fluoretos e carbonatos de cálcio, carbonatos de bário, etc., sem que esses objetos mostrem diferenças de cristalização (4).

O Sr. d'Isquierdo (5), o Diretor do Gabinete, está em Paris e fará bem em aí permanecer: o Príncipe da Paz é visto aqui como outro Robespierre, e o seu agente é igualmente perseguido pela ira do público. O subdiretor está na Alemanha: as chaves do Gabinete estão em mãos do Sr. Angulo, que considera honroso corresponder-se com o Sr. Haiiy. De resto, o Gabinete está sob a direção de um funcionário dos Negócios Estrangeiros.

Pedi que me facilitassem o acesso às coleções; este assunto está pendente. Porém, se me recusam, como espero, recorrerei a meios que farão cessar todas as chicanas que me fazem. Sou apoiado por alguns espanhóis que me acompanham por todo o lado, os quais haviam sido repelidos do Gabinete por inveja.

Agradeço muito, caros colegas, que façam aprovar pelo Ministro a minha conduta em face do relato da estadia em Madrid.

Para vos explicar o motivo, seria preciso disporem de um relato dos acontecimentos políticos, acerca dos quais creio prudente calar-me. Quando chegar o momento para avançar, acreditem que o farei com toda a diligência possível.

Vi bastantes vezes o Sr. Lagasca, professor de matérias de Medicina; entreguei-lhe os livros e herbários que o Sr. de Candolle me havia encarregado de lhe entregar.

O Jardim botânico está mais bem conservado que o Gabinete (6): há algumas práticas em [Pág. 36] uso nas estufas e laranjais que creio boas para usar em Paris; hei-de submetê-las ao Sr. Thouin quando regressar.

(1) Martín Sessé (1762-1804), médico e botânico, diretor da missão científica enviada em 1787, por Carlos IV à Nova-Espanha, onde fundou o jardim botânico da cidade de México. Teve como colaborador Juan del Castillo, o qual, surpreendido pela morte, legou 7.000 piastras fortes para imprimir a obra comum. Seria este o depósito que Godoy teria roubado?

(2) Mociño.

(3) Já foi dito que tinha sido criado com ajuda da *Colecção Davila*. Foi aberto em 1784 (Cf. LINK, *Trad. cit.*, t. I, p. 134. – CH.-V. D'HAUTEFORT, *op. cit.*, pp. 192-194).

Encarreguei-me de um grande trabalho: o Sr. Faujas, que tinha manifestado alguns pontos de vista acerca do que aconteceria neste caso, vai perfeitamente ao encontro do que eu estou a suportar. Lalande, na qualidade de noviço, considera esta viagem muito especial, para não dizer de outra maneira. Assusta-se facilmente e é incapaz de se acostumar à comida espanhola, tal como se encontra nas estalagens, ao vinho que tem o sabor do odre, etc. No entanto, estou muito satisfeito com ele: colheu insetos, preparou duas andorinhas que nos faltam e ocupa-se o melhor possível.

Adeus, meus caros colegas, queiram aceitar os protestos da minha mais afetuosa consideração.

G. ST-H.

Dou conta do que fiz até agora ao Ministro do Interior em carta que segue pelo mesmo estafeta que esta (1).

IV

A JACQUES THOUIN (2)

[Madrid], neste 22 de abril [1808]

Senhor,

Envio a S. Ex.^a o Ministro do Interior, pelo mesmo estafeta que esta carta, um relato do que me é devido para despesas de viagem. As de postos de reabastecimento são 209: 110 1/2 de Paris a Bayonne e 98 1/2 de Bayonne a Madrid.

Há tantas léguas deste país desde a fronteira de França à capital das Espanhas; 7 correspondem a 10 das nossas léguas. O Governo francês tomou neste caso a medida de considerar cada légua espanhola como equivalente a um posto francês; o que é exato, se não pela distância, ao menos quanto às despesas a fazer. A necessidade de subir e descer incessantemente as montanhas pirenaicas obriga-nos a recorrer a mulas, cujo aluguer é caríssimo.

Antes de fazer as minhas contas, fui encontrar com o Inspetor do serviço dos correios para as Espanhas e perguntei-lhe quantos postos havia de Bayonne a Madrid e de Madrid a Lisboa. Respondeu-me que eram 98 1/2 no primeiro caso e 99 no segundo. Como lhe objetei que a distância real não chegava a isso, respondeu-me que contavam em léguas do país, e que havia sido decretado que cada uma dessas léguas seria orçamentada como um posto, tal como se pratica relativamente aos militares, aos quais o Ministro da Guerra atribuiu despesas de postagem.

Fiz as minhas contas nesta base e a distância foi certificada pelas autoridades competentes.

Não é sem motivo que esta avaliação foi feita: aqui, as nossas despesas são das mais elevadas. Pago por três, pois recrutei um criado de que não pude *prescindir*. O total de 2.508 francos que peço na minha situação virá, quando muito, a cobrir as despesas que aqui fiz. [Pág. 37].

(1) A correspondência de Geoffroy Saint-Hilaire com o Ministro do Interior não foi encontrada entre os documentos depositados nos Arquivos Nacionais por este ministério.

(2) Endereço: *Ao Senhor Thouin (Jacques), Paris* (ARCHIV. GEOFFROY SAINT-HILAIRE). – Todos os documentos assim designados me foram gentilmente comunicados pelo atual proprietário, o Sr. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, antigo diretor do *Jardin d'Acclimatation*, neto de Étienne. Peço-lhe que aceite os meus agradecimentos por esta preciosa colaboração. – Jacques Thouin, um dos irmãos mais novos de André, o célebre jardineiro, foi chefe da repartição da Administração do *Muséum* de 1793 a 1825, depois guarda das galerias até à morte em 1836.

[Pág. 37]

Ouso esperar a vossa benevolência para solicitar a pronta entrega desta verba, bem como a benevolência do Sr. Bohain para não a descontar na quantia de 4.000 francos que recebi adiantada.

Vejo aqui que teria necessidade de uma conta particular para registrar todos os movimentos dos objetos que irei recolher ou reunir, e esses 4.000 francos iriam servir-me de fundos de caixa. O Sr. Bohair [sic; no parágrafo anterior lê-se Bohain] teve a bondade de concordar com este modo de fazer a contabilidade.

Se tiver a bondade de, logo que receba esses fundos, os enviar a minha mulher (1), tratarei com ela da maneira de me enviarem. Haveria uma perda enorme se me fossem expedidos mediante uma letra de câmbio.

De início, pensei poder recorrer à boa vontade para comigo do Sr. A. Johannot; escrevi-vos um bilhete sobre este assunto, mas retirei-o quando o Sr. Johannot, Pagador-Geral do nosso exército, me fez saber que a minha suposição era infundada.

Junto uma carta para minha mulher, que receio esteja de parto; muito lhe agradeço que lha faça remeter evitando qualquer emoção que a surpresa pudesse provocar.

Estamos aqui muito tranquilos. Chegou o momento em que posso pensar em partir, e estou a tratar disso ativamente.

Obtive concordância para descrever os objetos do Gabinete de Madrid; ordens penhorantes, solicitadas pelo Sr. Angulo, concedem-me todas as facilidades. Este favor, de que desfruto, é tão digno de nota como muitas outras coisas que se passam aqui; devem-se à reputação de superioridade moral que temos.

Gastei todo este dia a descrever: prosseguirei amanhã e depois de amanhã, após o que, segundo creio, me dirigirei a Lisboa.

Saúdo-os com boa e franca amizade,
GEOFF. ST-H.

V

AOS PROFESSORES- ADMINISTRADORES DO *MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE*

Madrid, 26 de abril de 1808

Meus caros Colegas,

Tenho a honra de vos informar da minha partida, marcada para amanhã, 27 de abril. Uma carroça de Barcelona constitui a única possibilidade que apareceu desde que aqui estou. Paguei-a no momento da chegada; obtive a preferência, por pagá-la a preço mais elevado que outros interessados. Tudo estava pronto para que partisse hoje mesmo, o que não foi possível por causa de um embargo sobre a minha viatura posto imediatamente pelas autoridades espanholas: consegui ultrapassar este obstáculo.

Não cessei de trabalhar no Museu de Madrid; teria precisado de mais dois ou três dias para nada deixar por fazer, mas tive de aproveitar a primeira ocasião para partir, como fiz.

Estive envolvido e constantemente acompanhado por naturalistas espanhóis: juntaram às suas atenções penhorantes para comigo a de me deixar escolher nas suas coleções o que faltasse nas nossas.

Aceitei esses presentes, que embalei num caixote, o qual foi deixado em casa do Sr. Dennié, Intendente-Geral do Exército, para que vos seja enviado na primeira ocasião que surja. [Pág. 38]

(1) Geoffroy Saint-Hilaire tinha contraído matrimônio em dezembro de 1804 com Pauline Brière de Mondétour, de 24 anos de idade. Desse casamento nasceram o filho Isidore (em 5 de dezembro de 1805) e duas filhas gêmeas, Stéphanie e Anaïs. A Sra. de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire viveu até 1873.

[Pág. 38]

O caixote contém 17 ou 18 aves, um grande e belo exemplar de osga em líquido e uma concha abundante na Espanha, mas referida pelos autores como só existente na Índia onde, assim se diz, é muito rara. Dela vos envio duas variedades.

Ficarei contente em receber, meus caros colegas, notícias vossas, ou espero ao menos ter essa satisfação em Lisboa. Não tenho quaisquer notícias do *Muséum* senão a da morte da zebra. Se houver maneira de a substituir, fá-lo-ei.

Queiram aceitar, caros Colegas, esta nova afirmação da minha respeitosa ligação.

GEOFFROY SAINT-

HILAIRE.

Lalande esteve sempre bem.

VI

AO SENHOR DE MONDÉTOUR (1)

Talavera de la Reyna, 29 de abril [de 1808]

Meu querido Pai,

Eis-nos na estrada para Lisboa, a duas jornadas de Madrid (2), numa bonita cidade chamada Talavera de la Reyna. Jantei na véspera da partida em casa do Sr. Dennié, que me disse que a sua mulher não tinha recebido nenhuma das suas cartas, embora ele tenha tido o cuidado de as expedir pelo correio dos despachos: ele supunha que este meio era o menos seguro devido a algumas medidas policiais usuais em certas épocas de operações militares. Como eu tinha recorrido aos mesmos meios, fiquei inquieto acerca do destino das cartas que escrevi à minha mulher (3). Pesa-me a ideia de que ela possa ter ficado receosa a meu respeito, numa ocasião em que talvez esteja de parto, o que acontecerá se não lhe chegar nenhuma das minhas cartas: é para obviar este inconveniente que arrisco enviar esta carta, sem saber se a receberá.

Estou numa estrada tranquila, sem outros inconvenientes além dos maus albergues: seja como for, fiz-me acompanhar por dois militares que retornavam a Lisboa e que alimento com as minhas provisões. Estas precauções são inúteis. Não me gabarei disso para não ter de mostrar excessiva pusilanimidade; no entanto, participo-vos isto para vos tranquilizar acerca do meu caminho e vos mostrar que exagero todos os meios que me devam proporcionar uma viagem feliz.

Também tomei precauções contra os maus albergues: trago uma cama completa, madeiras de cama dobráveis, etc., de que muito gosto. Também temos provisões abundantes, em que não tocamos senão nos casos em que não encontramos absolutamente nada. Congratulamo-nos de ter tomado estas precauções, porque, se pedirmos alguma coisa, nos respondem: «Dêem-nos dinheiro que vamos comprar ovos na casa deste, vinho na de [Pág. 39] aquele, etc.», e a maior parte das vezes voltam a dizer-nos que os comerciantes estão sem mercadorias. De muitos pontos de vista a Espanha está verdadeiramente na barbárie mais vergonhosa.

Não é que não haja muitos homens instruídos entre os espanhóis; os camponeses que sabem ler são, em proporção, mais numerosos na Espanha do que na França. Além disso, todos os homens de estado com alguma relevância são muito bons latinistas. Todos os notários da província falam correntemente latim, o que sem dúvida deriva do seu zelo religioso; pretende-se conhecer a língua com a qual damos graças a Deus.

O general Leroy veio ver-me na cama, na véspera da partida, para me trazer uma carta para o seu cunhado, o general Kellermann, o qual exerce o comando a seis horas de Lisboa, em Setúbal. O general Loison está a quatro horas daquela capital e não no Porto, como me tinham dito logo no princípio, e o general Margaron está mesmo em Lisboa.

Acabo de receber estes pormenores por um francês que regressava de Lisboa e que encontrei ao jantar.

Apressam-me a partir; termino esta carta pedindo-vos que apresentem os meus respeitos à Sra. Martin, às senhoras da rua Monsieur-le-Prince (1) e, sobretudo, de não esquecer de falar do meu amigo a certos habitantes do Jardin des Plantes, sempre presentes no meu espírito.

Aceitai toda a minha devoção e os meus respeitos,
GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

(1) Endereço: Ao Senhor Presidente [Maire] do 2º bairro de Paris, rua Saint-Honoré, n. 354, em Paris, na França, selado em 16 de maio de 1808. – O Sr. Brière de Mondétour, recebedor-geral dos eonomas ao tempo de Luís XVI, tornou-se no Império Maire do 2º arrondissement de Paris; era sogro de Geoffroy Saint-Hilaire desde dezembro de 1804.

(2) Talavera de la Reina, situada num belo vale na margem direita do Tejo, de que a rainha D. Maria de Portugal era donatária. Foi onde se travou, quinze meses depois, uma sangrenta batalha entre os franceses comandados pelo rei Joseph [irmão de Napoleão, por este instalado no trono de Espanha] e o exército anglo-espanhol de Wellington (27-28 de julho de 1809).

(3) Estas cartas, escritas por Geoffroy à sua jovem esposa, teriam, sem dúvida, muito interesse para nós. Não foram encontradas após a morte da Sra. de Geoffroy Saint-Hilaire, em 1873.

VII

ÀS MENINAS PETIT (2)

Venda do Duque [Douque - sic], 14 de Maio [de 1808]

Excelentes e queridas tias,

Servem o meu jantar num albergue bastante mau do lugar dito *Venda do Douque* [sic] (3); os meus companheiros estão ocupados nisso; vou aproveitar o descanso que me é proporcionado para me ocupar de vós. Sabeis, minhas boas tias, que lhes consagro uma recordação carinhosa e podem, por conseguinte, imaginar a minha satisfação ao dedicar-vos todos os meus pensamentos durante o descanso das pessoas e animais que nos acompanham e conduzem.

Em 30 de abril, encontramos em *Ventas del Malcaso*, no albergue dessa pequena aldeia, um grupo de frades e duas viajantes. Não havia senão dois quartos. Os frades, que lisonjeei o melhor que pude ao falar-lhes em latim, e, sobretudo, simulando ser a favor da revolução que pôs Fernando VII no trono, recusaram-se a emprestar-me o seu quarto para aí tomar a minha refeição: *precisavam dormir*. As duas viajantes ficaram indignadas com tal egoísmo e convidaram-nos a usar o seu quarto. Uma delas, esposa de um oficial superior, disse-nos: «Não se podem esperar desta canalha senão procedimentos indignos: são a lepra da Espanha; espero que o meu querido Bonaparte nos livre deles. *Voilà mon héros* [Eis o meu herói], acrescentou ela; contemplo o seu retrato sempre que tenho ocasião. Como é o ser pelo qual me apaixonei sem limites, digo francamente quais os seus erros que conheço. Nós havíamos expulso o tirano que era [Pág. 40] o Príncipe da Paz [Godoy]. Porque é que ele lhe devolve a existência? Saberão vocês que tive por momentos a aspiração de me tornar a Judite de Espanha: vocês vêem-me fresca e dotada de alguns encantos, a acreditar nos cumprimentos dos cavalheiros. O monstro não tratava senão de desonrar os leitos conjugais das mais estimáveis famílias de Madrid. Digo-vos, tentei também agradar-lhe: teria, se isso mesmo fosse preciso, sofrido as conspurcações do meu inimigo para melhor preparar o golpe que teria desembaraçado Espanha deste outro Holofernes. Contudo, confesso-o, por minha vergonha, os meus encantos não surtiram efeito e, se corei interiormente por não ser a mais bela das espanholas, é por não ter tido a possibilidade de cometer a mais bela e útil das ações.»

(1) As meninas Petit, tias da Sra. Brière de Mondétour e tias-avós da Sra. de Geoffroy Saint-Hilaire, às quais foram endereçadas as cartas n.^{os} VII e XVI (ver adiante).

(2) Endereço: *Mesdemoiselles Petit, Rua Monsieur-le-Prince, em Paris* (ARQUIVO DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE).

(3) Venda do Duque [Douque, no original], pequena aldeia entre Arraiolos e Estremoz, na província do Alentejo (Portugal).

Embora não aprovasse esta efervescência, essas palavras ditas energicamente, e com uma tranquilidade que indicava uma mulher superior, fizeram-nos gostar da *bela espanhola*. Tudo quanto tínhamos de precioso em vinho de Bordéus e em provisões foi trazido para fora; demos-lhe uma refeição perfeita para a situação, o que enraiveceu os frades, os quais viram que, com um pouco de amabilidade, poderiam ter-se regalado com os nossos víveres.

Não foi o nosso único encontro com uma senhora espanhola; tendo que atravessar uma mata, durante quatro horas, de San Pedro a Mérida (1), designada por *Confessionário* (quer dizer, lugar onde os ladrões fazem os viajantes confessar o que possuem para lho roubar), mata onde haviam cometido roubo três dias antes da nossa passagem,

considerámos apropriado pedir a um oficial espanhol encarregado do cofre do seu regimento e que, por isso, tinha escolta, de autorizar que prosseguíssemos juntamente com ele. Tinha no seu carro uma mulher que amamentava uma criança e uma menina de cinco anos. Ainda não tínhamos percorrido uma légua quando os cavalos da sua viatura tomaram o freio nos dentes; ocorreram acidentes graves. Recolhemos a senhora e os filhos na nossa carruagem, com tanta cortesia e atenções que ela não sabia como nos testemunhar toda a sua gratidão. Dois dias depois, sentimo-nos muito felizes por ter prestado esse serviço, porque recebemos um pagamento cem vezes maior; beneficiámos por nossa vez das boas graças dos naturais da região, e o empenho gratificante da senhora granjeou-nos partidários calorosos e capazes de nos prestar serviços entre a companhia de Mérida.

Outro episódio que não vos dará uma ideia elevada da Espanha. A justiça é excessivamente corrupta; eis uma prova. O Juiz – Presidente da Câmara da cidade de Trujillo [no original, *Truxillo*] (2) – não permite a nenhum cidadão ter um albergue; possui uma grande casa, que está convertida num estabelecimento deste gênero; fá-la explorar por alguns infelizes sob caução, mantendo-se numa casinha ao alcance da casa grande. Somos forçados a utilizar o seu albergue; aluga-o a preço muito elevado e refaz semanalmente o arrendamento, esperando ganhar de cada vez um aumento do aluguer. O locatário não dispõe de um único móvel, nenhuma das provisões, enfim, nada para uso dos viajantes. Pretendemos jantar: *dai-nos*, dizem-vos, *dinheiro para comprar pão, vinho, sal, vinagre, ovos*, etc., etc., *para o aluguer dos utensílios de cozinha*. Quando tiverem jantado, contam tudo isso pelo quádruplo do que pagariam se tivessem comprado diretamente, e depois pedem-nos dinheiro pelo trabalho da patroa, dinheiro pelo quarto, dinheiro pelo barulho que fizemos e, se for de noite, dinheiro para iluminação, dinheiro para a cama, ... tal é o hábito. Aconteceu-nos em Trujillo [sic - *Truxillo*] que tinham elevado ao quádruplo as despesas, já muito exageradas, nos outros albergues ao longo da estrada; quisemos contestar: «*Vós não saíreis*, responderam-nos. – Mas vamos [Pág. 41] apresentar-nos ao Juiz-Presidente da Câmara. – *Façam-no*, responderam, ele é o dono do albergue; vai pedir-vos dinheiro para fazer as escrituras, e decidirá a nosso favor; porque é a cláusula do contrato que fizemos com ele!» Como pagámos pelo ruído que fizemos na casa, quisemos ao menos que esse dinheiro fosse bem ganho pelo estalajadeiro; fizemos muito barulho; mas, como era preciso prosseguir o caminho, pagámos.

(1) Mérida, cidade da província de Badajoz (Extremadura) a 55 km ENE dessa capital de província.

(2) Trujillo [sic - *Truxillo*], cidade da província de Cáceres (Extremadura) a 40 km a Este desta capital provincial.

Já não há lugar, queridas tias, para começar a contar-vos um quarto episódio; de resto, é preciso que não desbarate por uma só vez todas as minhas provisões. Quando estiver convosco, hei-de contar-vos muita coisa enquanto tiverem paciência para me ouvir. Infelizmente, ainda estou muito longe de gozar a felicidade de vos ver de novo. Há dois meses que me afasto de vós e da vossa querida e boa sobrinha; mas enfim, paciência! Até o momento feliz de vos beijar e de vos fazer ver todo o afeto vivo, sincero e respeitoso que vos dedico.

GEOFFROY ST-H.

VIII

A G. CUVIER (1)

Lisboa, 17 de março de 1808 [Certamente *Mai*o]

Meu digno amigo,

Quando ia informá-lo acerca da minha chegada a este país, recebi a carta que me deu o prazer de me escrever para Madrid. Os conselhos que nela me dá sobre as dificuldades que eu iria encontrar nesta última cidade far-me-iam saber, se não tivesse já

mil outras provas, toda a previsão do vosso espírito e toda a vossa amizade para comigo. Visto que estou em Lisboa, devo dizer que eu tinha avaliado perfeitamente o meu terreno.

Encontrei-me aqui com Monsenhor o Governador-geral, que me acolheu de modo penhorante. Ignoro todavia se poderei servir-vos quanto à relação das *massas* [tradução de *masses*, cujo significado parece algo obscuro no contexto]; comungo perfeitamente com as vossas ideias e farei o melhor possível, esteja certo disso.

Ainda não tive tempo de ver as coleções; assim, nada tenho a dizer sobre este assunto.

Encontrei um dos meus amigos, o general Loison [criminoso de guerra, tristemente célebre pelas atrocidades, como o massacre de Beja, e rapinas cometidas sob sua responsabilidade], que desempenha o papel de segunda personalidade do exército; está intimamente relacionado com o general comandante em chefe. Estava eu saindo de sua casa, quando veio visitar um seu amigo doente, em cuja morada eu me encontrava. A conversa tornou-se mais íntima; aproveitei algumas disposições que eu via como favoráveis para com o nosso caro Correa [da Serra] para preparar o restabelecimento da sua pensão: peço-lhe que creia ter aqui um correspondente cheio de zelo e consideração, pedindo o favor de ele não me poupar.

É para mim um prazer que me faz ao anunciar-me um trabalho sobre as aves da coleção: tratarei de vos replicar a propósito dos moluscos por aquilo que fez sobre esta parte da minha administração.

Meu caro amigo, não foi sem dificuldades que aqui cheguei: o que bem vejo pelos termos da vossa carta, que receou por mim, aconteceu-me!

Foi dado em 2 de maio, em Madrid, um corretivo à população (2) [que maneira de edulcorar a terrível repressão de Murat, com massacres e os célebres fuzilamentos da Moncloa, pintados por Goya! – com mais ou menos *politesse*, total falta de consideração por povos *inferiores*, termo que, evidentemente, não é explicitamente usado]. Um Presidente de Câmara, a três léguas, exagerando tais acontecimentos, difundiu uma falsa notícia de alarmes e gritos de vingança por todo o reino (partes oeste e sul), por meio de postilhões enviados por todas [Pág. 42] as estradas: num instante, verificou-se um levantamento. Estava eu então a meio caminho de Madrid para Lisboa. Recebendo tais notícias, vi-me rodeado, assim como o meu companheiro Lalande, por uma população em efervescência. Preparado para fugir à noite por vias desviadas, a fim de evitar o encontro com um grupo que vinha de adiante de nós para nos fazer em bocados, fui preso pelos magistrados de Mérida, os quais haviam expedido cavaleiros que nos alcançaram em San Pedro. O povo esperava-nos às sete horas da tarde, mas o nosso projeto de fuga tardia enganou-o: chegámos quase à uma da noite, tendo ainda povo bastante para recearmos sofrer todas as angústias e os combates mais penosos. Atingido duas vezes por pedradas, é um milagre que tenha então podido escapar. Entrei, por fim, num asilo que se tornava para mim num porto de salvação, a prisão dos criminosos de Mérida. Aí, fomos misturados com eles, severamente revistados e espoliados. Encontramo-nos na situação de invejar os miseráveis com os quais partilhávamos o alojamento, os farrapos sobre os quais apoiavam a cabeça; os ferros de um deles foram o meu travesseiro.

(1) Endereço : *Monsieur Cuvier, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, S^e de l'Inst. Nat.* – Sessão de 15 de Junho de 1808.

Para cúmulo do infortúnio, esses prisioneiros partilhavam o patriotismo dos homens livres. Assim, tínhamos inimigos no próprio local, mas depressa os conquistamos graças à nossa liberalidade. Seguros por dentro, estávamos na maior inquietação quanto ao exterior. No dia seguinte houve dois assaltos por mais numerosos populares para entrar na prisão ou nos tirar de lá. Enfim, tentaram a via do incêndio. A guarda repeliu os nossos inimigos com bastante energia, mas um só homem fez mais que todos, o “alguazil mayor” (chefe dos agentes de justiça), homem extremamente forte, o qual nos tinha maltratado dentro da prisão conforme podia fazer, mas que, certo de ter bem servido a causa dos

espanhóis nestas circunstâncias, corajosamente se empenhou em defender-nos no exterior. O seu varapau, que baixava a cada momento, foi mais eficaz que as baionetas.

A ordem da nossa libertação foi dada pelo general de Badajoz desde que soube da nossa aventura. Chegou no quarto dia. O que ganhamos com isso foi irmos ocupar o apartamento das mulheres ou o primeiro andar da prisão. A população vigiava a porta e as estradas por onde pudessemos fugir: foi preciso ficarmos presos mais quatro dias.

Como toda esta efervescência provinha de uma falsa notícia, cessou quando a situação foi melhor conhecida. O receio substituiu hoje o furor; a vergonha está em todos os espíritos. Considera-se que o Alcaide autor da notícia foi a causa de tantas desgraças; é acusado pelos seus com um encarniçamento que demonstra o seu arrependimento. Como o que aconteceu não voltará de certeza a acontecer outra vez, pude contar-vos a nossa aventura.

Para mim não se trata mais do que um rombo financeiro; foi necessário pagar todos os serviços que nos foram prestados, aos guardas, aos carcereiros, aos prisioneiros, as notícias verdadeiras ou falsas que nos traziam, as mulas da carruagem que havíamos alugado a 100 francos por dia, outras mulas mantidas prontas para fugir por caminhos desviados, e os nossos víveres a preços 20 vezes superiores ao habitual. Deste modo vi-me na situação de pedir emprestado o pequeno pecúlio de Lalande e depois a dois outros companheiros que, seguindo na nossa viatura, partilharam a nossa detenção (1).

Aqui, não passo necessidades. As bolsas de Loison e Margaron abriram-se para mim, e Loison acaba de pôr ao meu dispor o patrimônio de um homem que teria uma fortuna de 40 milhões. Quer dizer que vou viver em casa de um banqueiro que colocou toda a casa ao serviço do seu hóspede.

No entanto, peço-lhe, caro amigo, o favor de pedir ao Sr. Thouin que continue a pagar as minhas despesas de viagem. São contabilizadas na base de 308 postos a partir de Paris, pois cada légua do país conta por um posto no caso do serviço militar. Expedi de Madrid um pedido para *de Paris a Madrid* visado pelo Inspetor dos [Pág. 43] Correios e o Intendente-geral quanto à distância; vou enviar outro para o resto do caminho.

(1) Os dois soldados do exército de Portugal acima referidos (p. 38).

[Pág. 43]

O general Margaron empenha-se em ter perto dele o vosso genro, a título de ajudante de campo (1); fez diligências nesse sentido que devem ter sido seguidas pelo nosso amigo o Sr. Lebreton. Se ele estava quase a partir, que venha aqui sem receio. Espanha e Portugal estão em paz, a mais profunda: um homem só pode agora atravessar sem riscos esses dois países (2). De resto, estão a ser observados perfeitamente.

Receando que não tenhais recebido o pedido do general Margaron, vou conseguir que ele faça um duplicado, que vos expedirei logo a seguir.

Queira, caro amigo, continuar a dar-me notícias suas; não podeis ter uma ideia do prazer que elas me deram.

Apresentai os meus respeitos às vossas senhoras e queirais também recordar-me à memória dos nossos colegas, tanto do *Muséum d'Histoire Naturelle* como da sociedade do chá (3).

Vosso muito dedicado e eterno amigo,
GEOFFROY ST-H.

IX

AOS PROFESSORES-ADMINISTRADORES DO *MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE*

Lisboa, 19 de maio de 1808

Meus respeitáveis e caros colegas

Acabei de visitar as coleções de história natural da Ajuda [sic: "de la Youda"] (4); vi um conjunto que ultrapassou todas as minhas expectativas. Não terão de se arrepender de

nada por haverem expedido um comissário, pois o vosso comissário goza de toda a liberdade que requerem as suas operações.

Metade da coleção é constituída por animais do Brasil, e toda esta metade vos falta (5). A principal riqueza das coleções da Ajuda [mesma grafia] são mamíferos, aves e insetos (6). Vi, meus caros colegas, como tive a honra de vos dar conta, alguns animais novos nos gabinetes de Madrid; reencontrei-os na coleção da Ajuda. É sobremaneira motivo de satisfação o fato de todos esses animais estarem perfeitamente conservados. Disseram-me porquê: quase todos provêm de uma remessa que não remonta a mais de dois anos (7).

Vi essas coleções como simples amador, pois ainda não recebi nenhum documento para agir [Pág. 44] em vosso nome e no do Ministro. Acresce que só conheço o que está exposto. Fiz algumas perguntas. Disseram-me que possuíam muitas outras coisas em armazém, mas que falta de espaço e deficiências de preparação eram os motivos porque não estavam expostos ao público.

(1) Um dos jovens Duvaucel, efetivamente enviado, ao mesmo tempo, para o exército de Portugal. Foi morto em campanha.

(2) Sabe-se que a realidade correspondia bem pouco a este quadro de paz, que Geoffroy manifestamente escreveu para serenar toda a gente.

(3) A sociedade que se reunia aos sábados nas recepções de Georges Cuvier.

(4) «O gabinete privado do príncipe do Brasil, afirma Geoffroy no extrato que fez imprimir do seu relatório ao Ministro (*Ann. du Mus.*, t. XII, p. 435, 1808), é quase o único onde fui retirar duplicados: estava abundantemente provido de produções do Brasil, e eram essas produções do Brasil, de que o *Muséum d'Histoire Naturelle* quase não possuía nenhuma, que me tinham motivado para empreender uma viagem pelas Espanhas.»

(5) Contudo, Link afirmou, referindo-se a este gabinete, que «há aí menos objetos relativos ao Brasil do que seria de esperar» (t. I, p. 298).

(6) «Perto de Nossa Senhora [da Ajuda], diz Link (t. I, p.228) estão o jardim botânico e o gabinete de História Natural, com um jardim real (*a quinta da Rainha* [sic: *Reyna*]), com uma coleção de animais para exposição à entrada, e muitas capoeiras com grande quantidade de aves raras...»

(7) Ver acima, p. 15, n. 2.

A coleção de macacos é a que sobretudo vos interessará; é muito considerável. Com a exceção de quatro ou cinco, tudo o mais é novo. Irei levar-vos, enfim, o verdadeiro *Símia belzebuth*, ou o *Guaribu* de Marcgrave (1); melhor, estou a cometer um erro em pormenorizar, porque vou entregar-vos todos os animais de que este antigo naturalista nos deu notícias breves e até agora insuficientes.

Deixei o gabinete da Ajuda [sic - *Youda*] com a maior satisfação: ter-me-ia sido muito penoso empreender uma viagem tão longa e fatigante se não conduzisse a resultados importantes, e ao resultado que vos havíeis prometido a vós mesmos.

Uma ampla sala é dedicada à mineralogia. Peço desculpa ao Sr. Haiüy de não ter hoje nada para lhe dizer a este respeito, mas, quer por ignorância sobre este assunto, quer pela muito maior prática quanto aos objetos que diretamente são temas dos meus estudos, passei ao de leve pela mineralogia; tudo o que me dei conta é que as amostras são todas muito pequenas.

Ainda não vi as coleções de Botânica. Informarei acerca delas os Srs. Desfontaines, Jussieu e Thouin na primeira das minhas próximas cartas, pois hei-de arranjar-me de modo a saber qualquer coisa dentro de dois dias.

Vou hoje jantar em casa do general-chefe; espero combinar com ele a maneira de tomar posse de tantas riquezas.

Para a minha missão é essencial que não falem os objetos a enviar-vos. Mais: espero que o poder responda ao querer.

O general-chefe gosta das ciências e tudo o que possa ampliar o domínio do espírito humano; tenho muita confiança no que ele se digne ordenar.

Assim que o meu percurso estiver traçado, vou escrever a Sua Excelência o Ministro do Interior para lhe dar contas. E para que vós sejais, caros colegas, perfeitamente mantidos ao corrente das minhas diligências, vou mandar-vos cópias dos meus relatórios a Sua Excelência.

Queiram aceitar, caros e respeitáveis colegas, os meus carinhos sentimentos e saudações respeitosas.

GEOFFROY ST-HILAIRE

Lalande apresenta-vos os seus respeitos; vamos separar-nos. Ele ficará na Ajuda [Youda] para não perder tempo. No que me concerne, ocupo um magnífico apartamento (2) em casa de um despenseiro da Inquisição, um ex-negociante condecorado com a Ordem de Cristo. É o melhor dos Inquisidores, pois é de uma bondade e complacência infinitas para comigo.

X

AOS MESMOS

[Lisboa], 24 de maio [de 1808]

Meus caros e respeitáveis Colegas,

A partir do dia 23 estou perfeitamente em medida de agir, autorizado pelo general-chefe, como desejava, e contente com o encaminhamento que as coisas tomaram. Confesso-vos que [Pág. 45] as aparências me haviam inquietado um pouco. Verifiquei que haviam semeado alguns espinhos no meu percurso, mas agora não os encontro.

(1) Marcgrave, naturalista viajante, explorador da América do Sul. O seu nome foi conservado no género *Marcgravia*.

(2) Rua de S. Domingos, em casa do Sr. da Silva, nº 84 (G. ST-H.).

Vandelli ultrapassa tudo o que eu pudesse desejar (1) [**afirmação absolutamente fundamental**]: todos os cofres dos seus armazéns acabam de ser abertos para mim; dá aos seus subordinados todas as ordens que me convêm.

Vi herbários, uns da costa de Angola (2), outros de outras costas de África (3) e das Índias (4), herbários do Pará, do Maranhão [sic- *Maragnon*], do Rio Negro (5), etc. Todos estão virgens, pois nem se deram ao trabalho de os abrir: daí não saíram nem plantas nem ideias botânicas.

A representação da mineralogia das colônias portuguesas é vasta. Vandelli teve muito a intenção de colocar em conjuntos separados tudo o que provém de um [mesmo] território. Comunicarei ao Sr. Haüy os minerais cuja localização seja conhecida com certeza.

Há também com que abastecer de produtos diversos as pesquisas dos Srs. Fourcroy e Vauquelin.

Caros colegas, tinha-vos gabado o gabinete; mantenho ainda mais esta opinião agora que já o vi com mais pormenor: mas não é nada, por assim dizer, comparado com os armazéns. Numerosos armários têm as gavetas cheias, umas com insetos, outras com aves; aquelas com herbários, estas com minerais, produtos químicos, etc. [**Contrariamente a muito o que foi escrito, o Museu da Ajuda era rico**].

Já fiz o catálogo dos mamíferos; posso falar-vos destes com maior segurança. Vou enviar-vos os macacos que ainda não têm. No conjunto, possuem apenas cinco, mas diferem tanto dos seus semelhantes da Guiana que aprovarão que os leve para vós. A nossa família dos coatás [sic: *coaïtas*, termo não registado por Iehring (2002: 178-179). Trata-se de uma das espécies do género *Ateles*, *A. paniscus*, *A. belzebuth* ou *A. fusciceps*] será completada pelo coatá cinzento acastanhado que está aqui; a família dos urradores [”hurleurs”, supomos que se trate de algum Macaco-da-noite, do género *Aotus*, com três

espécies (família Cebidae) – Hering, 2002: 312], representada por três espécies do Brasil; a dos saguis [família Callithricidae], muito ampliada; enfim, semelhantemente, as famílias dos saquis e sapajus [nomes que não constam de Ihering, 2002; talvez corrupções de saguis e sajus, esta última designação reportada a símios menores não identificados].

Vou levar-vos duas novas espécies de lori [**interessante** se a identificação está correta, porque estes prossímios existem na Índia e Sri Lanka; portanto, as “requisições” de St.-Hilaire não se limitaram a peças do Brasil], duas preguiças e o tamanduá [“myrmecophage” – não precisa qual das três espécies existentes no Brasil: o grande tamanduá-bandeira, *Myrmecophaga tridactyla*; o pequeno tamanduá, *Cyclope didactylus*; e o tamanduá-mirim, *Tamandua tetradactyla*, todos da família Myrmecophagidae (cf. Hering, 2002: 480-481] com duas faixas escapulares, muito bem figurados por Marcgrave, os quais não pertencem a nenhuma das espécies determinadas na obra de Lineu. Considero como o mais interessante uma preguiça próxima do “unau” [termo não citado por Ihering, op. cit.] pelo tamanho, aspecto e focinho, o qual tem três dedos [portanto, certamente uma das três espécies de *Bradypus*] e um colar negro de pelos muito compridos. Levo também esqueletos do peixe-boi [“lamantin”, mamífero siréneo, *Trichechus manatus*], do enorme crocodilo do Brasil, de uma espécie não determinada pelo Sr. Cuvier [provavelmente o jacaré-açu, *Melanosuchus niger*], etc.

Também farão parte da minha remessa: quatro novos tatus, o *lagomys ogotoua* [sic; *Lagomys ochotona*, ou, por razões de sinonímia, *Ochotona pusilla*, pequeno lagomorfo], enviado para aqui por Pallas [Peter Simon Pallas, nascido em Berlim (1741-1811), célebre naturalista que explorou vastas regiões na Rússia e China; o fato **demonstra intercâmbio internacional**, acerca do qual não temos notícia de referências pormenorizadas], ratos, esquilos, uma terceira espécie de paca [roedor, Família Dasyproctidae, *Cuniculus paca*], doninhas [há uma espécie na Amazônia, *Mustela africana*, pelo que não se trata necessariamente da doninha europeia], o mão-pelada ou guaxinim [carnívoro procionídeo, *Procyon cancrivorus*], no total de sessenta exemplares de mamíferos.

Todos os ramos da história natural renderão outro tanto.

A ictiologia será talvez a mais rica; a entomologia também será muito rica.

Para mais, há nos armazéns caixas contendo 50 a 100 indivíduos de uma só espécie de inseto ou de ave.

Ainda não me encontrei com o correspondente do Sr. conde de Hoffmansegg: receio [Pág. 46] que não haja em todos estes armazéns caixotes pertencentes a este naturalista: o general Margaron disse-me alguma coisa.

(1) Este italiano, de que já falamos, tinha sido uma das primeiras personagens de Lisboa a precipitar-se ao encontro de Junot. O seu nome é o segundo na lista dos signatários da saudação, de rara banalidade [sabujice!], tal como se pode ler no tomo XI (p. 44) das *Mémoires de la duchesse d’Abrantès*.

(2) O herbário de Angola de da Silva, 5 maços de papéis, 216 plantas.

(3) Os herbários de Feyo [erro, sem dúvida, porquanto o trabalho sobre Cabo Verde foi cometido a João da Sylva Feijoo – Ver Antunes et al., 2005: 380 e seguintes] (Cabo Verde, 12 maços, 562 plantas) e de Macé (do Cabo, 1 maço, 88 plantas).

(4) Um herbário de Goa, anónimo (1 maço, 35 plantas) e o de [João de] Loureiro preparado na Cochinchina (1 maço, 88 plantas). Este último forneceu a Jussieu o material em que se baseiam várias notas impressas nas *Mémoires du Muséum*.

(5) Herbários de Ferreira e dos dois Velloso.

[Pág. 46]

Vandelli, a quem falei sobre este assunto, pretende ter uma combinação antes da partida do Sr. Sieber segundo a qual haveria partilha quando regressasse, e que metade seria expedida para o Mar do Norte e a outra ficaria em Lisboa. Esclarecerei este negócio, porque é preciso ser justo, de preferência a rico.

Vi o Sr. Brotero, que está aqui: deixou Coimbra há um ano por causa de uma injustiça, da qual solicita reparação em Lisboa. O bispo, ao observar que o jardim botânico se situava entre o palácio episcopal e o seminário, entendeu a este propósito apropriar-se da maior parte e de todo o meio para construir uma grande e bela estrada, que o conduziria pelo caminho mais curto até os seus alunos. Deste modo, o seminário e os alunos do Sr. Brotero ficaram transtornados [ont été culbutés – “deram cambalhotas”]. Pretendeu reclamar na sua qualidade de inspetor, mas o bispo, que é o reitor, retirou-lhe a inspeção para a confiar ao professor de matemática.

Farei o melhor possível, como bem podeis pensar, meus caros colegas, para socorrer o Sr. Brotero. Ele é de opinião que eu tenho plenos poderes, no que muito se engana; de acordo com essa opinião, ele esperava que eu fosse o restaurador da botânica e o benemérito dos botânicos: contudo, farei alguma coisa por isso.

Vós não podeis fazer uma ideia bastante das esperanças dos Portugueses no general-chefe. Muitas vezes ele ameaça muito para nunca ter de punir. Dizem os Franceses que ele não é severo senão para com eles. Ele gosta de praticar o bem e gosta que isto se digna a sua volta. Dada esta maneira de ser, ele não deixará caído o Sr. Brotero!

É possível que parta para Coimbra dentro de oito dias, para aproveitar a companhia do general Loison, o qual irá mais longe para ocupar uma posição militar. Nesse caso, o Sr. Brotero viria comigo; levantaríamos uma planta do seu jardim, e ele traçaria um perfil que eu submeteria ao general-chefe.

Recebi do Ministro uma carta na qual testemunha a sua satisfação a propósito do relatório de Madrid, e solicita-me que aproveite a minha estadia nesse país para obter vantagens para as vossas coleções [as do *Muséum*]. É o que eu contava fazer. Após alguns arranjos que sejam combinados, irei enviar-vos o *Megatherium*; estou certo disso [refere-se ao esqueleto de *Megatherium*, preguiça gigante do tamanho de um elefante, do Plistocénico da Argentina e conservado ainda no *Museo Nacional de Ciências Naturales de Madrid*. Desenhado por Bru, foi descrito e nomeado por Georges Cuvier].

Por outro lado, protejam-me, colegas, junto do ministro enquanto faço tão bons trabalhos aqui. Fiquei a saber, com tristeza, que, tendo enviado no mesmo envelope duas cartas, uma que constitui o meu relatório e a outra um pedido de despesas de viagem, ele reprovou esta última.

Recebam as minhas saudações muito respeitadas.

GEOFFROY ST-HILAIRE

Estão ao meu dispor em Lisboa mais três coleções. Diz-se que uma é mais importante do que a da Ajuda. Como será?

XI

AOS MESMOS

Lisboa, 27 de maio

[1808]

Meus caros e respeitáveis colegas,

Vou continuar a manter-vos ao corrente das minhas operações. Fiz os catálogos e numerei todos os mamíferos e aves que foram apartados para o vosso museu. Conferem às vossas coleções um acréscimo de um décimo, visto que tenho 60 mamíferos contra 600, e 300 aves contra 3.000.

[Pág. 47].

Conto com resultados semelhantes no que diz respeito aos outros ramos da história natural.

Ontem não fiz nada na Ajuda por causa da festa da Ascensão, [conforme verificamos, foi a 26 de maio de 1808; pela primeira vez, sabemos o dia exato em que estive no Convento de Jesus] mas ocupei esta jornada para visitar as coleções do Sr. conde de Hoffmanssegg, da Academia, do convento de [Nossa] Senhora de Jesus e do duque de Cadaval.

Não ficou em Lisboa senão a menor parte do que foi recolhido pelo Sr. conde de Hoffmanssegg. Contudo, vi uma caixa cheia de insetos magníficos, de que há 10, 30 ou 50 duplicados. Também lá vi uma dúzia de aves que vos não fornecerão as coleções da Ajuda e uma quinta espécie de [sic: *coaïta*] coatá [ver acima; cf. Iehring (2002: 178-179)]. Trata-se de um *Ateles*].

Receei por um momento que as reclamações do Sr. Sieber, agente do Sr. de Hoffmanssegg, incluíssem a maioria dos caixotes quase completos dos armazéns da Ajuda. Ao contrário, vim a saber que ele não reclama senão dois caixotes, que não vi. Ele estará dentro em pouco na Ajuda afim de que eu me encarregue de lhe fazer prestar justiça [que justiça!? entregar a Hoffmanssegg os resultados das suas explorações clandestina].

As coleções da Academia haviam sido descuidadas e não me despertaram nenhum interesse; as de N. Senhora de Jesus vão proporcionar-vos algumas petrificações, alguns minerais e, sobretudo, um móvel [a preciosa xiloteca encomendada ca. 1805 ao grande Mestre dos marceneiros portugueses, Jose Aniceto Rapozo, com catálogo contendo excelentes amostras – na grande maioria do Brasil, mas também, de Cabo Verde, São Tomé, Angola, Índia e Ilha da Madeira (em estudo por J. Saporiti Machado). Outra xiloteca semelhante teria permanecido no quarto do Príncipe Regente] onde estão dispostos com elegância amostras das diversas espécies de madeiras do Brasil. Cada objeto tem indicada a área de proveniência. [Seria de estranhar que Geoffroy não o tivesse “requisitado”, o que justificou, diplomaticamente, como se tivesse sido uma gentileza para com os frades; ou talvez a verdade fosse outra, visto que, ao tempo, não havia estudos de anatomia de madeiras que permitissem identificação botânica rigorosa; portanto, no contexto da época, as amostras quase não tinham interesse científico].

Assisti a uma sessão da Academia (1). O padre Foyos [“de Foyos”; não conseguimos dados acerca desta personagem] leu um fragmento da tradução em português de Xenofonte, e o Doutor Tavares [“de Tavares”] uma memória acerca da natureza e propriedades de algumas águas minerais.

Apresentei a Sua Ex^a o duque de Abrantes o memorial do bom Sr. Brotero, e parece-me de esperar que o seu pedido seja acolhido favoravelmente.

Fui fortemente solicitado pelo meu amigo o general Loison para o acompanhar até Coimbra; contudo, e por muito vantajosa que fosse a proposta, julguei não poder ausentarme da Ajuda por um só momento nas circunstâncias presentes. Portugal terá um Rei (2) daqui a três semanas ou um mês: o general Loison vai recebê-lo na fronteira. Apesar de eu ter tido a felicidade de conhecer esse Príncipe no Egito, enquanto ele aí servia sob as ordens do seu ilustre cunhado [Napoleão Bonaparte], pareceu-me que as minhas operações necessitavam que delas me ocupasse sem descanso.

Alguns livros [“bouquins”, termo algo depreciativo] do duque de Cadaval (3) são as únicas coisas que ficaram na sua biblioteca: fui aí bisbilhotar [“fureter”], embora me tivessem assegurado que não havia senão papéis para queimar. Ela encontra-se na parte superior do edifício, muito acima do apartamento dos lacaios, o que dá lugar à suposição de que o duque nunca ia a sua biblioteca. O primeiro manuscrito que me caiu nas mãos trata da história natural de uma província do Brasil, e está acompanhado de desenhos bastante corretos. Além desse, há muitos outros; passarei aí todo o dia no próximo domingo.

Não esqueci a recomendação do Sr. Faujas. Pedi ao general Kellerman para me destacar o jovem Bonnard (4), em serviço na província dos Algarves; fiz-lhe preparar aqui alojamento apropriado.

Vou precisar de fundos para as despesas com caixotes, embalagens e transportes. Lisonjeia-me que o ministro tenha deferido o pedido de 2.508 francos que tive a honra de lhe fazer para reembolso das minhas despesas de viagem de Paris a Madrid, e que ele queira, paralelamente, concordar com a de 1.188 francos que lhe faço na presente [Pág. 48] remessa de correspondência para as minhas despesas de viagem de Madrid para Lisboa. Viajei em circunstâncias tão infelizes que este total de 3.696 francos é insuficiente

para cobrir todas as minhas despesas. Todavia, não faço pedidos a não ser na base do ordenado que Sua Excelência me atribuiu.

(1) A Academia das Ciências de Lisboa assumiu como ponto de honra não cessar os seus trabalhos durante a ocupação estrangeira.

(2) Já disse acima (p. 17) que se tratava então de entronizar Murat em Lisboa.

(3) O palácio do duque de Cadaval estava então ocupado pelo general Travot (CH.-V. D'HAUTEFORT, *Coup d'oeil sur Lisbonne et Madrid en 1814*, Paris, 1820, in-8, p. 17). Os Cadaval constituem um ramo da casa de Bragança.

(4) Ver acima, p. 17.

É preciso, caros colegas, que saibam que tomei a única estrada praticável, utilizada e organizada segundo os regulamentos militares, e que fiz o pedido de acordo com esses mesmos regulamentos (1) ...

Queiram, peço-vos, meus caros colegas, aceitar a homenagem da minha respeitosa ligação.

Lalande está bem.

GEOFFROY ST-HILAIRE

XII

A G. CUVIER (2)

Lisboa, 28 de maio [1808]

Meu caro amigo,

Escolhi répteis e peixes: os répteis não são muito abundantes em espécies, mas sim em indivíduos. Há apenas duas espécies de crocodilos (3), ambas da vossa divisão dos caimões, uma nova do Brasil e outra de uma das vossas espécies com pálpebras ossificadas. Ides recebê-las, assim como um esqueleto da primeira proveniente de um indivíduo do maior tamanho (4).

Os peixes são de uma riqueza que vos encantarão, sobretudo da família dos Siluros [eis a principal razão da recolha; o que resta não inclui nenhum siluroide].

O frade Velloso (5), de que o Sr. Correa me tinha falado, realizou imensos trabalhos de história natural – e não exagero.

Colocou-se na vanguarda de uma descrição das produções do Brasil e ensinou desenho a muitos brasileiros, os quais, sob a sua direção, desenharam, e muito bem, de acordo com as vistas dos naturalistas; há aqui muitas dessas coleções. Vandelli, inimigo do frade, tem-nas a sua disposição. O padre Velloso [sic - Villosa] ainda vive; concederam-lhe aqui uma pensão, que bem mereceu; depois, encorajaram-no a publicar, mas não está em estado de o fazer. Foi tarde quando pensou em ser naturalista; para obedecer ao ministro, foi a Veneza para aí preparar gravuras, regressando com 300 caixas com estampas referentes a plantas, etc.

Vós ides receber os produtos do Brasil, mas ireis muitas vezes deparar com dificuldades quanto ao clima correspondente a cada objeto, raramente indicado nas etiquetas: as coleções de desenhos de Velloso permitiriam ultrapassar este inconveniente. São, portanto, de grande importância para quem detenha tais objetos; contudo, será possível arrancar essas estampas a um homem tão bizarro?

(1) A carta termina reproduzindo pormenores, já apresentados, acerca do regulamento dos adiantamentos ao viajante.

(2) Endereço : *Ao Senhor Cuvier, Director do Muséum d'Histoire Naturelle (Arquivo Geoffroy Saint-Hilaire)*.

(3) Lê-se à margem da carta o *post-scriptum* seguinte:

« Há aqui, muito seguramente, quatro espécies de camões, todos brasileiros. Acabo de ver mais duas num armazém que ainda não tinha visitado. Disponho de indivíduos de cada espécie com idades diversas; podeis contar com este resultado. Lamento não ter a vossa

memória à vista. Aqui, possuem os *Annales* só até o 8º volume. Poderia ter-vos descrito os caracteres desses crocodilos diferentes dos das espécies de que já dispões, mas não ireis perder nada, pois ficareis com todos esses animais.

(4) Várias palavras ilegíveis.

(5) Geoffroy escreve frequentemente Villosus. Trata-se do Padre J.-M. Velloso e da sua *Flora fluminensis*.

[Pág. 49]

Talvez, pois cedeu-as ao Príncipe (1) e, portanto, saíram das suas mãos. É uma questão delicada, que apresentei ao general-chefe e a respeito da qual confiou na minha delicadeza. Irei ver o Padre Velloso e farei o melhor possível para conciliar os interesses da ciência e da honra.

Julguei o diferendo entre Vandelli e o Sr. Sieber [o agente de Hoffmanssegg]: espero bem que não me acusem de ter dado a cada parte as escamas [no sentido de os restos menos valiosos]; ambos estiveram de acordo comigo. [Que “isenção”, sob a proteção do poder em mãos francesas! Não admira que as decisões fossem desfavoráveis a Portugal].

O Sr. conde de Hoffmanssegg obteve licença para expedir [os seus caixotes] [entre [] no original] na condição de dar ao gabinete da Ajuda um dos seus duplicados; esquivou-se a esta condição relativamente à grande maioria dos caixotes, enviados diretamente para o Báltico. Dois foram apreendidos na alfândega e retidos como caução da palavra e dos compromissos do Sr. de Hoffmanssegg. Determinei que os dois caixotes seriam restituídos na condição de o Sr. Sieber daria um duplicado destes caixotes ou dos seis que tem em casa dele: esses duplicados virão às minhas mãos; embora ainda os não tenha recebido, ao menos o Sr. de Hoffmanssegg não ficará privado de nenhuma peça única e receberá 49 duplicados dos 50 que lhe foram atribuídos [sempre em prejuízo de Portugal, com a cumplicidade ou pelo menos a aquiescência de Vandelli].

Queira apresentar os meus respeitos às suas senhoras; informaram-me aqui de tudo o que a Sra. Cuvier se dignou fazer pela minha mulher. Esperava dela todas essas bondades; embora não me surpreendam, aceitai que lhe apresente aqui todos os meus agradecimentos.

Adeus, beijo-vos de todo o coração. Todo vosso por toda a vida.

GEOFFROY ST-H.

Faça-me o favor de comunicar ao Instituto os parágrafos das minhas cartas que sejam apropriados, para que não me esqueçam nesse lugar.

Também não posso entrar nos mesmos pormenores como para vós nos meus relatórios ao ministro: desejaria que quisessem aproveitar o envio da minha folha de despesas de viagem para lhe relatar tudo o que vos comuniquei.

XIII

AO MINISTRO DO INTERIOR

Lisboa, [...]

1808

Monsenhor,

Por recear que a minha carta datada de 26 de maio não tenha chegado a Vossa Excelência, terei a honra de começar esta lembrando os fatos que constam desta última.

Os meus reconhecimentos nas coleções de história natural de Lisboa fizeram-me saber que as conjeturas dos meus colegas acerca da possibilidade de encontrar em Portugal produções do Brasil não só se realizaram mas que, no presente estado dos conhecimentos, são três ou quatro vezes mais consideráveis do que se poderia esperar... (2). [Pág. 50]

(1) Trata-se sempre do Príncipe do Brasil [Príncipe *Regente*, o que pelos vistos não era reconhecido].

(2) Minuta (ARQUIVOS DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE). Seguiam os pormenores já conhecidos, que a minuta não reproduz. Relembro que todas as cartas originais ao ministro desapareceram dos Arquivos do [Ministério do] Interior.

XIV

A SIR. JOSEPH BANKS,
PRESIDENTE DA *ROYAL SOCIETY* (1)

Lisboa [...]

1808

Senhor Presidente,

Pertenço ao Instituto da França e ao *Muséum d'Histoire Naturelle de Paris*, onde ensino Zoologia. Sou um dos autores dos *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, obra em que os meus colegas e eu próprio vos homenageamos. Enfim, sou o sucessor no Instituto de um homem que vós haveis altamente estimado, o Sr. Broussonet (2) [Broussonet foi deputado da Assembleia Nacional, mas de um grupo moderado; fugiu da França para se salvar da guilhotina a que se arriscava a ser condenado; tinha estado em Londres, onde trabalhou para Sir. Joseph Banks sobre peixes, em particular alguns recolhidos nas expedições de James Cook; esteve também em Lisboa, onde classificou peixes dos Museus da Ajuda e da Academia]. Por estes motivos, Senhor Presidente, louvo-me na vossa boa vontade, que vós nunca recusastes a um homem dedicado às ciências naturais. Na situação difícil em que me encontro, bem preciso de proteção como a vossa.

Deixei Jussieu, Thouin, Cuvier, Lacépède, Faujas, etc., vossos amigos, amigos meus e, além disso, meus colegas nas duas corporações a que tenho a honra de pertencer, para vir a Portugal fazer pesquisas de história natural. O conde de Hoffmannsegg, fidalgo saxão e, além disso, excelente botânico, havia feito colher no Brasil produtos de história natural. O conde de Hoffmannsegg, sabedor da partida para Portugal de um exército francês, escreveu-me imediatamente, pondo à minha disposição uma parte das suas coleções chegadas a Lisboa se eu pudesse fazer seguir o resto para ele, em Berlim. Esperava também que os naturalistas de Lisboa pudessem dar-me objetos do Brasil em troca de outros que lhes faltassem e, enfim, tendo empreendido uma anatomia nova e geral dos peixes [assunto em que Banks estava muito interessado], estava feliz por me encontrar junto do Tejo.

Todos estes motivos me fizeram empreender uma viagem a Portugal com dois colaboradores (3). Levava comigo caixotes de minerais e de material zoológico para dispor de meios de troca, os quais foram entregues quando cheguei ao Sr. Vandelli, conservador das coleções da Ajuda. Obtive autorização [que *diplomata!* omitia que a autorização provinha de Junot e, portanto, era de nenhum valor em face do Estado Português] para escolher duplicados nas suas coleções [o que não é verdade: levou a melhor e melhor parte – cf. Antunes, 2003, Antunes & Balbino, 2003: 85]. Preparei dezessete caixotes e um barril com todos os objetos que retirei da Ajuda, presentes que me foram feitos por diversos naturalistas, bem como produtos do Tejo e dos arredores de Lisboa, que as pesquisas dos meus colaboradores e os meus próprios trabalhos me permitiram obter.

O Sr. general Beresford, governador de Lisboa e o *milord* Probi (4), seu colega, comissário para a evacuação do exército francês, quiseram reter as minhas coleções. Reclamei. Ouviram o Sr. Vandelli, o qual declarou que tinha sido demasiado generoso na concessão dos objetos que eu tinha recolhido (5), mas que, tendo por contrapartida quatro caixotes que ele pedia para escolher dentre os dezessete, aquilo que eu levasse me pertenceria de justiça como compensação do que eu tinha dado à Ajuda [mas de que quase são desconhecidos vestígios; convém-lhe justificar-se por meio de trocas perfeitamente

irrelevantes com o Museu da Ajuda, pois até agora só se conhece referência a algumas amostras de gesso], como aquisição a partir do conde de Hoffmanssegg, da Academia de Lisboa [ignoramos o quê], do Sr. Brotero [se é assim, Brotero, aliás 'afrancesado' e autor de uma Ode à Revolução francesa, revelou-se como colaboracionista, na sequência do seu diferendo com o Reitor da Universidade e Bispo de Coimbra; Geoffroy alude, noutra local, a intervenção junto de Junot em favor de Brotero – v. Antunes, Taquet & Balbino, em preparação], etc.

Não obstante o fato de estes arranjos terem sido executados rigorosamente, bem como o de os caixotes reclamados terem sido entregues, o general Beresford e *milord* Probi retiveram o que me pertencia. O Sr. Vandelli declarou [Pág. 51] que continham duplicados, os quais não valiam, para ele, o trabalho de os desencaixotar; em vão ele me ajuda, são surdos acerca do que peço [até o fim, Vandelli apoiou Saint-Hilaire às custas de Portugal].

(1) Minuta (ARQUIVO GEOFFROY SAINT-HILAIRE).

(2) Ver o elogio de Sir Joseph Banks por G. Cuvier, já citado (*Colecção citada*, t. III, p. 50).

(3) Delalande e Bonnard.

(4) Ver acima, p. 19, n.^{os} 1 e 2.

(5) Vandelli precisava de se fazer perdoar pelas baixezas precedentes. **[Importante:** não escapou a Geoffroy o carácter oportunista e sabujo de Vandelli, primeiro excessivamente *afrancesado*, depois, já com os ingleses a mandar, aparentando defender a instituição portuguesa que sempre tinha estado à sua responsabilidade como diretor].

[Pág. 51]

Fiz ouvir o grito da ciência. Pedi que me levassem a Londres, ou que me deixassem levar objetos que careciam de ser vistos por naturalistas competentes. Deram-me uma resposta grosseira: *nós não sabemos apropriar-nos do que nos não pertence*. Assim, Senhor Presidente, foram ignoradas não só a minha qualidade de sábio, mas a minha doce moralidade e a integridade dos meus princípios [coisas nada evidentes].

Está nesses caixotes um herbário feito em 1785: ainda não tinham aberto as respectivas caixas. Disputei este herbário com insetos que o tinham em parte devorado. Fiz melhor: nunca retirei senão duplicados, colocando um mesmo número nas plantas levadas e deixadas: um dia, no futuro, enviaremos aos naturalistas de Lisboa uma nomenclatura bem feita, de modo a que passem a ter uma propriedade científica enquanto que, antes, não tinham senão ervas.

Em tudo o que empreendi, Senhor Presidente, ocupei-me em gerir os recursos de Portugal no sentido de, em tempos mais felizes, aí fazer reviver as ciências naturais. Estou cômico de que fiz muito de bem e, no entanto, fui ignorado pelos vossos oficiais, que me confundiram com alguns [outros] [entre [] no original] franceses e que não me ouviram senão com preconceito nacional, sentimentos de ódio e a prevenção mais mal fundada.

Estes caixotes não serão abertos depois de mim. O Sr. Vandelli não se importa nada com isso [o que parece verdadeiro]. Não vos enviarão a eles por causa dos princípios que prevalecem entre os vossos oficiais. Fazei, Senhor Presidente, o que haveis feito tantas vezes e que vos mereceu as nossas homenagens e a nossa viva gratidão: empregai o crédito que vos conferem os vossos talentos e a vossa elevada reputação para fazer expedir para Paris e colocar sob os olhos dos nossos naturalistas tantas produções de um clima que merecia ser visto pelos favoritos da ciência. A ciência vos irá dever este novo serviço. Indicar-vos o bem a fazer é fornecer-vos uma nova ocasião de felicidade e de doce prazer.

Creia também na eterna gratidão e nos sentimentos de elevado respeito e de elevada consideração de

O vosso servidor totalmente dedicado,

GEOFFROY SAINT-HILAIRE

XV

AOS PROFESSORES-ADMINISTRADORES DO *MUSÉUM*

La Rochelle, 11 de outubro de 1808

Meus caros Colegas,

Depois de ter tido a honra de vos dar conhecimento pela precedente (1) maneira como terminei a minha missão, permitam-me tratar dos meus interesses.

Mal tinha posto os pés em Portugal, encontrei-me mais longe de vós do que teria ficado nos Antípodas da França. Era preciso mantermo-nos, a mim próprio e ao nosso companheiro. Na minha chegada à Lisboa, já tinha gasto mais do que a quantia de 4.000 francos que me foi atribuída a título de adiantamento por Sua Excelência o Ministro. Este, tinha-me recomendado que não ficasse de nenhum modo à custa do tesouro do exército. Vi-me, assim, obrigado a dirigir-me a amigos: os generais Loison e Margaron tornaram-se os meus banqueiros, fornecendo-me todos os fundos de que necessitei. [Pág. 52]

(1) Esta carta falta. O *Muséum*, tal como a sua família e seus amigos, nada recebeu de Geoffroy entre meados de junho e de outubro.

[Pág. 52]

Quando parti, o general Margaron disse-me desejar que eu remetesse a sua esposa 3.000 francos por conta do que lhe devia, logo que me fosse possível. Ele não regressará senão um mês depois de mim, e está muito inquieto acerca da situação financeira da sua mulher.

Quero muitíssimo fazer o que me pediu o general Margaron, e peço-vos o favor de me ajudarem a dar-lhe este sinal da minha estima e da minha gratidão.

Devem-me esta verba e muito mais porque, se me recordo, fiz ao ministro o pedido de: 1º, 2.508 francos para as despesas de viagem de Paris a Madrid, e 2º, 1.188 francos para as despesas de viagem de Madrid a Lisboa.

Suponho que estes dois pedidos foram deferidos por Sua Excelência; e que o nosso Tesoureiro tem no cofre o total de 3.696 francos que me terá sido atribuído em vencimento à razão de 12 francos por posto para os 308 postos que percorri de Paris a Lisboa.

É com esta verba que desejo que seja paga à Sra. Margaron a minha dívida de 3.000 francos.

Se o ministro não tiver dado nenhum seguimento às minhas duas solicitações, dar-me-ão muito prazer, meus caros colegas, em adiantar-me os 3.000 francos em causa, que pagarei a partir das primeiras receitas que vier a obter de Sua Excelência.

A Sra. Margaron mora em Versalhes. Previno-a destas disposições por carta que ponho no correio ao mesmo tempo que esta. Um dos meus parentes, um homem de negócios a quem se poderão remeter os fundos, é o Sr. Augustin Mesnard, morador na Rua *Neuve-des-Mathurins*, na casa, à esquina do lado esquerdo, quando se vai para esta rua pela Rua Caumartin.

Ouso, caros Colegas, esperar da vossa boa vontade que me concedam o favor que vos solicito. Devo ao general Margaron o fazer o possível para satisfazer as suas instruções.

Queiram aceitar novamente o testemunho do meu respeito.

GEOFFROY ST-HILAIRE

Passarei em Tours em 20 do corrente, onde conto receber, pela posta-restante, cartas da minha família. Teria muito gosto em receber as vossas.

XVI

ÀS MENINAS PETIT (1)

La Rochelle, 11 de outubro de 1808

Minhas queridas e boas tias,

Há muito que não têm ouvido falar de mim (2). No entanto, conto com a vossa amizade para pensar que não me esqueceram um só momento.

Fico envaidecido por vos surpreender, causando uma viva alegria, ao dar-lhes notícia do meu regresso.

Escrevo-vos diretamente. Além de querer dar-vos a prova da minha pressa, da minha saudade e da minha intensa ligação, calculo que a família poderia estar em Mondétour (3), e que serieis privadas de ser informadas imediatamente da minha existência e da minha reentrada em solo francês.

Reencontrar-vos será para mim uma felicidade! [Pág. 53]

(1) Endereço: *A Mesdemoiselles Petit, au coin de la rue de l'Observance, rue des Fossés-M. -le-Prince, à Paris*. Selo de correio de 17 de outubro de 1808.

(2) Ver acima, p. 39.

(3) Mondétour situa-se nos arredores de Dourdan (Seine et Oise).

[Pág. 53]

Fiz uma campanha muito penosa. Mas, graças a Deus está concluída e os males passados convertem-se em tantos outros ensejos e fontes de prazer pelas recordações agradáveis que deixam.

Estive bastante com a família Troussel: não se pode ser mais delicado que a simpática sobrinha da Sra. Barbançois; ela não regressará senão um mês depois de mim. Regressa com o seu marido o Sr. Troussel, a sua filha de 3 meses de idade, o seu irmão o Sr. de Saint-Denis, ajudante de campo, e um general de Madrid, que as circunstâncias retiveram em Lisboa. O Sr. Troussel, por ser organizador e, nessa qualidade, ter de dispensar víveres aos soldados, será o último de todo o exército a regressar.

Queiram, boas tias, comunicar estes pormenores aos Srs. Barbançois e apresentar-lhes as minhas homenagens. Nunca esqueci esta simpática família, cujo ramo que encontrei em Lisboa não me levaria a fazê-lo (1).

Fazei-me o favor, queridas tias, de informar também o Sr. Dupont do meu regresso e de lhe apresentar, da minha parte, bem como a sua querida mulher, os meus cumprimentos e a minha amizade.

Deixo com prazer um mar que durante bastante tempo nos fez praguejar contra ele. Tivemos ventos contrários mais de dez dias, incluindo quatro de tempestade medonha. Então dançamos nas vagas, algumas vezes com o perigo de ficarmos eternamente por baixo.

Tenho muito a dizer-vos, muitas coisas a mostrar-vos, laranjas para vos dar.

Vou apressar-me a ir prontamente falar convosco e para me lançar sem demora nos vossos braços (cheguei a Étampes, onde vou jantar, no dia 10). A minha pobre e encantadora Pauline, como terá passado [só] [entre [] no original]] na minha ausência? Venho para consolar este anjo e para lhe oferecer eternamente os meus cuidados e a minha inalterável ternura.

Adeus, boas e perfeitas parentes, beijo-vos do melhor do meu coração e apresento-vos os meus respetos.

GEOFFROY ST-HILAIRE

Escrevi ao Sr. de Mondétour acerca da resposta de um general de divisão, o Sr. Laborde. Cometi um erro a este respeito. A Sra. Laborde, que espera em Rochefort o retorno do marido e à qual escrevi, é a esposa do organizador da marinha em Lisboa. A identidade de nome causou este erro. Todo o exército ficará em La Rochelle até nova

ordem, que, sem dúvida, será de ir para Bordeaux e retomar o caminho de Espanha. Notícia para a Sra. Laborde a comunicar ao Sr. de Mondétour.

La Rochelle, 13 de outubro de 1808

XVII

AO MINISTRO DO INTERIOR (2)

Empenhei-me principalmente em me fazer considerar como delegado dos estabelecimentos científicos de Paris, e não fiz valer em nenhum local os direitos que me dava a missão de que estava encarregado. Tinha levado de Paris um caixote de minerais (3) conhecidos de novo e identificados; ofereci-os aos conservadores de diversos museus de Lisboa. Pretendia assim trocá-los com eles, caso a caso, por produções do seu solo; mas eles [Pág. 54] fizeram melhor, no interesse da ciência, em consentir na cedência de todos os seus duplicados.

(1) A família de Barbançois era muito amiga dos Geoffroy, e o velho marquês frequentou até o seu último dia a casa da rue Cuvier, hoje desaparecida.

(2) Extrato do relatório das suas operações (*Ann. du Mus.*, t. XII, p. 434, 1808).

(3) Ver acima, p. 50. – Trata também, nesta passagem, de coleções de zoologia.

[Pág. 54]

Tanto mais procurava não fazer prevalecer a faculdade de requisitar, de que sabiam que eu podia usar [portanto, sob pressão imposta pelo ocupante, ilegítima do ponto de vista português e ignorando quaisquer autoridades portuguesas], mais mostravam diligência e boa vontade para favorecer as minhas pesquisas; esta boa vontade foi, muitas vezes, ao ponto de me oferecerem muitos e muito belos exemplares únicos [o medo da ocupação explica tudo isso, ajudado talvez por razões ideológicas, no caso de 'afrancesados']. Contudo, sucedeu muitas vezes que retiraram objetos do meu lote, testemunhando que tinham pena de os perder. Cito este último aspecto para fazer conhecer o nosso grau de inteligência, tendo eu aproveitado a ocasião para manifestar a esses homens generosos, dos quais ainda não posso divulgar os nomes sem correr riscos, todo o reconhecimento que tenho por eles e que conservarei eternamente, no interesse da ciência.

Acresce que julguei conveniente ter pelos habitantes de Portugal a atenção de me abster de entrar, para partilhar o seu patrimônio, em todos os estabelecimentos públicos e dedicados ao ensino, tais como a grande Biblioteca pública de Lisboa, o rico medalheiro nela existente, etc. Assim, respeitei constantemente o que era conveniente dos lugares e das pessoas, e essas atenções, perfeitamente sentidas e apreciadas pela primeira classe [elite] dos portugueses, valeram-me, nos últimos tempos da minha estadia em Lisboa, tantos testemunhos do seu apreço que os Ingleses, acertando a sua conduta pela desses portugueses, se viram de certo modo obrigados a consentir na partida dessas coleções.

O gabinete privado do príncipe do Brasil [outra vez sem o reconhecer como Príncipe Regente] é quase o único acervo onde pude tomar conta de duplicados; continha abundantes produções do Brasil, e foram essas produções do Brasil, de que o *Muséum* quase não tinha nenhuma, que me tinham motivado a empreender uma viagem pelas Espanhas.

As coleções de história natural de Paris chegaram a tão elevado grau de prosperidade e tamanha riqueza que não podemos evitar certa inquietação nem dificuldades quando pensamos em toda a extensão de terras que ainda *lhe não pagaram o seu tributo* [nosso *itálico*]. O Brasil, essa grande terra americana, estava até então nesse

caso: por isso, ambicionei obter o benefício de enriquecer as nossas coleções, preenchendo nelas uma lacuna tão importante.

Consegui-o com sucesso completo devido à grande quantidade dos objetos desta região no Real gabinete, o da Ajuda; estavam aí acumulados de tal modo que não se poderá dar conta de terem sido retirados duplicados. Assim, apesar dessa operação, o Gabinete da Ajuda mantém o seu antigo esplendor e prosseguirá a manutenção entre os Portugueses do gosto pela história natural.

Muitos objetos que permaneciam por nomear receberam e recebem nomes atribuídos pelos meus colegas que têm agora à vista exemplares análogos; este serviço será mesmo do maior interesse no que diz respeito às plantas conservadas a seco.

Ao dividir os herbários, tive o cuidado de numerar as plantas a enviar para Paris bem como as semelhantes deixadas na Ajuda, para que os trabalhos dos nossos botânicos sejam proveitosos para os de Lisboa. Consideramos ter o dever de os manter informados de todas as nossas determinações. Será assim que, graças a estas informações, terão plantas com nome, etiquetadas, evidenciando então a sua riqueza nestas matérias.

Deste modo, as minhas operações visaram, não só obter novos materiais para estudo e investigação dos sábios franceses, mas também administrar os recursos e as vantagens de uma fácil correspondência [fácil intercâmbio] com os de Portugal.

Terminadas as minhas operações, estes [quais – Vandelli, Brotero?] quiseram, por meio de uma visita coletiva, testemunhar-me a sua satisfação. «Deviam-me, diziam, um especial reconhecimento pela minha viagem; eles talvez não tivessem nunca publicado as ricas coleções que tinham levado trinta anos a reunir [o que remete para as colheitas de Alexandre Rodrigues Ferreira, ou pouco antes]: em breve, muitos objetos se teriam perdido. Ao contrário, enviados para Paris, não podiam deixar de aí [Pág. 55] ser úteis, e aí recordariam à consideração pública, sobretudo quando publicados, as qualidades dos seus coletores.»

Querendo retribuir esta extrema gentileza, tomei para com eles o compromisso de fazer apartar, para eles, todos os nossos duplicados disponíveis e de os enviar para Lisboa, assim que as nossas comunicações com esta capital forem restabelecidas (1)

(1) Seguem-se algumas linhas sem interesse acerca dos incidentes de Mérida e a recapitulação dos catálogos pormenorizando os objetos recolhidos no decurso da missão.

[Pág. 56]

OUTRAS CARTAS RELACIONADAS COM A HISTÓRIA DA MISSÃO

XVIII

DO GENERAL MARGARON A GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1)

Quartel-general em Lisboa, 10 de dezembro de 1807

Fostes justo para mim, Senhor, ao não duvidar do prazer que me faria a vossa carta e da rapidez com que trataria dos vossos pedidos.

Estive com os Srs. Lendenberg e Sieber. A coleção do Sr. conde de Hoffmanssegg está em segurança. Ofereci salvaguardas, mas responderam-me estimar inútil tal precaução. Limitei-me, por isso, a convidar esses senhores a recorrerem a mim se surgissem circunstâncias em que lhes pudesse ser útil. Podeis, assim, tranquilizar o proprietário e assegurar-lhe que a vossa recomendação será de pleno efeito.

Para responder, tanto quanto possível, ao meu amável sábio, perguntei ao senhor Sieber, que acaba de sair de minha casa, quais as peças de grande beleza que integrariam, de seu conhecimento, tanto os gabinetes de história natural do Príncipe como os particulares: ele referiu-me uma massa de cobre nativo como objeto mais raro e sem semelhante (2) [exemplar de grande porte, magnífico, retirado da Academia das Ciências

para o Museu da Escola Politécnica; atualmente, Museu de História Natural da Universidade de Lisboa]. Amanhã iremos percorrer todos os gabinetes, e tomarei nota de tudo o que ele e um célebre mineralogista que deve acompanhar-nos [seria interessante saber quem – José Bonifácio?] me irão indicar como merecedores de viajar até o *Jardin des Plantes*.

Vou dentro de uma hora a casa do general-em-chefe, ao qual darei conhecimento da carta do interessante professor e seus projetos. Obterei primeiro todas as autorizações necessárias para as minhas primeiras pesquisas, e não deixarei de fazer todas as diligências para ver chegar a Lisboa o zeloso administrador que, por tantas razões, deseja enriquecer o nosso Gabinete e, sobretudo, o Sr. Geoffroy, ao qual garanto a mais amigável recepção.

Foi inútil falar do *Thouyou*: esta ave é desconhecida, mesmo do Sr. Sieber. Talvez eu seja mais feliz nas minhas pesquisas de amanhã, pois, sem dúvida, deve encontrar-se no gabinete do Príncipe, se existir (3) [Tuiú-tuiú ou tuiuiú, grande ave da família Ciconidae, *Mycteria americana*].

Dai-me com frequência, Senhor, ensejos de vos ser agradável, e contai com a minha exatidão assim como com os meus sentimentos de elevada consideração, com os quais serei sempre

Vosso muito devotado,

MARGARON

Queira apresentar as minhas respeitadas homenagens às senhoras de Geoffroy e Martin, dizer por mim as coisas mais amáveis ao senhor de Mondétour e a Mesnard, e assegurar ao meu [Pág. 57] bom Lebreton que o amarei sempre, mas com reciprocidade, porque é o único caso em que serei sempre exigente no que lhe diz respeito.

Hei-de escrever-vos logo que tenha estado com o general e feito as minhas descobertas.

XIX

LACÉPÈDE A GEOFFROY SAINT-HILAIRE

Paris, 11 de junho de 1808

Querido e célebre confrade,

Apresso-me a agradecer a sua bondade ao dar-me notícias suas.

É com muito interesse que li a carta que me deu a honra de enviar.

Pouco me disse acerca do que sofreu pelo nome francês e pelas ciências que honrais, durante os dias de um erro funesto; mas já o sabia em pormenor (1) e não é necessário dizer-vos que nada esquecerei, nem como vosso amigo, nem como naturalista, nem como grande chanceler (2). Dos sábios das Espanhas não serão os espanhóis que menos terão de se felicitar com a ordem de coisas que o nosso Augusto Imperador prepara para a sua pátria [Entenda-se: sob hegemonia francesa e sem curar de saber se os visados queriam ou não]. Espero que iremos dever a esta nova ordem a publicação da grande obra sobre o México (3).

Sou muito sensível à recordação do respeitável Sr. Ortega: a sua estima é muito valiosa para mim (4). Agradeço-lhe a atenção de me obter um exemplar da obra espanhola do Sr. Parra sobre os peixes de la Habana. Espero-a com impaciência.

Lembra-vos da bondade que acabais de ter ao prometer ainda escrever-me mais de uma vez? Receberei com todo o reconhecimento tudo o que me queira comunicar sobre as observações que tereis feito em Portugal.

Queira, meu caro confrade e amigo, lembrar-me ao duque de Abrantes, ao general Loison, etc., e aceitar nova declaração da minha elevada estima, da minha afetuosa ligação e de todos os outros sentimentos que vos dediquei.

Tenho a honra de saudar-vos.

B.-G.-ÉT. LACEPEDE

XX

GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

AO MUITO REVERENDO DOM PRIOR DO CONVENTO DE SÃO VICENTE DE FORA

Paris, no Jardin du Roi, 3 de outubro de 1821

Meu Reverendo Padre,

Chegou às minhas mãos uma obra francesa, publicada no ano passado pelo Sr. d'Hautefort, intitulada *Coup d'oeil sur Lisbonne et Madrid*.

Encontrei aí a prova que vós, meu Reverendo Padre, e os vossos honrados cônegos (5) [Pág. 58], conservaram de mim uma recordação penhorante; referiram-se a meu respeito em termos que pareceram ao Sr. d'Hautefort lisonjeiros para a nossa nação e para mim, e que, enfim, o Sr. d'Hautefort, que não tenho a honra de conhecer, transcreveu textualmente.

(1) Por Cuvier, evidentemente.

(2) Geoffroy era cavaleiro desde 1805. Lacépède pensava obviamente numa promoção ao grau de oficial, que não aconteceu senão *trinta anos mais tarde*.

(3) A obra de Sessé e Mociño (ver acima, p. 35).

(4) Cf. – T. Hamy, *Joseph Dombey*, etc.; edição citada, pass.

(5) Os cônegos regulares de Santo Agostinho.

Fui e sou muito sensível, meu Reverendo Padre, a um sinal tão cordial da vossa amizade. Desejando comunicá-lo a vós, aceitei o intermédio do nosso bom e excelente amigo, o Sr. Verdier, o qual me proporciona esta excelente ocasião de vos afirmar que foi para mim preciosa a vossa estima nas circunstâncias em que foi testemunhada.

Vós tendes no convento uma bela biblioteca. Embora eu não creia que o envio da minha *Philosophie anatomique* a enriqueça, espero dos sentimentos que vós conservais por mim que aceiteis este meu livro, que vos envio (o qual vos será remetido da minha parte pelo Sr. Verdier) como testemunho da minha gratidão pelo vosso amável interesse por mim. Queiram que este livro seja conservado, neste espírito, no vosso monumento literário.

Aceitai, meu Reverendo Padre, que esta carta vos seja comum aos vossos estimáveis associados, os senhores cônegos de São Vicente de Fora: refiro-me em particular aos que me dedicaram relações pessoais para aceitarem as minhas saudações amigas.

Tenho a honra de, meu Reverendo Padre, exprimir todos os sentimentos da mais respeitosa gratidão,

Vosso totalmente devotado servidor.

GEOFFROY ST-HILAIRE

Membro da Academia das Ciências
Professor no *Muséum d'Histoire Naturelle*
e na *Faculté des Sciences*.

[Pág. 59]

CATÁLOGO

DOS OBJETOS ESCOLHIDOS DENTRE AS COLEÇÕES DA AJUDA

DESTINADOS A SEREM TRANSPORTADOS PARA PARIS

PARA AÍ SERVIREM COMO ACRÉSCIMO

DAS COLEÇÕES DO *MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE*

REINO ANIMAL

1ª CLASSE – **Mamíferos**

	N. ^{os}	Espécies	Indivíduos
Macacos sakis	1 a 3	3	3
Saguis	4 a 13	10	11
Sapajus	14 a 19	6	6
Ateles	20 e 21	2	2
Uivadores	22 a 24	3	11
Loris	25 e 26	2	2
Vespertílios	27	1	1
Preguiças (mais um esqueleto)	28 e 29	2	3
Tamanduás	30 a 32	3	3
Tatus	33 a 36	1	4
Peixe-boi (mais um esqueleto)	37	1	2
Hiena	38	1	1
Guaxinim	39	1	1
Lobos	40 e 41	2	2
Felinos	42 a 47	6	6
Potos [jupará]	48	1	1
Coati	49 e 50	2	2
Mustelídeos	51 e 52	2	2
Lontras	53	1	1
Ratos [Murídeos]	54 a 56	1	3
Paca	57	1	1
Esquilos	58 a 60	3	3
Leirão	64	1	1
Lebre	62	1	1
Lagomys	63	1	1
Muflão	64	1	1
Delfim	65	1	1

Total dos mamíferos

65

76

2ª CLASSE – Aves

	N.os	Espécies	Indivíduos
Rapinas diurnas	1 a 14	14	14
Rapinas noturnas	15 e 16	2	2
Picanços	17 a 23	7	13
Galinholas	24 a 30	7	17
Papagaios	31 a 52	22	30
Tucanos	53 e 54	2	14
Barbudos [todos de África]	55 a 58	4	6
Gaios	59 a 63	5	6
Tropeiros [pássaros gregários da América]	64 a 75	12	6
Curucú [Ave trepadora da América do Sul]	76	1	1
Cucos	77 e 78	2	8
Pegas	79 a 90	12	16
Guarda-rios	91 a 94	4	4
Calau	95	1	1
Colibris	96 a 100	5	5
Patos	101 a 105	5	6
Albatroz	106	1	1
Pinguim	107	1	1
Procelária	108	1	1
Fragata	109	1	1
Mergulhão	110	1	1
Secretário [ou serpentário]	111	1	1
Ostraceiro	112	1	1
Maçarico	113	1	1
Alcaravão	114	1	1
Galinholas marinhas	115	1	1
Narceja	116	1	1
Francolim	117 e 118	2	3
Savacú [Ave do Brasil]	119	1	1
Galinha de água	120	1	1
Abibes	121 e 122	2	2
“Cannepetière” [não encontramos tradução]	123	1	1
Perdiz	124	1	1
Tetraz	125 a 127	3	3
Tinamus [exclusivamente americanos]	128 a 134	7	7
Faisões [são asiáticos]	135	1	1
Hocos [exclusivamente americanos]	136 a 138	3	3
Pombos	139 a 144	6	7
Cruza-bico	145 a 170	26	32
Hortulanas	171 a 177	7	7
Andorinhas	178 e 179	2	2
Manaquins [Pássaro dentirostro,	180 a 189	10	20

América Sul]			
Melros	190 a 199	10	21
Cotingas [Aves passeriformes, América do Sul]	200 a 207	8	11
Tangarás ou dançadores [Pássaros, América do Sul]	208 a 222	15	75
Papa-moscas	223 a 233	11	13
[Pág. 61] Calhandra	234	1	1
Jaçaná [Argentina à América Central]	235 a 237 [sic: 337]	3	3
Tuiú [espécie de papagaio do Brasil]	238	1	1

Total de aves

89

97

3ª CLASSE – Répteis

	N.ºs	Espécies	Indivíduos
Iguanas	1 a 4	4	6
Cobras-de-pernas [Scincidae]	5 e 6	2	2
Salamandras	7 e 8	2	2
Lagartos	9 a 13	5	5
Crocódilos	14 a 17	4	8
Tartarugas	18 a 20	3	4
Sapo	21	1	1
Pipa	22	1	1
Serpentes	23 a 25	3	3

Total de répteis

25

32

4ª CLASSE – Peixes

	N.ºs	Espécies	Indivíduos
Moreia	1	1	1
Puraquê [<i>Gimnotus</i>]	2	1	2
Gadídeos [«Gade»]	3	1	1
Dourado [«Cryphene» (sic) - <i>Coryphaena</i>]	4	1	1
Charrocos [Provavelmente <i>Taurulus bubalis</i> , se europeu; «Cotte»]	5	1	1
Pleuronectos [Linguados e afins]	6 e 7	2	2
«Chetodons» (sic) [<i>Pomacanthus</i> e afins- s/n. vulgar]	8 a 10	3	3
Esparídeos [Dourada, etc.]	11 a 18	8	11
Rascassos [<i>Capros aper</i> ou afins, «Cabres»]	19 a 24	6	8
Lucianos	25 a 29	5	5
Bodiões	30 e 31	2	2
Holocentros [Jaguareçá <i>et al.</i> , no Brasil]	32 a 35	4	4

Percas [não endêmicas na fauna portuguesa]	36 e 37	2	2
Peixe-papagaio, bodião [<i>Sparisoma</i>]	38 e 39	2	2
Esgana-gata [<i>Gasterosteus</i> – forma europeia]	40 e 41	2	2
Escômbridas	42 e 43	2	2
Ruivos [<i>Trigla</i>]	44 a 46	2	3
Siluros [Muito importantes; nada restou]	47 a 62	17	21
Trombeta no Brasil [<i>Fistularia</i> ; há na col.]	63 e 64	2	2
Salmonídeos [Holárticos]	65 a 67	3	3
Lúcios (Esocídeos) [não indígenas em Portugal – regiões paleártica e neártica]	68 e 69	2	2
Ciprinídeos [inexistentes na fauna do Brasil]	70 a 72	3	3
Peixes-cofre	73 e 74	2	2
Peixes-sapo, -balão, -ouriço, -lua [Tetraodontes]	75 a 77	3	3
Agulhinhas e cavalos-marinhos [Singnatídeos]	78	1	1
Peixes-porco ou cangulos, no Brasil [Balistídeos]	79 a 82	4	4
Tamboril ou diabo-marinho no Brasil [Lófiídeos]	83 a 86	4	4
Raias	87 a 89	3	3

Total de peixes

89

97

5^a CLASSE – Conchas

	N. ^{os}	Espécies	Indivíduos
«Vatelles»	1 a 3	3	7
«Ormies»	4 e 5	2	5
«Lelices»	6 a 57	50	94
«Sabots» [Turbilhos]	58 e 59	2	3
«Toupies»	60 a 66	7	10
«Murex» [Búzios]	67 a 76	9	13
Estrombos	77 a 79	3	6
«Casques» [Capacetes]	80 a 95	16	20
«Buccins» [Trompas do mar]	96 a 153	57	77
Volutas	154 a 157	4	8
Olivas	158 a 180	23	35
Porcelanas	181 a 205	25	30
«Tyaux»	205 a 210 (sic)	5	9
Ostras	210 a 228 (sic)	18	21
«Pelermes»	229 e 230	2	2
Mexilhões	231 a 237	7	20
«Cames»	238 a 269	32	100
Ligueirões	270 a 274	4	5
Balanídeos	275 a 277	3	3

Total de conchas

277

468

6ª CLASSE. – **Crustáceos**

	N.ºs	Espécies	Indivíduos
Caranguejos	a 5		2

7ª CLASSE. – **Insectos**

	N.ºs	Espécies	Indivíduos
1º Himenópteros.			
Libélulas	1 e 2	2	3
Vespas	3 a 17	15	31
«Sphox»	18	1	1
Formigas	19 a 24	6	13
2º Coleópteros.			
Lucanos ou vacas-loiras	25	1	1
Escaravelhos	26 a 48	23	35
Cetônias	49 a 63	15	39
Gorgulhos	64 a 87	23	56
Joaninhas	88 e 89	2	4
«Taupins» [Sapadores; ralos?]	90 e 91	2	4
«Richards» [Ricaços?]	92 a 94	3	6
Cantáridas	95	1	1
Bichos-da-farinha	96	1	1
Capricórnios	97 a 118	21	26
Carochas	-	-	-
3º Ortópteros.			
Baratas	119	2	3
Louva-a-deus	120	1	1
4º Hemípteros.			
Cigarras	121 e 122	2	4
«Fulgores»	123	1	2
Cochonilhas	124 em pasta	-	-
5º Lepidópteros.			
Ninfas	125 a 140	15	27
Guerreiros (?)	141 a 264	123	234
Esfinges (?)	265 a 281	16	23
Falenas	282 a 287	6	10
Bichos da seda	288 a 291	4	4
6º Dípteros			
Moscas	292 a 294	3	9

Total de insetos

294

538

REINO VEGETAL

§1. – PLANTAS SECAS CONSERVADAS EM HERBÁRIO

Plantas

1º Herbário feito no Brasil pelo Sr. ALEXANDRE RODRIGUES FERREIRA 22 maços contendo	1134
2º Herbário do Brasil, pelo Dr. VELLOSO 2 maços	129
3º Herbário do Brasil, pelo Padre VELLOSO 3 maços	117
4º Herbário de Angola, por DA SILVA 5 maços	216
5º Herbário do Cabo da Boa Esperança, por MACÉ 1 maço	83
6º Herbário do Peru 3 maços	289
7º Herbário de Cabo Verde, por FEYO 12 maços	562
8º Herbário de Goa 1 maço	35
9º Herbário da Cochinchina, pelo Dr. LOUREIRO 1 maço	88
10º Herbário de Uppsala, pelo Dr. THUNBERG 1 maço	182
Total das plantas em herbario	2855

§2. – OUTRAS PRODUÇÕES VEGETAIS

4 pacotes de raízes, do Brasil.
7 pacotes de frutos secos.
14 pacotes de cascas de árvores.

25

REINO MINERAL

§ 1. – MINERAIS DO BRASIL

1º *Gemas*

- Nº 1. – 3 safiras das minas dos Índios Mucalizes.
2. – 3 gotas-de-água (cimofanas?) de Minas Gerais.
3. – 6 cimofanas, ditas Crisólitos.
4. – 4 outras de Minas Gerais.
5. – 3 berilos.
6. – 2 jacintos.
7. – 7 granadas cristalizadas, misturadas com ferro.
8. – Granadas em pó (um pacote).
9. – 12 pequenos rubis.
10. – 1 topázio do Rio de Janeiro.
11. – 2 gemas em bruto (jacintos?).

2º *Pedras*

12. – 1 cristal de rocha, oco no centro.

13. – 2 cristal com titânio.
14. – 1 cristal fumado.
15. – 2 cristal ametistas.
16. – 3 cristal com mica.
17. – 1 cristal com agulha de cobalto.
18. – 5 cristal rolados (*pedra da mina nova?*).
19. – 3 cristal sobre “des Gagnes” em lâmina.
20. – 2 cristal provenientes de blocos rolados.
21. – 2 cristal ágatas em bruto.

3º *Pedras magnesianas*

22. – 1 fragmento de esteatite branca.
23. – 1 fragmento de pedra branca.
24. – Mica cristalizada, negra, do Maranhão.
25. – Mica cristalizada, violeta, do Maranhão.
26. – Mica amarela, de a Este de Cobra.
27. – Mica verde, do Ceará.
28. – Mica do Rio das Velhas.
29. – Mica em placas (vidro de Moscóvia).
30. – Amianto.

4º *Pedras compostas*

31. – Granito de Sirangu.
32. – Granito das Cataratas do Rio Negro.

5º *Metais*

33. – Ouro e platina em pó.
34. – Ouro sem mistura, em pó.
35. – Ouro negro cristalizado.
36. – Ouro amarelo cristalizado.
37. – Ouro sobre pirites, estas em número de 7.
38. – Ouro em filão de quartzo.
39. – Ouro em lâmina sobre jaspe.
40. – Ouro misturado com ferro.
41. – Ouro sobre e dentro de cristal de rocha.
42. – 27 amostras de cobalto, com gangas e mineralizadores diferentes.
43. – 30 amostras de ferro, em diversos estados (relacionados, assim como as de cobalto, a 2 memórias).
44. – 6 amostras de cobre.
45. – 3 de galena.
46. – 1 de molibdênio.
47. – 80 das mesmas minas, colhidas em locais diferentes dos das primeiras.

6º *Betumes*

48. – 7 pacotes com diversas amostras (para análise).

§ 2. – MINERAIS DO BRASIL E DE PORTUGAL

49. – 3 granadas de Belas.
50. – 1 jacinto de Coimbra.

- 51. – Mica da Serra da Estrela.
- 52. – Asbestos.
- 53. – Xisto de Cuiabá.
- 54. – Galena de Côja.
- 55. – 4 amostras das minas de ferro do Algarve.

§ 3. – MINERAIS ESTRANGEIROS AO BRASIL E A PORTUGAL

- 56. – Mica cristalizada de Cabo Verde.
- 57. – Cobre do México.
- 58. – Minério de ferro de Angola.
- 59. – 2 amostras de produtos vulcânicos de Cabo Verde.

Todos os objetos que constam do presente catálogo foram escolhidos por mim, quer por faltarem nas coleções do *Muséum* de História Natural, quer porque nele estavam representados em condições de inferioridade.

Feito em Lisboa, aos 10 de junho de 1808.

O Comissário de Sua Excelência o Ministro do Interior.

Visto e aprovado quanto à escolha de objetos de história natural no Museu da Ajuda, feita pelo Sr. Geoffroy St-Hilaire, membro do Instituto e Comissário de Sua Excelência o Ministro do Interior, cuja escolha consiste em:

1º Do reino animal

	spécies	ndivíduos
Mamíferos	5	
Aves	38	34
Répteis	5	2
Peixes	9	7
Conchas	77	68
Crustáceos		2
Insetos	93	38

2º Do reino vegetal, 2.855 plantas secas e 25 pacotes com outras produções.

3º Do reino mineral, 59 artigos.

Autorizamos o Sr. Geoffroy Saint-Hilaire a fazer encaixotar e a enviar para Paris todos esses objetos para o endereço de Sua Excelência o Ministro do Interior.

A presente minuta será entregue em mãos ao Sr. Comendador Vandelli, diretor-geral das coleções da Ajuda, para lhe servir de quitação.

Feito em Lisboa, em 12 de agosto de 1808.

Assinado: o duque de ABRANTES

Para cópia conforme com a minuta que ficou em minhas mãos, em Lisboa, em 13 de agosto de 1808.

Assinado: D. Vandelli

FÓSSEIS ESCOLHIDOS PARA PARIS DENTRE OS DAS COLEÇÕES DA AJUDA

18 conchas.

2 balanídeos.
2 caranguejos.
3 impressões de répteis.
Dentes de 4 espécies de répteis [Crocodilos e dinossauros?].
Pedacos de espinha.
Molar de Mastodonte [interessante: primeira citação conhecida de mastodonte para Portugal; de Portugal, inclusivamente da rica região de Lisboa, ou do Brasil?].
Fragmentos de escamas, análogas às do Pangolim.
Fragmento com vermezinhas.
Lisboa, 24 de junho de 1808.

Assinado: GEOFFROY ST-HILAIRE
D. VANDELLI

Para cópia conforme, enviada a Sua Excelência o Ministro do Interior.
Paris, 2 de novembro de 1808.
GEOFFROY ST-HILAIRE

Epílogo

Contribuímos para a divulgação do relato, bem documentado, de Theodore-Jules-Ernest Hamy. Este, revelando todavia certa parcialidade, procura valorizar o papel de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire e a sua missão em Portugal em 1808; e, por meio desta, o papel da França na época de Napoleão e do seu Império, que tão profundamente influenciou a Europa – e não só. Apesar de referir Broussonet, ignora a contribuição científica deste na estadia em Lisboa.

Desenvolvendo a análise do texto de Hamy, notaremos vários aspectos nele relatados ou posições por ele assumidas.

(nossa P. 5) – Geoffroy, com razão, julga severamente D. Vandelli.

(P.6, 13) – Representa “branqueamento” da missão de Geoffroy no contexto, o da ‘superioridade’ da França com desprezo (ou menosprezo) dos outros, referidos depreciativamente como ‘indígenas’. Em particular, do Estado português, em que nunca se reconhece D. João de Bragança como Príncipe Regente, sendo apenas dado como “Príncipe do Brasil”, e se alude à “dinastia destronada”. (P. 10) – Refere ordens de Napoleão incorrendo em total desrespeito pela soberania de outro país.

(P. 7) – Hamy tinha uma atitude de certa condescendência para com Portugal, embora mantendo-se dentro de cânones de correção formal; em especial, foi eleito sócio da Real Academia das Ciências de Lisboa.

(P. 8) – Salienta-se a atuação muito negativa de Vandelli.

(Pp. 8, 9, 16) – Alude-se ao conhecimento de Geoffroy com destacados militares napoleônicos: (a) o próprio Jean-Andoche Junot, homem de grande coragem física mas desequilibrado, como veio a mostrar aquando da morte: num acesso de loucura, supôs-se pássaro capaz de voar, pelo que se atirou da janela da casa de família, onde estava, morrendo em consequência (Junot, 2008, publ. póstuma); (b) o general Pierre Margaron; (c) o tristemente célebre general Louis-Henri Loison, o “maneta”, criminoso de guerra, responsável pelo massacre em Beja, e outros.

(P. 14) – Geoffroy fala de minerais raros que trazia para trocar, mas sem nunca especificar; como sabia que eram desconhecidos em Portugal?

(P. 17) – Especula-se com a alegada, mas nunca provada e altamente improvável, perseguição a Corrêa da Serra “pelo Santo Ofício”, chavão comum em certos meios; pressão sobre C. da Serra, era natural que a sentisse da parte da Polícia e de Pina Manique. Não faltam lisonjas a Junot. É salientado o muito bom estado das colecções do Museu da Ajuda, em contraste com afirmações em sentido contrário de portugueses ‘afrancesados’ a

“lavar dinheiro sujo” por razões ideológicas ou outras conveniências. (P. 18) – A propósito, citam-se os argumentos tendenciosos de Barbosa du Bocage. Por outro lado, afirma-se que as coleções da Academia haviam sido muito negligenciadas e que nada havia a tirar delas.

(P. 19) – Refere-se a rejeição do móvel (xiloteca) do Convento de Jesus; e são dadas desculpas de mau pagador quanto ao roubo por Geoffroy de documentação perpetrado no Palácio do Duque de Cadaval.

(P. 21) – Salienta-se a baixeza de Vandelli relativamente a Junot.

(P. 23) – Realça-se que nunca o *Muséum de Paris* havia recebido tamanho acréscimo de riqueza, exceto o que recebera do Gabinete do Stathouder (Holanda) e da expedição Baudin. Valoriza-se a estima que Geoffroy teria granjeado em Portugal.

(P. 24) – Pela via do filho Isidore, apresentam-se louvaminhas a Geoffroy, incluindo, com desfaçatez, os ‘serviços’ que teria prestado a Portugal.

(P. 25) – Pode reconhecer-se que Geoffroy não levou o que lhe não interessou... quer do Mosteiro de S. Vicente de Fora, quer do Convento de Jesus. É apresentada uma transcrição cheia de erros de parte de uma carta do Prior de S. Vicente, D. Antônio, laudatória para Geoffroy. Por outro lado, assinala-se que, 54 anos depois, José Vicente Barbosa du Bocage não encontrou os muito referidos exemplares que teriam sido ‘dados a Vandelli’ por Geoffroy, ressaltando a incompetência e o desleixo daquele. No entanto, nota que Vandelli ultrapassou tudo o que Geoffroy pudesse desejar.

(P. 38) – Salienta-se a riqueza do Museu da Ajuda, onde estavam representadas novas espécies.

(P. 40) – verificam-se atitudes de Geoffroy a favor do conde de Hoffmanssegg quanto ao material que havia mandado recolher clandestinamente no Brasil.

(P. 40) – A propósito, é de desmascarar a pretensa ‘generosidade’ de Geoffroy ao não levar a preciosa xiloteca do Convento de Jesus. Só com nomes vulgares, sem folhas, flores ou frutos, estava prejudicada qualquer classificação ou interpretação botânica, pelo que tinha muito pouco interesse do ponto de vista científico.

(P. 41) – Assinala-se (sem mencionar Broussonet) a riqueza da coleção de peixes, sobretudo da família dos siluros em que foram reconhecidas espécies novas para a Ciência.

(P. 45) – Alude-se à gentileza de Geoffroy, que nem sequer usou dos poderes de requisição conferidos por Junot – claro que esquecendo que tais poderes eram ilegítimos do ponto de vista português, outorgados sob a pressão do ocupante com absoluta ignorância de quaisquer entidades portuguesas e revelando arrogância total, adoçada por alguma condescendência ‘diplomática’. Refere-se o Príncipe do Brasil, não o reconhecendo como Regente, e, a propósito do Brasil, salienta-se que este país se encontrava entre as “... terras que ainda não haviam pago o seu tributo” [ao *Muséum de Paris*].

(P. 49) – O Catálogo é muito interessante. Consideremos os mamíferos, em que é possível reconhecer espécies de outras origens que não o Brasil. Cita-se uma hiena, que é possível reconhecer como proveniente de Angola; lobos, de Portugal; felinos, mustelídeos, lontras, ratos e esquilos de origem duvidosa, leirão e lebre (de Portugal), *Lagomys* (da Rússia), muflão (África do Norte) e um delfim (??). Dentre os peixes, aparece um conjunto em princípio europeu: esgana-gata (Gasterosteídeos), salmonídeos e lúcius (Esocídeos). É evidente que, pelo menos parte significativa não provém de Portugal, como são os casos do gimnoto (‘enguia-elétrica ou puraquê, do Brasil), lucianos, siluros e fistulárias, além de, porventura, representantes de outros grupos representados igualmente em Portugal. Sobretudo, os siluros incluíam formas novas.

(P. 53) – Quanto a material de herbário, destacam-se lotes do Brasil (3) e um cada de: Angola, Cabo, Peru, Cabo Verde, Goa, Cochinchina e Uppsala.

(P. 54-55) – Minerais do Brasil, Portugal, Cabo Verde e Angola.

(P. 55) – As referências a fósseis têm interesse. Entre eles, contam-se 3 impressões de répteis e dentes de 4 espécies de répteis; além de um molar de mastodonte. Deixam interrogações que, até agora, não foi possível esclarecer de modo satisfatório. Impressões de répteis são referências demasiadas vagas. As quatro espécies de répteis que Geoffroy distingue sugerem, obviamente sem certezas, dentes de crocodilo (talvez os mais comuns)

e porventura outros, eventualmente de dinossauros; assim sendo, seria a primeira referência a restos de dinossauros em Portugal. No concernente ao dente de mastodonte, é de crer que Geoffroy pudesse reconhecê-lo sem dificuldade, por existirem análogos no *Muséum de Paris*, alguns descritos e figurados por Buffon. Não tendo sido encontrada no *Muséum* a peça em causa, ficam a pairar as hipóteses de (a) ter sido encontrado na região de Lisboa, que mais tarde se revelaria tão rica de restos de mastodontes – seria assim a primeira referência da presença destes proboscídeos em Portugal; (b) provir do Brasil, pelo que, também neste caso, seria a primeira ocorrência registada. Compulsando as listas de Brotero, poucos anos depois, parece lícito concluir que a maior parte das ‘requisições’ incidiu sobre peças oriundas do Brasil.

Como mostramos, aludimos e comentamos um episódio atentatório dos interesses legítimos do Estado Português, tocando em especial materiais do Brasil, mas abrangendo outros de Portugal ou de regiões então ligadas a Portugal como Cabo Verde, Angola ou Goa; e, além dessas, da Suécia, Rússia, Peru, Cabo da Boa Esperança e Cochinchina.

Brasil, enorme País que não teria sido possível tal qual, é sem a atuação de um homem de senso, de equilíbrio e boa vontade que foi D. João VI, forçado que foi a instalar-se na América na sequência de decisão sua, tomada à última hora, mas que frustrou os objetivos estratégicos de Napoleão: a captura e destituição dos Braganças e a tomada da esquadra portuguesa. Brasil que havia sido tema prioritário de expedições científicas promovidas pelo Governo português, com realce para a de Alexandre Rodrigues Ferreira.

Brasil que, por outro lado, constituía o motivo fundamental da missão de Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Naturalista competente, levou a cabo a sua negregada missão evitando, com certa diplomacia, exageros mais humilhantes. Nem talvez precisasse, dados os poderes absolutos conferidos pelo governador ocupante, Junot, juntos com o colaboracionismo descarado de um oportunista de baixo nível científico, tal Domingos Vandelli, Diretor do Real Gabinete da Ajuda, e porventura o de um cientista válido como Felix de Avellar Brotero; este muito influenciado por ideias “afrancesadas” e por conflitos com o Reitor da Universidade de Coimbra. Ainda assim, nem todos em Portugal alinharam com o esbulho; exemplo é o do grande mas sacrificado Alexandre Rodrigues Ferreira, que manteve a bom recato documentação preciosa acerca do Brasil, não a deixando escapar.

Foi bom, foi mau? O balanço, fortemente negativo quanto a Portugal, terá também de pesar no outro prato da balança versus as contribuições científicas válidas do *Muséum National d’Histoire Naturelle de Paris*.

Por outro lado, seria injusto não realçar o que esta venerável Instituição tem feito ao longo dos tempos ao acolher e alocar meios de trabalho a portugueses e brasileiros, entre tantos outros, desde Correa da Serra até a atualidade, de que nós próprios damos testemunho. Inserem-se neste âmbito a colaboração e as ofertas a José Vicente Barbosa du Bocage, a que aludimos, e a um jovem talentoso, Pedro de Alcântara de Bragança e Saxe Coburgo Gotha, 32º Rei de Portugal, D. Pedro V (n. 16 set. 1837, aclamado em 16 set. 1855, † 11 nov. 1861).

No decurso de uma visita a Paris, em 7 de junho de 1855, Pedro escreveu no seu Diário (Escritos..., 1924: 169), considerações acerca da instrução e educação do povo, uma prioridade para ele mas que nem todos viam ou apoiavam; passado século e meio, não deixam de ter alguma atualidade [texto sic]:

«Não há senão os cegos que não vejam a luz, e não há senão os miopes que a tomam de perto. Nos cegos faz-se sentir o calor da luz; os miopes pedem óculos à inteligência...»

Prosseguia em 12 de junho, a respeito do *Muséum* (*loc. cit.*: 209):

«Empregámos a manhã em escolher no Museu de História Natural as aves que o Imperador [Napoleão III] ordenou me fossem dadas. É um acto de delicadeza da parte d’Elle esta especie de restituição feita pela França dos objectos de que o Museu de Lisboa foi despojado por Geoffroy S.[†] Hilaire, e o que mais prova que essa foi a intenção com que o

offerecimento me foi feito, foi o ter sido encarregado d'elle Mr. Geoffroy de S.^t Hilaire, filho d'aquelle que privou o Museu de Lisboa dos seus melhores ornamentos. Verdade é que os thesouros da natureza melhor estão onde se lhes dá apreço e se estudam do que onde se deixam apodrecer prosaicamente collocadas na fileira dos despojos de uma natureza que foi viva. E effectivamente despojar da vida a natureza para reunir esses despojos nas catacumbas dos museus e não os estudar é um peccado. Por consequencia perdôo de muito bom grado a Geoffroy de S.^t Hilaire que, além d'isso era auctorizado pelo Rei [Inexacto: só se foi o *Rei* dele Geoffroy, i.e. Napoleão, através de Junot], a fazer a sua intelligente escolha. N'este ponto julgo que o amor proprio nacional pode ceder diante do interesse das sciencias.»

Desperto perante as carências de estudo no Portugal do seu tempo e às necessidades de apoio ao progresso dos conhecimentos e do estudo, Pedro V procurou, sem menosprezar os legítimos interesses portugueses, sanar uma questão ainda em aberto com um perdão que, com generosidade, como noutros casos, lhe granjeou generalizada simpatia. Sem deixar de assumir críticas justificadas, deixamos também a nossa sentida homenagem.

Enfim, recordemos a importância das pesquisas portuguesas no Ultramar, com resultados muito positivos e que mais ainda o teriam sido se tivessem tido acolhimento científico mais competente, não prejudicado, como foi, pelas requisições francesas e pelos tempos de guerra exterior, e pela intensa agitação política e guerra civil que lhe sucederam.

Agradecimentos

O autor agradece reconhecidamente ajuda e sugestões do Colega Philippe Taquet, membro do *Institut de France*, Professor do *Muséum national d'Histoire naturelle de Paris*, Confrade da Academia das Ciências de Lisboa - e Amigo de longa data, interessado na História da Ciência e nas relações científicas entre a França e Portugal.

Referencias

- Antunes, Miguel Telles (2003) – Alexandre Rodrigues Ferreira, D. Vandelli & E. Geoffroy Saint-Hilaire/ Aspectos da História, Novos dados e Interpretação. *Viagem ao Brasil de Alexandre Rodrigues Ferreira II*, pp.11-21. Kapa Editorial/ Academia Brasileira de Ciências, FINEP- Financiadora de Estudos e Projetos/ Ministério da Ciência e Tecnologia.
- Antunes, Miguel Telles (Outubro de 2007) – ALEXANDRE RODRIGUES FERREIRA e sua obra no contexto português e universal. Fundação Champalimaud/ Alêtheia Editores/ FMR, Imprensa Artegrafica, Verona (Itália). 119 páginas.
- Antunes, M. Telles & Balbino, A. C. (2003) – “Herbário” de Peixes do Brasil do século XVIII/ Testemunho Histórico de Acontecimentos Controversos em 1808. *Viagem ao Brasil de Alexandre Rodrigues Ferreira II*, pp.75-119. Kapa Editorial/ Academia Brasileira de Ciências, FINEP – Financiadora de Estudos e Projetos/ Ministério da Ciência e Tecnologia.
- Antunes, M. Telles; Taquet, Ph. & Balbino, A. Cáceres (em preparação) - The ‘Real Academia das Sciencias de Lisboa’ and the adventure of Pierre Auguste Broussonet, a pioneer of Brazil’s Ichthyology and of the scientific cooperation between Portugal and France.
- Junot, Jean-Andoche (2008) – Diário da I Invasão Francesa. Introdução de António Ventura. Livros Horizonte. Lisboa. 183 pp.
- (1924) - Escritos de El-Rei D. Pedro V coligidos e publicados pela Academia das Ciências de Lisboa, volume II, 289 pp. Coimbra, Imprensa da Universidade.